

Histoire(s) en Dyle

Des hommes et des rivières en Brabant wallon



Histoire(s) en Dyle

Des hommes et des rivières en Brabant wallon

Déjà parus dans la même collection :

Le patrimoine industriel du Brabant wallon

Le patrimoine rural du Brabant wallon

Le patrimoine en fête du Brabant wallon

Histoire(s) en Dyle

Des hommes et des rivières en Brabant wallon

Ouvrage collectif édité à l'initiative du
Centre culturel du Brabant wallon
- Contrat de rivière Dyle -

en collaboration avec
l'Entente des Cercles d'Histoire et d'Archéologie du Roman Païs (E.C.H.A.R.P.)

Coordination :
Cathy DELCORPS, Jean-Marie TRICOT, Pierre WALGRAFFE

Publié avec l'aide de la Province du Brabant wallon,
de la Région wallonne et de la Communauté française.

Court-Saint-Étienne 2005

Avec un réseau hydrographique parmi les plus denses au monde, la Wallonie et notre Jeune Province possèdent un atout indéniable. Mais les rapports que l'homme entretient avec ses ressources naturelles sont plutôt distants. Il n'en a pas toujours été ainsi...

À l'instar de l'eau qui poursuit inlassablement son cours, la série des ouvrages consacrés au Patrimoine en Brabant wallon et édités par le Centre culturel du Brabant wallon, poursuit sa lancée. Après avoir abordé les thèmes de l'industrie, de l'agriculture et des plus beaux lieux festifs, s'ensuit aujourd'hui le volume consacré à nos précieuses rivières du bassin de la Dyle.

À travers l'histoire de chacun de nos cours d'eau présentés dans cet ouvrage, s'opérera pour le lecteur un véritable voyage dans le temps jusqu'à l'époque où les rivières rythmaient et embellissaient le quotidien de villages entiers.

Le fruit de recherches passionnées vous est présenté, notamment sur le patrimoine bâti lié au

cours d'eau et sur des faits historiques marquants. À découvrir également : tout un chapitre consacré à l'origine des noms des cours d'eau.

Cet ouvrage n'aurait pu voir le jour sans l'irremplaçable collaboration de l'E.C.H.A.R.P. et des historiens locaux. Ils nous font part de leurs moments de vie avec la rivière, nous dévoilent des anecdotes, puisés au cœur même de leurs souvenirs, autant d'instantanés privilégiés de bonheur auprès de nos ruisseaux.

Restituer la mémoire collective liée aux cours d'eau pour réveiller la conscience de chacun d'entre nous, c'est le défi de cet ouvrage. Pour qu'ensemble et tous les jours nous puissions poser des choix de consommateurs attentifs à la sauvegarde ou la restauration de la qualité de l'eau, cet élément vital qui fait tellement défaut à beaucoup trop d'habitants de cette planète, ne l'oublions pas.

Jacques BENTHUYIS,
Président du Centre culturel du Brabant wallon





DES RUISSEAUX ET DES NOMS

Il est bien connu que de nombreux noms de cours d'eau - que l'on appelle aussi *hydronymes* - remontent à une époque très lointaine. Percer leur sens primitif est donc une entreprise pleine d'embûches, car depuis l'époque préhistorique, plusieurs peuples différents se sont succédé dans nos régions. Les Gaulois sont les premiers dont on connait quelque peu la langue, le celtique, qui a la même origine que le latin et l'ancêtre des langues germaniques. On a très peu de documents sur le gaulois, mais on peut reconstituer plus d'un millier de mots, grâce aux citations des auteurs latins de l'époque, grâce à des inscriptions anciennes et grâce à la comparaison avec les langues celtiques qui se parlent encore en Irlande, au Pays de Galles, en Écosse et en Bretagne. Lorsque les Gaulois se sont installés chez nous, au cours du premier millénaire avant Jésus-Christ, ils ont adopté des noms utilisés par les peuples qui occupaient nos régions.

DES NOMS FORT ANCIENS

Certains spécialistes prétendent que les hydronymes *Meuse* et *Dyle* nous viennent de ces peuples pré-celtiques, mais on n'a pas vraiment réussi à déterminer leur sens originel, car on manque d'informations sur ces langues préhistoriques. D'autres prétendent qu'ils sont d'origine celtique. Quoi qu'il en soit, leur origine très ancienne ne peut être contestée. De même, on ne peut douter que *Dion*, le nom primitif du ruisseau de Dion, *La Hulpe*, *Lasne*, *Néthen* et *Nil* soient également de vénérables vestiges.

On est tenté de rattacher à cette même couche d'hydronymes préhistoriques le nom de l'*Orne*, dont il existe trois exemplaires en France, ainsi que des dérivés. Pour l'*Orneau*, affluent de la Sambre, qui arrose le village d'Onoz, auquel il a donné son nom, l'origine lointaine est dûment prouvée. Mais pour l'*Orne* du bassin de la Dyle, on manque de documents permettant de situer l'existence de l'hydronyme à date très ancienne. Comme un de ses affluents à Mont-Saint-Guibert s'appelle l'*Ornoi* (écrit aussi *Ornoy*, *Ornoit*), en wallon l'*Ôrnwè*, c'est-à-dire tout simplement le 'bois d'ormes', il n'est pas impossible que l'*Orne* ait été désigné par le nom de l'arbre.

Dans les hydronymes préhistoriques que l'on est parvenu à interpréter, un certain nombre avaient un sens fort banal : le cours d'eau était appelé simplement l'*Eau*. D'autres décrivaient la rivière en soulignant qu'elle était brillante, boueuse, sinueuse, etc. Le sens primitif de la *Lasne* devait être en celtique : 'la rivière plane, unie, la rivière aux eaux calmes'.

Certains noms étaient le reflet des croyances des peuples préhistoriques, qui sacralisaient certains cours d'eau, certaines sources, certaines fontaines. Même si quelques spécialistes lui ont attribué une autre signification, le sens primitif de *Dion* semblait être: la 'divine', c'est-à-dire: la 'rivière sacrée'. On verra que ce nom a connu des aventures surprenantes.

Le christianisme a souvent placé ces lieux sacrés sous l'invocation d'un saint ou d'une sainte ; des traces de ces cultes anciens ont subsisté jusqu'à nos jours. Ainsi, à Incourt, à la fontaine Sainte-Ragenulfe (le wallon dit *Rajènoufe* ou *Raj'noufe*), on invoque la sainte pour la fièvre et l'hydropisie. La fontaine Saint-Germain, à Couture-Saint-Germain, était également réputée miraculeuse. Pour obtenir la guérison des enfants *newwés* ('atteints de rachitisme'), les Nivellois se rendaient à Couture pour y implorer le saint. Puis, ils allaient déposer une chemise de l'enfant sur l'eau de la fontaine Saint-Germain, en la tenant par le col. On croyait que la guérison était assurée si la chemise surnageait.

Il semble évident que *Ardenelle* se rattache au même vocable celtique que l'*Arduenna silva*, dont parle César dans la *Guerre des Gaules*, qui décrivait cette forêt comme une 'hauteur boisée'. Cependant, le nom *Ardenne* ou un dérivé sont attestés comme lieudits une douzaine de fois en Wallonie, souvent loin de cette région elle-même. Ainsi, il existe un *Ardenelle* à Sombreffe, là où notre ruisseau prend sa source, mais aussi à Nivelles; *Arnelle*, *Aurnale* en wallon, entre Incourt et Sart-Risbart, était autrefois *Ardenelle*. Au XIX^e siècle, un écart de Cortil, au sud-est de la localité, le long de la chaussée romaine, était appelé *Lardinois*, c'est-à-dire: 'l'Ardennais'. Il serait téméraire de rattacher le nom de l'*Ardenelle* du bassin de la Dyle à l'antique *Arduenna silva* du celtique. La multiplicité de ces dénominations

inclinent à y voir des métaphores plus récentes, le terme *Ardenne* ayant subsisté dans le langage courant pour désigner des lieux accidentés, boisés, au sol ingrat, comme l'Ardenne. On soulignera aussi que l'expression *les Ardennes brabançonnnes*, créée par le tourisme moderne pour désigner la région de Chaumont-Gistoux, montre que l'idée que l'on se fait de l'Ardenne a bien changé: il ne s'agit plus d'une région austère, mais d'un endroit où l'on peut aller en villégiature et où il fait bon venir se reposer.

Certains hydronymes anciens se sont appliqués à une localité baignée par le cours d'eau, voire à plusieurs: la *Néthen* a donné son nom au village; le *Nil*, à *Nil-Saint-Vincent*, *Nil-Saint-Martin*, *Nil-Abbesse* et à *Nil-Pierreux*; la *Lasne*, à *Lasne* et à *Terlanen* (sous Overijse), etc. D'autres n'ont pas subsisté comme noms de ruisseau: *Dion* s'emploie seulement pour désigner *Dion-le-Mont* et *Dion-le-Val*.

LA ROMANISATION, PUIS LES INVASIONS GERMANIQUES

Après la conquête romaine, le latin s'implante rapidement dans nos régions, sans toutefois faire disparaître immédiatement le gaulois. Sous l'Empire romain, nos régions vivent dans la paix et dans une certaine prospérité, ce qui attire les peuples voisins et notamment des peuples germaniques. Pour se défendre contre ces ennemis venant de l'Est, les Romains installent des Germains comme colons dans les territoires qu'ils administrent. Au IV^e siècle déjà, vivent dans nos contrées des peuples d'origine et de langue différentes. Pendant un certain temps, la langue des Francs a subsisté dans nos régions romanisées et elle a influencé le latin que l'on y parlait.

Dans le nord de la Wallonie, là où les établissements germaniques étaient les plus nombreux, notamment dans le Brabant wallon, l'influence germanique sur le latin a été plus importante qu'ailleurs.

Parmi les hydronymes du bassin de la Dyle créés depuis le début de notre ère, les formations romanes sont les plus nombreuses, mais les éléments germaniques y sont assez abondants.

La finale *-bais*, qui a la même origine que le néerlandais *beek* 'ruisseau' a été apportée par les Francs ; elle est très fréquente dans le Brabant wallon : *Brombais*, *Chisebais*, *Corbais*, *Glabais*, *Lambais*, *Marbais*, *Nodebais*, *Opprebais*, *Orbais*, *Perbais*, *Piétrebais*, *Thorembais*, etc. On a réussi à déterminer le sens originel de certains de ces noms composés : *Brombais*, c'est la 'rivière brune' ; *Glabais*, c'est la 'rivière brillante'. Pour beaucoup d'autres, la partie initiale fait encore l'objet de discussion. À partir de cet élément *bais* romanisé, on a créé une forme féminine : la *Grande Marbaise* et la *Petite Marbaise* (en wallon : *Marbauje*).

L'influence du germanique n'a pas cessé avec les Invasions. La comparaison de *Glabais* et de *Clabecq*, qui ont tous deux la même origine, montre que le second est une adaptation plus tardive, faite au cours du Moyen Âge, d'une forme néerlandaise en *-beek*. *Ransbeck*, en wallon *Ransbètch*, représente également un emprunt au néerlandais. La localité doit son nom à un ruisseau, qui y prenait sa source jadis et qui s'appelait le *Ransbeck* : *rivus qui Ransbecce dicitur* [la rivière qui s'appelle R.] (en 1132). La source se trouve à présent environ 3 000 mètres en aval et le cours d'eau est devenu la *Mazerine* (*Maserine*).

Inchebrou(x) représente également une forme flamande wallonisée au cours du Moyen Âge : *in gene broek* 'dans le marais'. Le nom de la *Gastûche* (comme on disait autrefois) témoigne

d'une influence plus récente encore et il doit sans doute perpétuer le souvenir d'un ancien *gasthuis* 'auberge'.

Comme cela a déjà été dit, certains de ces ruisseaux ont donné leur nom à une localité qui s'est fixée sur leur cours, puis, parfois, le souvenir du sens premier s'est perdu. Au cours des XIX^e et XX^e siècles, le cadastre et les géographes ont multiplié des dénominations redondantes du type : le *Ri Brombais*, le *Ri (de) Perbais*, le *Ri de Beurieu(x)*, etc., parce que, dans ces noms, les éléments *bais* et *rieu* n'étaient plus compris.

En wallon, beaucoup de cours d'eau ne portent pas de nom spécifique. Le plus souvent, on se contente de les désigner par des termes généraux comme *ri* ou *rucha*. Le premier de ces vocables est passé dans notre français régional ; les textes anciens emploient fréquemment *rieu*, d'où *Beurieu(x)*, *Bièri* en wallon. Comme le français *ru*, le substantif *ri* est le continuateur du latin *rivus*. Il est à l'origine de plusieurs dérivés : certains, comme *richot* 'petit ruisseau' et *richotia* 'rigole' (à Perwez), n'ont pas laissé de traces dans la toponymie. L'ancien wallon **rouwan*, comme son équivalent liégeois *rowwâ*, qui signifie 'torrent, ruisseau, rigole', représente un dérivé formé avec le suffixe *-al*. Il subsiste dans une dénomination officielle d'Ottignies, *rue du Ruhaux*, ainsi que dans le nom de la ferme et du château du *Ruart* à *Ways*, localité qui s'appelait *Ways-Ruart* à la fin de l'Ancien Régime. La tradition a mal orthographié *Ruart* (au lieu de **Rual*), parce que la finale wallonne *-au* correspond aux finales françaises *-al* ou *-ard* : comparer *tch'fau* - *cheval*, *Moriassau* - *Moriensart*, etc. La forme *rucha* est l'équivalente du français *ruisseau*. Le *Glabais* était aussi appelé le *Rucha des Prés* à Bonlez.

Dans le wallon de la région de Grez-Doiceau et de Perwez, un ruisseau est aussi un *chavia*. Ce

terme signifie proprement ‘ravin’ ; l’application à des cours d’eau s’explique par le fait que certaines sources sortent de terre dans des espèces de ravins. Le mot *chavia* appartient à la même famille que *chavée - scavée* ‘chemin creux’ et se rattache au latin *excavare* ‘creuser’.

Le substantif *rin·nau* (à Perwez) désigne une petite rigole qui sépare les terres cultivées ; il ne s’applique pas vraiment aux cours d’eau.

Des dénominations se veulent plus précises et décrivent le ruisseau : le *Grand Ri*, le *Petit Ri*, le *Blanc Ri*, le *Beau Ri* [= *Beaurieu(x)*], le *Faux Ry* (dérivation de la Néthen), etc. D’autres précisent, au moyen d’un complément, la situation ou la provenance du ruisseau : le *rè dè Pën’tchô* (en français, le *ri de Pinchart*) prend sa source à Pinchart ; le *ri de la Marache* vient de ce lieudit de Sart-Messire-Guillaume. Parfois, ces noms composés ont été abrégés : la *Falise*, le *Fonteny*, le *Guertechain*, le *Gentilsart*, etc. sont le *ri* (la rivière) de la Falise, de Fonteny, de Guertechain, de Gentilsart (qui est, à l’origine, un *chetissart*, c’est-à-dire un essart ‘chétif’, de maigre rapport), etc.

Au XIX^e siècle, l’affluent de la Lasne qui prend sa source à La Marache était appelé l’*Ohain* ; il est aujourd’hui le *Smohain*, d’après le nom du hameau de Smohain, qui désigne littéralement la ‘partie supérieure d’Ohain, partie de la localité qui se trouve en amont sur le cours d’eau’.

DES NOMS QUI CHANGENT

Lorsque l’on compare les nomenclatures actuelles avec les listes collectées au milieu du XIX^e siècle par Jules Tarlier et Alphonse Wauters, dans l’encyclopédie consacrée aux communes du

Brabant wallon, on constate que les noms des petits cours d’eau connaissent de nombreux changements. Souvent, les renseignements fournis pour un ruisseau divergent d’une commune à l’autre. Ainsi, le ruisseau de la Houssière est décrit de la manière suivante dans la notice consacrée à Chastre : “*le Houssière*, que l’on connaît sous les noms divers de *Rieu au Passage*, *Altia* et *Gentannes*, vient de Gentannes” ; la synthèse consacrée à Gentannes le présente comme ceci : “*le Rieu au Passage* [...] que l’on nomme aussi *Houssière*, *Orne* ou *Villeroux*”.

De nombreux autres exemples illustrent l’instabilité des hydronymes : “*le Perbais* ou *Bais*” ; “l’*Ardenelle* ou *Ruisseau de Corsal* vient de Saint-Géry” ; “l’Orne que la carte manuscrite de Ferraris nomme *Ruisseau d’Enof*” ; “*le Ri du Pré à la Chambre*, que l’on nomme aussi *Ri de la Féchère* et *Ri des Lovières*” ; “*le Ruisseau de Mille* ou du *Culot de Tourinne* ou *Ruisseau de Bauvechain* [sic] ... prend sa source dans un ravin qui forme la limite de Hamme et de Tourinne [sic]” ; “*la Potbeek* [...], que l’on nomme aussi *Ruisseau des Sept bonniers* et *Ruisseau de Bilande*, commence au S.-E. de la Nouvelle Bilande” ; “*le Piétrebais*, qui porte aussi les noms de *Ri de Coqueroux*, *Ri de la Falise*, *Ri de la Chapelle-Saint-Laurent* et *Ri de Saint-Denis* (an XIII), vient de Biez ; alimente les fossés du château de Piétrebais-en Grez” ; etc.

Les cartes établies par le cadastre et par l’état-major ont contribué à privilégier l’une ou l’autre de ces dénominations, mais, de nos jours, certains ruisseaux portent encore plusieurs noms différents, par exemple *la rivière (le ruisseau) d’Argent* ou *l’Argentine*. On distingue à leur source, le *ry Angon* et le *Ruchau(x)*, mais en aval de leur confluent, le cours d’eau est dénommé par l’une ou l’autre désignation, bien que la première soit plus courante. *Ruchau(x)* est la forme wallonne

d'un écart situé à la limite de Court-Saint-Étienne, Mousty et Mont-Saint-Guibert, où il a été officialisé sous une forme française, traditionnelle depuis le Moyen Âge : (*rue de*) *Roissart*. Le lieudit représente donc un ancien (*es*)*sart*, c'est-à-dire un 'endroit défriché'.

DU TÎ À LA DYLE...

Pour illustrer combien les modifications dans les hydronymes ont été fréquentes, il suffit de passer en revue les divers noms attribués à la Dyle.

Le premier écrit qui parle de ce cours d'eau est un texte latin situant Loupoigne, *super fluvio Tier* [sur la rivière T.] (en 966). Un demi-siècle plus tard, il est appelé *Thila* (en 1008). La première de ces dénominations est un masculin devenu *Tî* ; la seconde est féminine et elle est devenue *Tile* dans le domaine wallon et *Dijle* dans le domaine flamand. De cette différence *t - d* dans l'évolution romane et germanique, il existe de nombreux exemples dans les noms de lieu : *Tournai - Doornik, Tourinnes - Deurne*, etc.

Pendant tout l'Ancien Régime, cette rivière sera le *Tî* (on écrit *Thy, Thy, Til, Tylz, Thyl, Thiel*, etc.), parfois *la Tile* (*Thila* en latin, *Thiele*, etc.). À la fin du XVIII^e siècle encore, le village de Mousty est appelé *Mousty (Moustier) sur Thil*. Mais progressivement, la forme *Dyle*, empruntée au flamand, se répand en Wallonie ; elle s'impose définitivement au XIX^e siècle. Les textes de l'Ancien Régime présentent également une variété de formes assez étonnante : *D'yle, Dile, Dhille, D'hille*, etc.

D'autres hydronymes de Wallonie ont une forme empruntée au domaine flamand. La Gette doit son nom au flamand *Geet* ; en wallon, elle s'appelle *lë Djôce*, d'où les noms de localité *Jauche, Jauchette* et *Jaussette* (à Perwez). Le nom

français de la Dendre est une adaptation du néerlandais *Dender*, alors que l'appellation ancienne, *la Tanre*, est encore en usage dans les parlers picards de la région d'Ath.

Mais revenons à la Dyle. Son ancienne appellation, le masculin *Tî*, subsiste dans le nom du village *Thy* de l'ancienne commune de Baisy-Thy. Le féminin *Tile* s'est appliqué à la Thyle et il survit probablement dans *Thil*, nom d'un quartier de Sart-Dames-Avelines, que traverse la Thyle, quelques centaines de mètres après être sortie de terre. Le village de Tilly se trouvant à proximité, il est tentant de rattacher son nom à celui du ruisseau, ce que les spécialistes contestent sur la foi de la documentation ancienne.

QUAND LE PISSELET ÉTAIT LE DION

Le nom du *Pisselet*, affluent de la Dyle à Gastuche, a connu une histoire fort mouvementée. Il s'appelait à l'origine le Dion : *super fluvium Dions* (en 987-991). Après avoir donné son nom aux deux localités qu'il arrose, Dion-le-Mont et Dion-le-Val, il est devenu le **Dion-ceau*, c'est-à-dire : 'le petit Dion'. En wallon, on prononçait *Dwècia* ou *Dwècha*, ce que les scribes d'autrefois ont francisé en *Doiceau*. Mais *Doiceau* étant devenu à son tour nom de localité, le ruisseau a été rebaptisé *Doicelet*, c'est-à-dire : le 'petit Doiceau'.

Au XVIII^e siècle, le nom *Doicelet-Doisselet* a été déformé dans la carte de Ferraris (1771-1778), puis dans les cartes ultérieures en *Rui de Risselet* et en *R. de Pisselet*, sans doute à la suite d'une mauvaise lecture : le groupe de lettres initiales *Do*, mal formées, ayant été interprété d'abord comme un *R* majuscule, puis comme un *P* majuscule. La forme *Pisselet* a été reprise au XIX^e siècle par les

cartographes et par la carte d'état-major. C'est donc une erreur de lecture qui a transformé ce nom d'origine gauloise signifiant à l'origine 'la rivière divine' en un vulgaire petit pipi, qui occupe une place de choix dans les cartes et dans les nomenclatures officielles..., mais non en wallon, où l'on l'appelle tout simplement *le Ri*.



LE TRAIN

Le *Train* : un nom bien surprenant pour un ruisseau ! Il prend sa source à Corroy-le-Grand et se jette dans la Dyle à Archennes. Auparavant, il arrose Bonlez, localité composée de deux parties que l'on distingue actuellement de la manière suivante: *Haut-Bonlez* et *Bas-Bonlez*. Au Moyen Âge, on disait *Bonlez deseurtrain* et *Bonlez desoustrain*, utilisant des adjectifs formés sur les prépositions *deseur* et *dessus*. On a gardé des adjectifs semblables dans les noms de lieu. Dans *Jodoigne-Souveraine*, l'adjectif *souverain(e)*, formé sur la préposition *super* 'sur' signifie 'qui se trouve au-dessus', c'est-à-dire en amont sur le cours de la Grande-Gette. Dans la première partie de *Genval* (*Jusainneval* en 1245) figure l'adjectif *jusain(e)*, un dérivé de l'ancien adverbe *jus* (en wallon *djus*) 'en bas'. Ce topo-

nyme était donc à l'origine: 'la jusaine val', c'est-à-dire: la vallée d'en bas.

Les adjectifs *deseurtrain* et *dessustrain* sont sortis de l'usage et comme on ne les comprenait plus, on a interprété les noms complexes *Bonlez deseurtrain* et *Bonlez desoustrain* comme étant *Bonlez-desur-(le)-Train* et *Bonlez-dessous-(le)-Train*. C'est de cette interprétation erronée que l'on a tiré le nom du ruisseau, *Train*.

Le nom du *Hain*, ruisseau arrosant Ophain résulte d'une méprise assez semblable. Au XVIII^e siècle, il s'appelait le *ri d'Ophain*. Sans doute aura-t-on compris que *Ophain* signifiait 'village sur (*op*) le Hain' et que *Hain* était le nom primitif du ruisseau. On soupçonne un phénomène de découpage de nature semblable pour le *Hain* de Walhain (appelé aussi *Nil* (au XIX^e siècle)), mais on manque de documentation ancienne sur ce nom pour étayer cette hypothèse.

L'ARGENTINE

L'ouvrage de Tarlier et Wauters décrit l'Argentine de la manière suivante: 'L'*Argentine* ou *Siverbeek*, que l'on appelle d'ordinaire la *Rivière d'Argent* et plus rarement *La Hulpe* (*die riviere geheeten de Hulpe*, 1785 environ), vient d'Ohain [...]'.

Il faut se rappeler que la localité de La Hulpe, *L'Elpe* en wallon et *Terhulpen* en néerlandais, a été romanisée très tard: au XVIII^e siècle, beaucoup de noms de lieu y étaient encore germaniques.

Selon le toponymiste Auguste Vincent, *Silverbeek* et *La Hulpe* doivent remonter au même hydronyme préhistorique **Help-ara*. La forme abrégée, **Helpra*, aurait donné (*La*) *Hulpe*, tandis que **Help-ara* serait devenu **Helveren*, puis **Hilveren* en flamand. Comme on ne comprenait plus le nom, on lui a adjoint le

substantif *beek*. Ce **Hilverenbeek* aurait ensuite été interprété comme un **Silverenbeek* (*Silverbeek*, *Zilverbeek*), c'est-à-dire un ruisseau limpide, clair comme de l'argent.

Le nom ancien du ruisseau, *La Hulpe*, a été remplacé par un nom plus récent, *Silverbeek*, qui a été traduit en *rivière d'Argent*. Le dérivé *Argentine* est plus récent ; *Argenteuil* est un nom savant donné au XIX^e siècle au château d'après celui de la rivière.



LES FORMES ÉCRITES DES NOMS DE RUISSEAU

Tout comme les dénominations elles-mêmes, les formes écrites des noms des ruisseaux ont connu bien des variations. Une certaine tradition s'était établie au cours de l'Ancien Régime, mais les relevés établis par les cartographes et par le cadastre au XIX^e siècle ont souvent complexifié les graphies et, parfois, ils ont commis des erreurs. Le ruisseau de Rosières appelé au XIX^e siècle, le *Ruisseau de Fétry* (dans Tarlier-Wauters), d'après l'ancien lieudit *Fétry* (*Fetteri* en 1222 et 1753 ; *Vallée de Fretris* en 1440) est devenu *le Fletri*.

Certaines transformations sont difficiles à expliquer. Il semble bien qu'il y ait un rapport entre les divers noms portés par le ruisseau de Vieusart : pour Tarlier et Wauters, c'était le *Ri d'Oignies*, d'après un lieudit voisin : ce *ri* prend sa source au nord-ouest des champs d'Oignies, qui appartenaient au monastère de ce nom ; pour la carte de l'Institut géographique national (40/1-2), c'est le *Ri d'Ounayes*.

L'histoire du nom de la Dyle a montré que les lettres *y* et *h* de *Dyle* et de *Thyle* n'avaient aucune justification. Au cours des siècles, les scribes, qui ont fixé la tradition écrite, ont sans cesse surchargé les formes écrites de lettres inutiles et injustifiées (*h*, *x*, *y*, *s*...) : *Thyle*, *Inchebrou(x)*, *Ruchau(x)*, *Beaurieu(x)*, *La(s)me*, etc. Tarlier et Wauters avaient simplifié le terme *ri* en remplaçant l'*y* par un *i*, mais ils n'ont pas été suivis : le cadastre et beaucoup de cartographes perpétuent la forme *ry*. Il est vrai que la lettre *y* dans *ry* ou dans *Fonteny* ne produit pas une graphie qui risque d'altérer la prononciation traditionnelle, comme c'est le cas dans le nom de la localité de *Ways*, qui se dit *Wé*, en wallon et en français. Cette tradition orale et la documentation ancienne montrent que ce toponyme est l'équivalent du français *gué*, que l'on trouve également dans la finale de *Perwez*.

La forme officielle du nom de l'ancienne commune de Nethen s'écrit sans l'accent aigu qui serait nécessaire sur le *e* de sa première syllabe (*Néthen*).

Aux yeux de nombreux usagers et de bien des pouvoirs publics, ces irrégularités font le charme de ces noms au point que remplacer l'*y* de la *Dyle* ou de tous les *rys* par un *i* ou supprimer le *s* de la Lasne, ce ne serait pas seulement un crime de lèse-orthographe, ce serait une faute grave à l'encontre du "code de bonnes pratiques du riverain" des ruisseaux du bassin de la Dyle...

POUR EN SAVOIR EN PLUS

NOTE. - Dans l'exposé ci-dessus, un astérisque placé devant une forme indique que cette forme n'est pas attestée dans un document ancien, mais qu'elle est reconstituée.

La source qui contient le plus de renseignements sur les noms de ruisseau du Brabant wallon date du XIX^e siècle, c'est la remarquable encyclopédie de Jules TARLIER et Alphonse WAUTERS: *La Belgique ancienne et moderne. Géographie et histoire des communes belges. Province de Brabant*, Bruxelles, Decq et Duhent, 1859-1872: tome 1. *Canton de Genappe*, 1859; t. 2. *Canton de Nivelles*, 1860; t. 3. *Ville de Nivelles*, 1862; t. 4. *Canton de Wavre*, 1864; t. 5. *Canton de Perwez*, 1865; t. 6. *Canton de Jodoigne*, 1872; - réimpression (malheureusement

épuisée et devenue introuvable) -: Bruxelles, Culture et Civilisation, 1963.

Les études consacrées aux hydronymes sont dispersées dans des travaux, des revues, des mémoires de fin d'études souvent inédits, etc. Pour les retrouver, on consultera une excellente bibliographie, parue dans le *Bulletin de la Commission royale de toponymie et dialectologie* (Bruxelles) : Régine TOUSSAINT et Jean GERMAIN, *Bibliographie toponymique des communes de Wallonie jusqu'en 1975*, dans le tome 49 (1975) ; Jean GERMAIN, *Bibliographie toponymique des communes de Wallonie 1976-1985*, dans le tome 58 (1984-1985) et *Bibliographie toponymique des communes de Wallonie 1986-2002*, dans le tome 76 (2003).

Jean-Marie PIERRET
professeur émérite de l'UCL



*La route des Burettes à
Beauvechain,
collection M. DECONINCK,*



LA VALLÉE DE LA NÉTHEN À BEAUVECHAIN :

DE VILLAGE EN VILLAGE, DE MOULIN EN MOULIN,
TÉMOIN DU PASSÉ, SOURCE DE VIE ET DE CONVIVIALITÉ.

Rivières, ruisseaux, ruisselets ont été de tous temps à la base de l'éclosion de sentiments et d'attitudes divers dont on s'étonne parfois à découvrir la profondeur¹.

Maurice DESSART

L'entité de Beauvechain est née en 1977 de la fusion de cinq communes : Beauvechain, Hamme-Mille, L'Écluse², Nodebais et Tourinnes-la-Grosse. Elle est la plus septentrionale de la Région wallonne et se trouve à la marche de la Hesbaye, dans ce Brabant wallon Est qui regroupe traditionnellement les localités du canton de Jodoigne.

Cette décision, de nature politique et administrative, allait rejoindre, si pas l'histoire, tout au moins une certaine logique hydrographique. En effet, quatre de nos villages se trouvent accrochés solidement à la vallée de la *Néthen*, véritable épine dorsale qui les lie et les relie entre eux depuis toujours. C'est Pascal qui disait que *les rivières sont des chemins qui marchent et qui portent où l'on veut aller...* Et si la nôtre ne sera bien évidemment jamais navigable par d'autres esquifs que ceux que les enfants, rêvant de grands voyages, confient à son courant, elle reste encore aujourd'hui ce trait d'union qu'elle a toujours été par le passé, rythmant les labeurs des hommes et des femmes de chez nous, témoignant de leurs bonheurs comme de leurs heurts et malheurs.

C'est sur le plateau de la Grande Bruyère, là où depuis plus de soixante années s'est établie une plaine d'aviation, que la *Néthen* prend sa source pour se diriger d'abord S-N vers le hameau des Trois Burettes où elle tourne résolument vers l'Ouest, direction générale dont elle ne se départira plus sur tout son parcours beauvechenois. Contrairement à ce que pourrait évoquer aujourd'hui le terme "burettes", il s'agirait là plutôt d'un mot dérivé de *buron* qui indiquerait donc l'implantation en cet endroit de "maisonnettes".

Sur les premières centaines de mètres de la vallée, nos ancêtres ont tracé un chemin, qui devint bientôt rue des Burettes et qu'ils désignèrent ensuite sous le nom évocateur de "broux", toponyme qui en dit long sur l'abondance des

résurgences, pisselets, fontaines et mares qui se distribuèrent tout au long de ces courts méandres enjambés par de nombreux petits ponts avant qu'un voûtement, réalisé en 1987, ne fasse disparaître sous terre la Néthen à peine née de ses sources.

Arrivée au cœur du village de Beauvechain, la rivière se souvient que sa vallée fut, en de nombreuses occasions, le théâtre de la folie des hommes : souvent en effet les chefs de guerre choisirent ce petit coin du Brabant soit pour provoquer le choc de leurs armées, soit pour stationner leurs troupes qui ne manquèrent évidemment jamais de "se servir" sur le pays : le Pont d'Arcole, sous lequel le courant se faufile avant d'entamer une grande boucle autour de la colline où se sont

depuis des temps immémoriaux installés pouvoirs civil et religieux, rappelle en effet que de nombreux conscrits furent appelés sous les armes à l'époque napoléonienne.

L'entrée de la Néthen sur le territoire de Tourinnes-la-Grosse se faisait en grande pompe à l'époque où un moulin, le premier de la vallée, celui de Robermont, agitait sa roue au gré du courant. Attesté dès le XIII^e siècle sous la dénomination de "Beaumont", plus tard "d'Eluit", il sera longtemps propriété de l'abbaye d'Aulne, puis deviendra bien féodal de l'évêché de Liège. Il fonctionnait encore au début du XX^e, lorsqu'il fut équipé d'un moteur à gaz. L'installation, devenue obsolète comme nombre de ses semblables, sera démontée et vendue en 1932.



Aujourd'hui, la rue du Moulin à eau rappelle encore ces beaux jours où l'on portait son grain au meunier de Robermont.

Du pain à la bière il n'existe sans doute qu'une très courte enjambée : justement celle qui nous permet de rejoindre la Franche Comté. Le toponyme est attesté seulement depuis le XVI^e siècle, mais laisse penser que cette terre devait jouir, déjà auparavant, de certaines franchises par rapport à l'évêque de Liège, seigneur de Tourinnes. Dès 1619, l'abbaye prémontrée de Parc en devient propriétaire et y installe, en 1644, deux cuves à brasser. Cette activité, les fermiers, puis les nouveaux propriétaires, la maintinrent jusqu'au XX^e siècle, puisque la famille Kumps n'y mettra fin qu'en 1966.

Après avoir contourné la colline où se perche la "grosse tour" Saint-Martin, la Néthen quitte le village comme elle y était entrée : par un moulin, le "Grand moulin" ou "moulin de Tourinnes". Sa première mention date de 1233, lorsqu'un certain chevalier Gossuin de Houtain le céda à la principauté de Liège qui, elle-même, le donna en fief au chapitre de Saint-Paul qui possédait déjà Tourinnes. De 1645 à 1787, il appartiendra à l'abbaye norbertine d'Averbode, également propriétaire depuis le XII^e siècle de la ferme de Wahenges à L'Écluse.

C'est au-delà du Grand moulin de Tourinnes, le long de l'actuel tracé du "grand Brou" où la rivière accueille les eaux du *Mille* et du *Nodebais*, que les moniales de Valduc détournèrent son cours pour réaliser le très long bief qui devait alimenter l'importante chute de leur moulin et ainsi contribuer à installer le *Faux Ry*, qui n'est jamais que la "vraie" Néthen, à l'origine de très belles roselières. La roue, mentionnée en 1431, devait

exister avant cette date dans la mesure où l'on sait combien ces "usines" d'autrefois ont toujours animé les domaines monastiques, en particulier cisterciens. Ces travaux, réalisés voici plusieurs centaines d'années, ne sont pas sans conséquences pour les riverains aujourd'hui. Les conditions du travail agricole, les cultures elles-mêmes et l'urbanisation parfois inopportune, ont contribué à provoquer la rivière qui, plus qu'autrefois, sort de ses berges lorsque les précipitations se succèdent trop rapides et trop abondantes. D'importants travaux d'égouttage, l'installation de plusieurs bassins d'orage et une originale solution qui permettra à la Néthen, en cas de crue, de rejoindre son lit originel, apporteront sans doute, à terme, une solution à ces désagréments.

Le dernier village arrosé par la Néthen est Hamme, où se trouve ce beau domaine de Valduc, abbaye de moniales cisterciennes du XIII^e au XVIII^e siècle, ensuite bien privé et aujourd'hui propriété de Madame la comtesse Grocholski, née Janssen, fille du célèbre Ministre d'État. À la sortie de la localité, après avoir reçu les eaux du *Saint-Martin* et avant de quitter les terres beauvechenoises pour rejoindre le village qui porte son nom, la rivière animait autrefois les mécanismes du moulin de Litrange. Possession du seigneur de Bierbeek, ce dernier l'arrenta à Valduc au XV^e siècle. Dans le courant de la seconde partie du XVI^e, il aurait été transformé en moulin de fer, ce qui justifierait le nom parfois usité de "moulin de la Forge".

Ainsi donc, de moulin en moulin et de village en village, la traversée de Beauvechain au fil de la Néthen alimente les souvenirs et nourrit ses habitants d'un sentiment -partagé d'ailleurs avec le village de Néthen- d'appartenance à ce petit coin de Brabant wallon. Ce souci identitaire est



*Moulin de Valduc à Hamme-Mille,
collection M. DECONINCK,*

largement manifesté par un tissu associatif d'une densité peu commune que fédère, depuis plus de trente années, le Foyer culturel de la Vallée de la Néthen. Puissent les autorités locales, conscientes aujourd'hui de la richesse de ces patrimoines humain, rural et culturel, en rester les garants et les gardiens.

Thierry BERTRAND
*Secrétaire général de l'Echarp
août 2004*

NOTES

Orientation bibliographique succincte

M. DECONINCK, *Beauvechain au fil du temps*, Bruxelles, 2000.

J. SCHAYES, *Les sentiers de l'histoire à Beauvechain et environs*, Beauvechain Éditions Historiques, Beauvechain, 2^{ème} édition 1990.

J. SCHAYES, *Tourinnes Beauvechain, terres d'enclave de la principauté de Liège*, Beauvechain, Nauwelaerts Éditions Historiques, 1978.

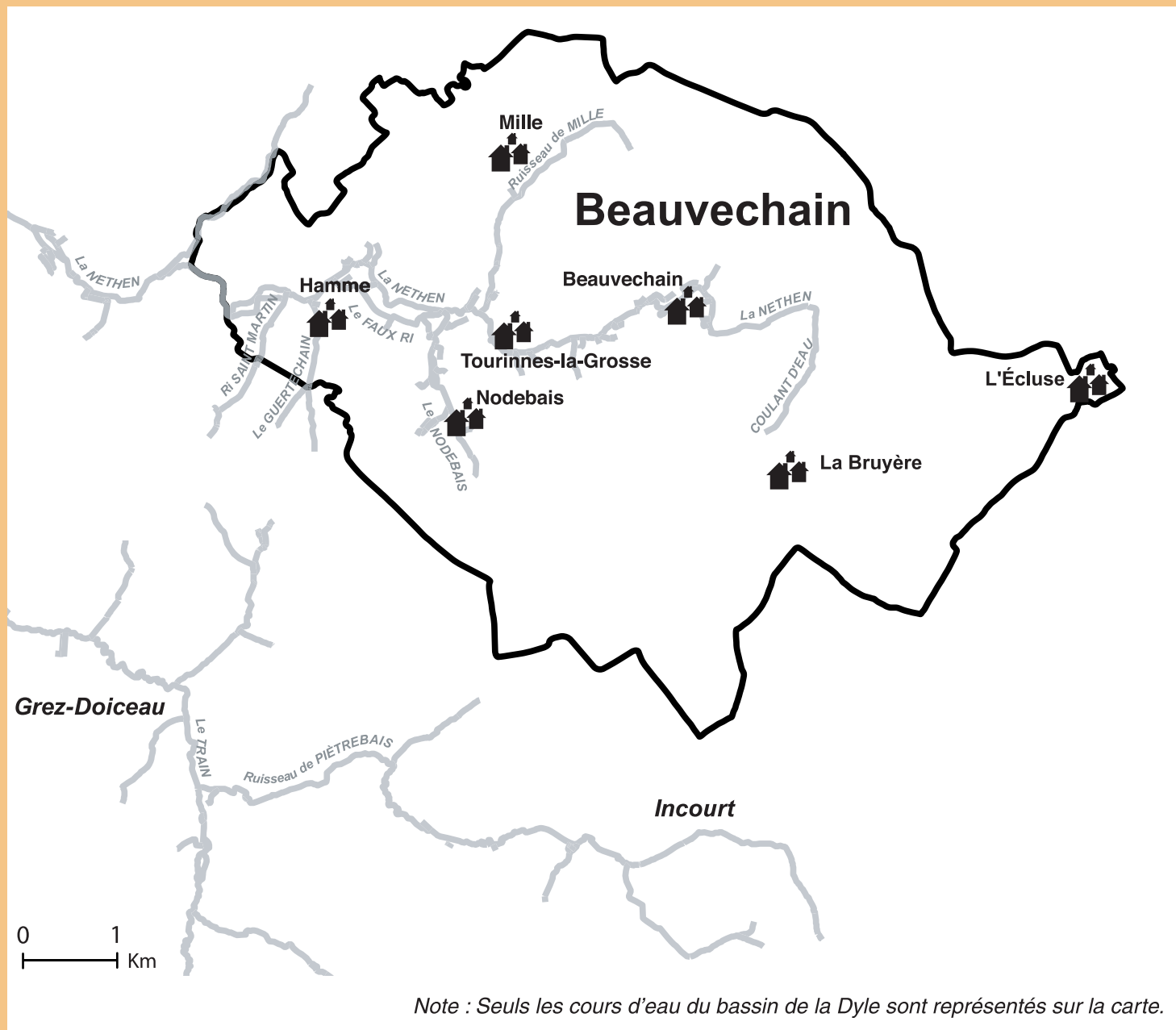
(*Le*) *Patrimoine Monumental de la Belgique*, t. 2 Brabant-Nivelles, Liège, Soledi, 1974.

J. TARLIER et A. WAUTERS, *Géographie et histoire des communes belges. Province de Brabant, cantons de Jodoigne et Tirlemont*, Bruxelles, A. Decq, 1872.

(*La*) *Vallée de la Néthen*, ouvrage édité à l'occasion de l'exposition organisée pour le vingtième anniversaire de l'Atelier de l'Image à Tourinnes-la-Grosse en novembre 1997, Hamme-Mille, Atelier de l'Image, 1997.

¹ M. DESSART, *Histoire et folklore des rivières et ruisseaux du Roman País de Brabant*, dans *Le Folklore Brabançon*, n°269, mars-juin 1991, p.13.

² La localité de L'Écluse appartenait à l'arrondissement de Louvain. À l'occasion de la fixation du tracé de la frontière linguistique en 1963, elle a été rattachée à l'arrondissement de Nivelles. En 1977, elle a été fusionnée dans l'entité de Beauvechain. Aujourd'hui, elle fait donc partie de la nouvelle province du Brabant wallon. Elle n'appartient toutefois pas au bassin de la Dyle: arrosée par le Schoorbroekbeek affluent de la Gette, elle dépend donc du bassin hydrographique de cette dernière. C'est la raison pour laquelle nous ne l'évoquons pas dans ces lignes.







Chastre, Le Moulin

CHASTRE : L'ORNE, LA HOUSSIÈRE

LEURS MOULINS

Chastre est baigné par l'*Orne* et son affluent la *Houssière*. L'*Orne* et la *Houssière* prennent leur source sur le territoire de Sombreffe.

L'*Orne* se jette dans la *Thyle* à Court-Saint-Étienne après avoir traversé les villages de Cortil, Noirmont, Chastre et Blanmont.

La *Houssière* se jette dans l'*Orne* à Mont-Saint-Guibert après avoir traversé Gentinnes, Saint-Géry et Villeroix.

Les deux vallées, sur le territoire de Chastre, sont parallèles et orientées sud-nord. Elles sont séparées par un plateau limoneux aux paysages ouverts.

Les noyaux villageois sont surtout établis le long de ces cours d'eau, évitant le plateau découvert. Ils se trouvent ainsi à proximité de l'eau de la rivière et de la nappe aquifère peu profonde au bas des versants où sont situées fontaines et sources utilisées jadis par la population.

Dès le Moyen Âge, les activités artisanales se sont implantées le long de ces deux rivières et étaient marquées par la construction de moulins à eau. À Chastre, il n'y avait pas moins de huit moulins. De nos jours, il en reste trois et les vestiges d'un quatrième.

LE MOULIN DUSSART

Le moulin Dussart, le plus ancien et le plus connu, se situe à Gentinnes sur la *Houssière*.

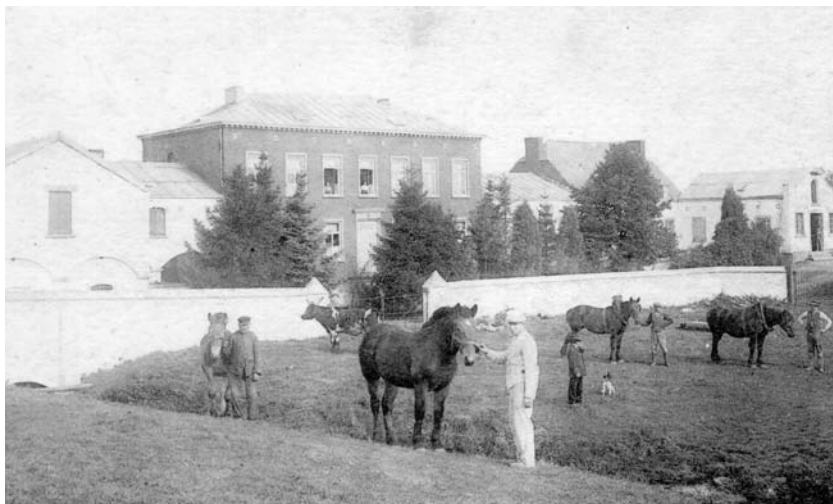
C'était un moulin banal seigneurial, sans doute l'un des plus anciens de Belgique ; en 1238, un acte le signale déjà. Il est également un des derniers à fonctionner par la seule force de l'eau.

Si l'emplacement est ancien, la machine et l'équipement hydraulique actuel datent de 1852. Le moulin de Gentinnes s'est arrêté de fonctionner lors de l'hiver 1995.

En 1997, sans aucune aide financière, le propriétaire actuel s'est résolu à entreprendre lui-même les travaux de remise en fonction.

En mars 1998, le moulin a été remis en fonctionnement et peut à nouveau fabriquer de la farine panifiable.

Chaque année, le propriétaire et sa famille se font un plaisir de participer aux "Journées du Patrimoine" et l'on peut juger de l'amélioration continue de l'installation.



*Le Moulin Dussart
le plus ancien
de Gentinnes*

LE MOULIN DE CORTIL

Le moulin de Cortil est implanté actuellement au confluent de l'Orne et du *Ry d'Ernage*. Il était déjà signalé au XIV^e siècle et était la propriété de l'abbaye de Gembloux. À l'époque, il était situé plus en amont, à proximité de l'église de Cortil. Il a été déplacé à son emplacement actuel après 1760.

Après un grave incendie, en 1865 l'ensemble des bâtiments a été reconstruit en longueur. La machinerie du moulin est en bon état et non-exploitée.

LE MOULIN DU PIROI

À l'endroit où l'Orne recoupe la rue du Piroi à Chastre, se situe un bâtiment bas : c'est l'ancien moulin du Piroi. Il n'y a plus aucun élément qui permette d'en deviner la fonction passée. En 1857 fut établi un moulin à farine, transformé momentanément en 1858 en moulin à scier le marbre.

À la fin du XIX^e ou au début XX^e siècle, il servit à nouveau de moulin à grain.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, le mécanisme a été démonté. Dommage !

LE MOULIN DE GODEPONT

Plus en aval, sur l'Orne on peut voir le moulin de Godepont.

Tout comme le moulin de Gentinnes, il date du début du XII^e siècle et appartenait à l'abbaye de Gembloux. Il passa par plusieurs propriétaires.

Le moulin de Godepont cessa toute activité en 1960-1961. Il a été transformé en maison particulière et possède toujours sa machinerie.

CONCLUSION

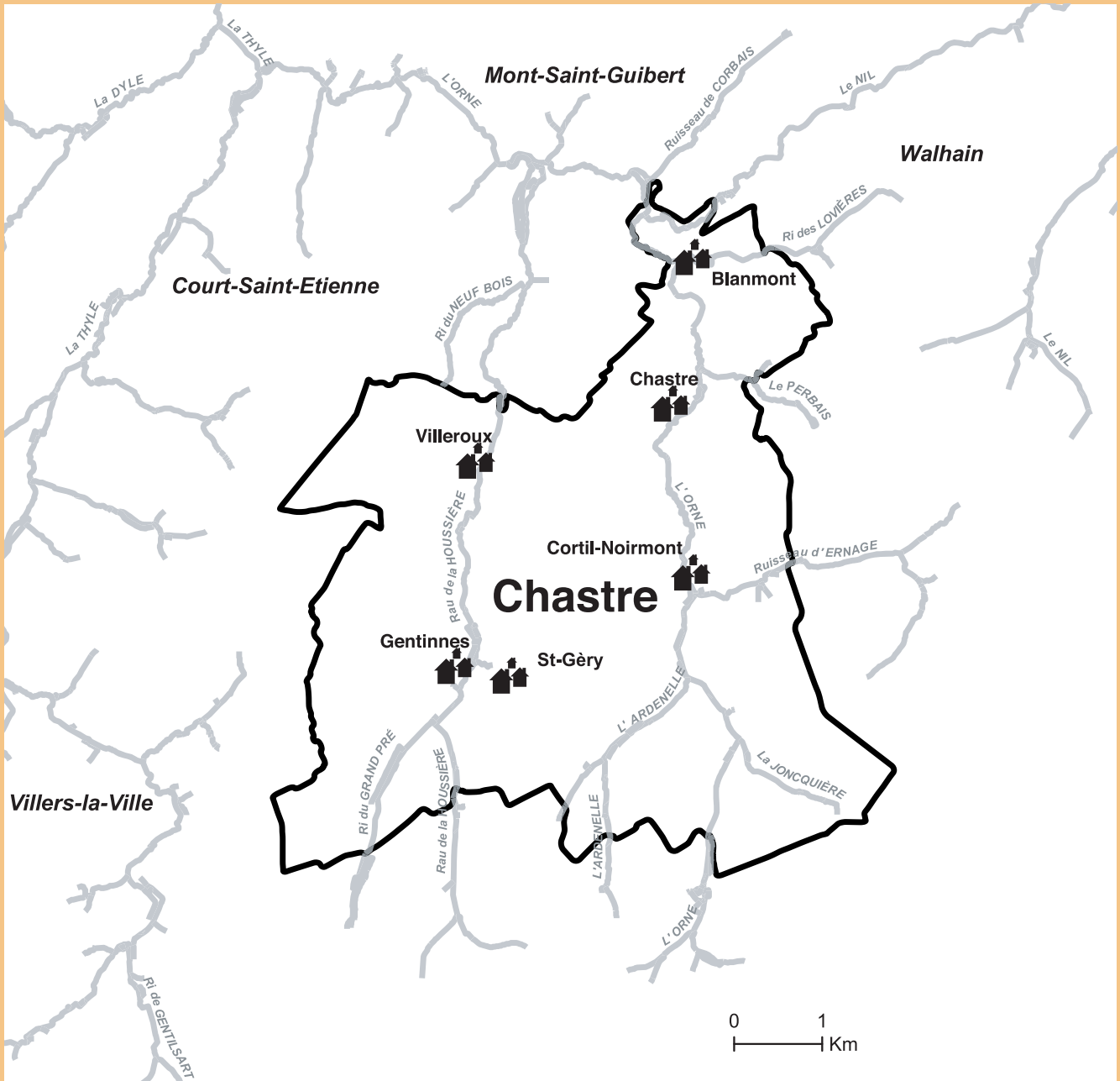
L'Orne et la Houssière pourraient apparaître comme des ruisseaux sans importance, sans histoire, mais par la présence de leurs moulins, ces ruisseaux, ces rivières sont une source rare et riche pour notre patrimoine.

SOURCES

- *Hommes et Paysages*, Société Royale Belge de Géographie, Coédition Administration communale de Chastre : *Itinéraire d'une rivière Brabançonne*- 1993.

- Jean MARTIN, *Le moulin de Godepont* - Walhain 2002.

- Crédit photographique : Daniel Dussart et Camille Gilles







COURT-SAINT-ÉTIENNE AU FIL DE L'EAU

Le territoire de Court-Saint-Étienne est traversé par trois cours d'eau qui forment ainsi l'aspect accidenté et vallonné de son relief. La *Dyle* creuse la vallée la plus encaissée : sur peu de distance, on monte facilement de 60 mètres à son confluent avec la *Thyle* à 110 mètres au cimetière.

Son affluent la *Thyle*, après avoir traversé les ruines de Villers-la-Ville, a un parcours très sinueux de La Roche à sa jonction avec l'*Orne* dans le parc du château.

Les moulins qui ont tourné grâce à ces cours d'eau ont contribué à l'essor économique de la région. De moulins à grains, la plupart furent progressivement convertis en industries.

L'*Orne* vient de Mont-Saint-Guibert où elle faisait fonctionner la papeterie ; c'était un moulin à grains que Devroede fut autorisé à construire le 30 août 1834. Cette roue hydraulique fut transformée le 29 novembre 1842 pour produire l'énergie qui actionnait une machine à papier. Les rejets en aval nous ont laissé le souvenir d'une odeur de choux de triste mémoire qui se répandait dans toute la vallée. Après la fermeture de la papeterie vers 1970, l'*Orne* est redevenue poissonneuse. J'ai vu des pêcheurs installés près du moulin de Beurieux.

Longeant les prairies de la ferme de Beurieux, elle reçoit le *ri de Beurieux*. De 1837 à 1970, elle a fait tourner le moulin à farine de Beurieux dont le mécanisme est toujours en place à l'heure actuelle.

Après avoir traversé les prairies enjambées par la route N25, elle reçoit le *Glory* qui provient du Petit Chenoit. Elle longe le bois du Champia près du pré des Mottes et elle a fait tourner le moulin Malréchauffé créé en 1853, qui a été successivement moulin à grains puis scierie pour la pierre et le marbre.

La rivière arrive alors dans le parc du château de Court-Saint-Étienne où elle se jette dans la *Thyle*.

La *Thyle*, après avoir traversé les ruines de Villers, a fait tourner le moulin de Chevlipont qui sera transformé en scierie de marbre et abandonné en 1920.

Elle reçoit le *ri Piot*, lequel actionne deux moulins : le moulin d'en haut, près de la source et le moulin d'en bas, près du confluent. Cela créa de beaux étangs qu'un propriétaire privé a entouré d'arbustes et de fleurs. Joli spectacle lors de la floraison des azalées et des rhododendrons.

Avant le moulin de La Roche, la *Thyle* reçoit le *ri d'Hez* et le *Tangissart*. Le *ri d'Hez* a été grossi par la fontaine Sainte Adèle, vénérée pour ses eaux utili-

sées à l'époque pour bassiner les yeux des nouveau-nés en prévention des maladies oculaires. On venait de loin pour emporter une précieuse bouteille d'eau de la fontaine Sainte Adèle.

La chute de La Roche a actionné successivement une forge, une scierie, une retorderie de coton et enfin un moulin à farine, aujourd'hui complètement électrifié. La vanne et la chute sont toujours visibles.

Au-delà, la Thyle reçoit sur sa droite le *ri Sainte Gertrude* formé de plusieurs ruisselets, dont le *ri de Néry*, qui prennent leur source dans le bois de l'Euchère où la nappe aquifère est considérable, ce qui a déterminé les premiers pompages pour la distribution d'eau dans la commune. Alimentant quelques étangs par-ci par-là, tous ces ruisselets réunis prennent le nom de *ri Sainte Gertrude*. Son cours devient précipité le long des roches voisines et, après avoir alimenté en 1831 un moulin à papier, transformé en 1861 en retorderie (filature) de coton à laquelle fut adjoint en 1897 un moulin à grains pour les besoins de la brasserie Ladrière, le *ri Sainte Gertrude* va rejoindre la Thyle toute proche.

Actuellement, on trouve des cours d'eau dont les eaux sont de bonne qualité. Dans le *ri Sainte Gertrude* par exemple, où l'on a découvert des truites farios sauvages et des chabots, ces espèces de poissons très sensibles à la pollution confirment cette théorie.

Le cours de la Thyle subira plusieurs modifications au fil du temps, notamment au moment de la création du chemin de fer à La Roche et plus précisément entre la baraque Poty et la carrière Chauffoureau (afin d'éviter la construction abusive de ponts enjambant la rivière celle-ci fut détournée par un canal parallèle à la voie ferrée, et l'ancien lit de la rivière fut transformé en cressonnière). De même, lors de la construction de l'un ou l'autre moulin, des méandres furent suppri-



Quelles belles prises !

més, le tracé rectifié pour aménager le site ; des travaux ont été effectués lors de la modification du tracé de certains chemins (la rue de Faux par exemple).

Ces cressonnières qui longent le chemin de fer seront aménagées en petits étangs pour la pêche de loisir. La Thyle serpente ensuite dans les prairies de Faux où fonctionnait en 1886 un moulin pour broyer les terres noires extraites à cet endroit.

La Thyle laisse alors Faux à gauche et Sart à droite et reçoit le *ri de la Marache* au lieu dit Fonds des Mais, en aval de Suzeril.

Un ruisseau, le *ri Saint Antoine* prend sa source au bas de la colline en contrebas de la Chapelle Castrale et, alimenté par la fontaine Chabot, va rejoindre le *ri de la Marache*.

Adrien Minne, féru de souvenirs relatifs à son village “Sart” évoque “La Légende du Cheval blanc” dans laquelle on raconte ceci : le *ri Saint Antoine* alimentait les étangs et les jardins à grands situés devant le château. C’est là qu’à minuit, un cavalier monté sur un cheval blanc sortant des dépendances du château venait abreuver sa monture et la baigner dans les eaux calmes de l’étang à la faveur des ombres de la nuit, de la solitude des bois d’alentour.

Il parcourait les champs de la “Cense du Chenoit” et veillait sur la seigneuriale demeure; sa silhouette avait été reconnue dans les bois voisins, on avait vu son ombre courir dans l’allée des grands ormes qui longeait le bois Lambert Lacude, dans les chemins bordés de saules qui descendaient des deux côtés du château.

Qui était-il? Quelle était la raison de ces excursions nocturnes régulières qui défrayaient les conversations, qui jetaient la crainte, l’effroi dans cette pouilleuse population?

On en parlait, mais personne n’osait risquer le soir une sortie tardive.

Cependant un des plus forts habitants, Oleffe de son nom, ne put se défendre de la curiosité et eut la hardiesse d’aller à la rencontre du mystérieux promeneur. Et un soir donc, dissimulant sa présence derrière un arbre du chemin, une “socque”, pour employer le terme du terroir, il attendit son visiteur. Minuit sonna à l’église de Court et le cavalier apparut, fit sa promenade habituelle à l’étang et reprit, par la drève, le chemin du château. D’un bond, se lançant à la bride du cheval,

Oleffe le força à l’arrêt et interpellant le maître lui demanda le motif de ses sorties nocturnes.

Que se passa-t-il? Quelle fut la conversation qui s’engagea entre eux? Nul ne le sut jamais. Le cheval disparut; jamais plus personne ne vit le cheval blanc ni son mystérieux cavalier. À sa demande, Oleffe avait fait la promesse sacrée de ne rien dévoiler de leur entretien. Le secret fut bien gardé car jamais personne n’en sut rien!

Oleffe devint, par la suite, membre du personnel des seigneurs de Sart.

Un manuscrit rapporte qu’il figura comme témoin dans les procès de 1651 et 1653 devant le Souverain Conseil du Brabant, procès intenté par le seigneur en vue de l’érection en paroisse distincte du petit village de Sart-Mont-Saint-Williaume.

Après avoir passé les Gloriettes, nous arrivons à la chute du moulin de Suzeril qui, en 1871, moulait la farine et portait le nom de moulin Bouffioux; c’était un vieux moulin banal, propriété des Seigneurs de Sart-Messire-Guillaume. Ce moulin dut fermer après la première guerre mondiale car son accès par la route était rendu difficile à cause de nombreuses inondations à certaines périodes de l’année.

Et nous arrivons enfin au petit moulin qui fut créé sous le gouvernement hollandais pour activer un moulin à farine qui, après une légère transformation en fabrique à papier, est redevenu moulin à farine. Il ne s’arrêta que lorsque Henri Ceulemans prit sa retraite, il est maintenant transformé en habitation à appartements.

Lorsque la Thyle est grossie par l’Orne dans le parc du château qu’elle traverse allègrement, elle sera voûtée à l’endroit où elle fit fonctionner une grande usine métallurgique.

Un industriel avait acheté un moulin à farine qu’il transforma en forge pour fabriquer des essieux et

des bandages de roues. Il s'appela le Grand moulin pour le différencier du précédent qui s'appelait le Petit moulin.

C'est Émile Henricot qui, le 16 mai 1905, résume bien la situation de l'époque dans son *Étude sur l'industrie à Court-Saint-Étienne*. Voici ce qu'il rapporte :

“Un vieux moulin à grains sur la Thyle fut démonté par Fauconnier de Gosselies pour y installer trois marteaux à eau dits Makas. En même temps il importa à Court-Saint-Étienne la fabrication de la poterie émaillée, disons les casseroles en fonte émaillée.

Quoique l'émaillerie donnât des bénéfices, la forge constitua cet établissement en pertes et Fauconnier dut liquider en 1859.

L'immeuble fut mis en vente publique et le lieutenant-général comte Albert Goblet d'Alviella le racheta pour continuer à assurer du travail aux ouvriers de Court-Saint-Étienne.

L'usine fut alors exploitée par l'association formée du comte Louis Goblet d'Alviella et d'Alphonse Vanhoegaerden, alors directeur du chemin de fer de l'État Belge; c'est Pierre Hiard qui fut directeur de l'usine, jusqu'au 1^{er} février 1866, date à laquelle M. Émile Henricot le remplaça.

À la mort du comte Louis Goblet en 1867, l'usine fut reprise en location par Émile Henricot en association avec Alphonse Vanhoegaerden et Valère Mabilie sous la firme É. Henricot et Cie...” (...) *“En 1902, la force motrice est transmise au moyen de moteurs électriques qui sont*

*Le “Power Plant”
de la fonderie en 1847*



eux-mêmes actionnés par une machine à vapeur. La chute d'eau fait tourner deux turbines qui actionnent une dynamo de secours servant surtout à l'éclairage."

À partir du bief qui a servi au Grand moulin, la Thyle sera voûtée jusqu'après le chemin de fer pour accueillir les différents halls de l'usine É. Henricot n°1. Après cela, elle se jette fougueusement et à angle droit dans la Dyle, ce qui provoque un tourbillon freinant les eaux en amont et celles-ci se répandent dans les jardins longeant la rivière. Différents systèmes d'amélioration y ont été apportés ; éperon au confluent pour canaliser les eaux dans un angle moins agressif et dernièrement un pertuis a été construit et prend une partie des eaux dans un court-circuit passant devant le Foyer populaire.

La Dyle passe par Bousval, traverse la Plantée des Dames et, au bois de Noirhat, elle a fait tourner le moulin du Béguinage de Noirhat au XII^e siècle. Il fut transformé en forge à fer et actionna une filature ; il fut acquis par A. De Broux, fabricant de papier.

La Cala venant de Bousval détermine la limite entre les deux communes à son confluent avec la Dyle, alimentant alors la chute de Mériveraux qui actionnait un moulin à grains transformé en forge à fer par un forgeron d'élite, Ferdinand Puissant qui y ajouta une roue pour un martinet. Ses fils continuèrent l'exploitation mais cessèrent toute activité en 1886. Après quoi, la S.A. Brasserie de Mériveraux utilisa l'installation pour la mouture de ses grains.

Plus loin, la chute du Pont de Pierre fut installée par Gustave Demolder pour une forge ; en 1880, elle devint un moulin à grains pour la brasserie.

On peut encore signaler sur la Dyle un petit moulin resté très peu de temps en activité ; il était

situé à l'endroit où la sous-station électrique le long de la chaussée de Genappe à Wavre est installée actuellement.

Et nous arrivons au confluent avec la Thyle à l'arrière du Foyer populaire. La Dyle sera voûtée pour les agrandissements de l'usine n° 2 après la seconde guerre mondiale. Après avoir traversé le bois de la Brûlotte et ses marécages, les prés Hellin, nous voici à la filature de Franquénies dite de Mousty. En 1835, c'était un pressoir à huile que l'on transforma en 1839 en filature de coton ; la mise en service d'une première machine à vapeur en 1890 et d'une seconde en 1898, diminueront les activités de la chute d'eau. Une partie de l'installation hydraulique est toujours visible aujourd'hui.

Dans le parc de la filature, la Dyle reçoit le *Ry Angon*. Son cours fait la limite avec la commune d'Ottignies. Il prend sa source à Court-Saint-Etienne à la ferme de Profondval, traverse le *Ruchaux* et parcourt le Bois des Rêves après sa jonction avec la *Malaise*. Après avoir créé des étangs il a fait fonctionner le moulin de Franquénies, moulin à farine fermé après la seconde guerre mondiale.

Toutes ces chutes et retenues ont fait tourner des roues hydrauliques de diverses manières : si le courant est faible, l'eau est retenue dans un étang par un bief et amenée sur le haut de la roue munie de godets ou augets. Si le courant est suffisant, l'eau est retenue par des vannes et passe alors sous la roue munie d'aubes en bois ou en métal. Cette roue dont l'eau n'agit que sur les pales inférieures est appelée "roue du dessous".

Charles Gheude de la Libre Académie dans *À mon Roman Pays*, Éditions de la Fédération touristique de la Province de Brabant, 1947, écrit dans son poème *Court-Saint-Étienne* :

Si le centre coule métal,
File coton, coupe les arbres,
Brasse houblons, tranche le marbre,
Au-dehors c'est l'autre arsenal

Celui des champs et des prairies,
Des vieilles fermes, des hameaux,
Où l'on ne trouve que frairies
En longeant le bord des ruisseaux

Car le *Cala* s'épanche en *Dyle*
Et l'*Orne* est grosse du *Glori*
Avant de se joindre à la *Thyle*,
Après *Marache*, *Hez* et *Néri*

Halte ! il en est un que j'oublie :
Le *Ru Piot*, faisant à Court,
Pour que le charme à lui s'allie,
À sa frontière un bout ... de cours.

Note, frairies = fêtes populaires.

L'énergie hydraulique fut pendant longtemps la seule source énergétique utilisée dans nos régions. C'est ce qui amena à diversifier les activités de ces moulins. Lors de l'apparition de la machine à vapeur et surtout de l'électricité, les moulins traditionnels commencèrent à disparaître. C'était une activité qui concernait directement la quasi totalité de la population de nos régions et de nombreuses personnes en dépendaient.

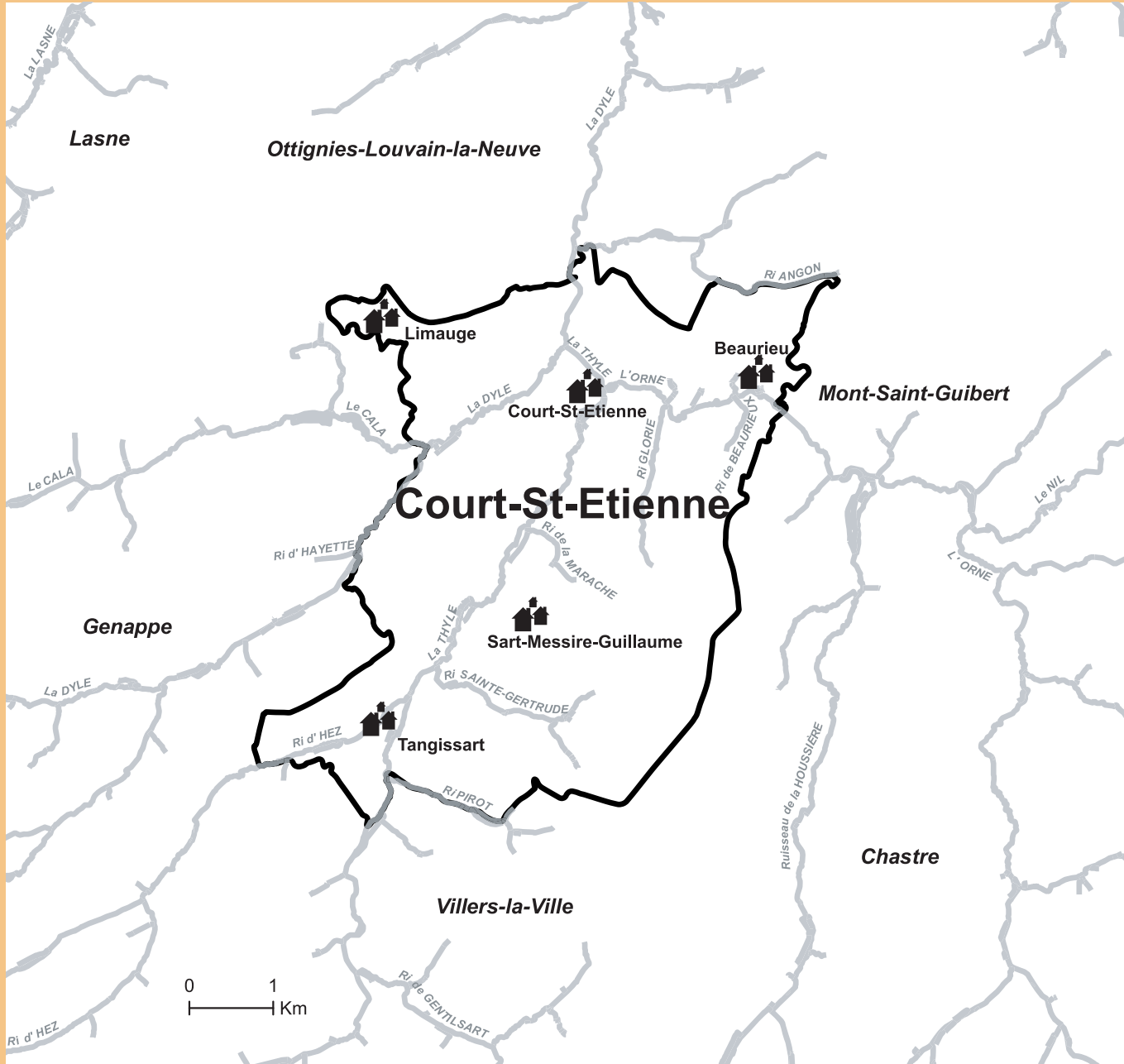
Edgard HAULOTTE,
membre du C.H.A.F.
Court-Saint-Étienne, Histoire,
Archéologie et Folklore
avec la collaboration de
Paulette PELSMAEKERS,
présidente.



BIBLIOGRAPHIE.

TARLIER ET WAUTERS, *Histoire des Communes belges.*

Documents des archives du CHAF.







Deux affluents de la Dyle traversent le territoire de la commune de Chaumont-Gistoux: le *Train* et le *Pisselet*. Ils coulent tous deux dans une direction sensiblement parallèle qui va du sud au nord. Leurs vallées sont séparées par la ligne de crête qui passe par Tout Vent et le Bercuit. Sur la commune, le Train et le Pisselet ont une dénivelée de l'ordre de 60 mètres pour un parcours de 6500 mètres. Le Train a deux affluents principaux: le *Ry des Papeteries* et le *Ry du Pré Delcourt*. Il se jette dans la *Dyle* à Archennes. Le Pisselet quant à lui a comme affluent d'une certaine importance le *Ry de Louvranges*. Il rejoint la Dyle à la Drève de Laurensart à Gastuche.

VALLÉE DU TRAIN

Une église domine le village de Corroy-le-Grand, autrefois Chastre-le-Bole. Edifiée en 1777, elle possède un tableau de Van den Heuvel, l'*Adoration des Mages*, peint en 1640, et des dalles funéraires des familles Beeckman et Rolly, seigneurs du lieu. Les orgues sont classées. Son clocher est visible de loin dans les campagnes environnantes. Quelques grosses fermes en carré des XVII^e et XVIII^e siècles sont éparpillées sur son territoire.

C'est dans ce village, à la fontaine du Buc, au lieu-dit Al Mé, à 115 mètres d'altitude que le Train prend sa source. Rue Warichet, à hauteur de l'ancienne gare vicinale et en contrebas de l'imposant château ferme, le Train reçoit les eaux du *Piou*, ruisseau de même importance qui prend sa source dans le haut du vallon situé entre l'église et la ferme des Noyers, distante de quelque 400 mètres.

LA GARE ET LA LIGNE VICINALE

Le nom de la gare figure toujours au-dessus de la porte d'entrée.

La ligne fut créée en 1903. Elle reliait Courcelles, près de Charleroi, à Incourt. Elle prenait non seulement des passagers, principalement vers les gares S.N.C.B., mais aussi des marchandises.

La majorité des gares desservies étaient dotées d'une voie de dérivation permettant le chargement et le déchargement des marchandises, betteraves et lin. Les betteraves étaient acheminées vers les sucreries de Chastre et Gembloux, le lin était travaillé à la linière de Gistoux et à la filature de Bonlez. Le sable, exploité sur plusieurs sites à Gistoux, remplissait quotidiennement 30 à 50 wagons à destination des verreries de la région de Charleroi. Au retour ils ramenaient du charbon, des pavés, des briques et du gravier. De la drèche, résidu de l'orge qui a servi à fabriquer la bière (brasserie de Mont-Saint-Guibert), remplissait aussi les wagons et servait à alimenter le bétail.

Le bois de mine, issu de l'abattage de conifères lors de l'entretien des bois,

n'était pas laissé pour compte; les mines en avaient besoin pour étançonner leurs galeries. D'autre part, des ballots de déchets de papier et de tissu arrivaient pour la cartonnerie du Bloquia. Le service a été supprimé le 31 août 1953.

LE CHÂTEAU FERME

Le château ferme, aux origines médiévales, surplombe la vallée et s'ouvre sur les campagnes vers le plateau de Tout Vent. Il a conservé des vestiges de l'ancien château fort, notamment des murs d'enceinte et une tour d'angle.

LE PEUPLIER

Au début du parcours, la vallée est étroite. Le Train, bordé de peupliers, s'écoule entre des coteaux boisés. Le peuplier ou arbre du peuple (du latin *populus*: peuple) était, au temps des romains, généralement planté dans les lieux publics. Dans les campagnes, lors de la naissance d'une fille, les parents plantaient un peuplier: avec sa croissance rapide, particulièrement dans les lieux humides, il pouvait être vendu pour payer la dot lors du mariage. Il sert à la fabrication de la pâte à papier, du contreplaqué.

À Ocquière, une installation de captage et une cressonnière témoignent de l'importance et de la qualité de la nappe phréatique dans cette partie du vallon.

Dans toute cette zone, un réseau de chemins et sentiers permet de suivre le trajet du Train et du Piou en rappelant quelques lieux-dits anciens: rue d'Almez, chemin de la Dime, rue du Croly, sentier de Toune, sentier du Facteur, sentier du Vicinal, sentier de la Gare.

Le Train rejoint la route de Gistoux à Corroy-le-Grand au hameau du Manypré. Sur ses rives poussent l'été de grandes plantes vivaces de 60 à 150 cm d'un vert pâle ressemblant à des char-

dons: ce sont des cirses maraîchers qui font le régal des abeilles.

À la traversée de cette route se dresse une masse imposante de bâtiments carrés, sorte de ferme château connue sous le nom de Bloquia.

LE BLOQUIA

Cette tour forte construite par un Prince-évêque de Liège pour défendre sa terre de Chaumont face au duché du Brabant, a gardé pendant des siècles un caractère industriel et est devenue tour à tour moulin à farine, papeterie puis cartonnerie. Ce sont bien sûr les eaux du Train qui ont assuré la fourniture d'énergie nécessaire à cette exploitation industrielle. Actuellement l'ensemble se partage entre une résidence privée et un restaurant qui exploite l'ancienne grange, joliment restaurée, située à front de rue.

La vallée est à présent plus large. Le sentier du Bloquia permet de rejoindre la rue des Papeteries en franchissant le Ry des Papeteries. Ce ruisseau, au débit important, prend sa source au lieu-dit Sept Sources dans le Bois Matelle. Son confluent avec le Train se situe dans des propriétés particulières où les rives ne sont plus accessibles aux promeneurs.

À l'entrée du village de Gistoux, le Train passe sous la chaussée de Huy, gagne le moulin du Stordoir, traverse en sous-sol la rue de Wavre pour retrouver le calme le long du sentier appelé par les anciens "Ruwalète".

LE MOULIN DU STORDOIR

Ce moulin à huile et à écorces, plus tard transformé en moulin à farine, a cessé toute activité mais les bâtiments existent toujours et servent de ferme. On y meulait les graines de lin cultivé dans la région. Les écorces employées étaient celles de chênes afin d'en extraire la poudre de tan, le tanin qui servait au tannage des peaux.

Le sentier *Ruwalète* nous amène au pont sur l'ancienne ligne vicinale où le Train se renforce sur sa droite des eaux du Ry du Pré Delcourt.

LE RY DU PRÉ DELCOURT

Le château fort des seigneurs de Chaumont, aujourd'hui disparu, était bâti au sommet d'un coteau abrupt, à l'emplacement actuel de la cure. Par opposition au château dont le seigneur exerçait la haute justice, "la haute cour", la ferme du château s'appelait la basse-cour et le Ry du Pré Delcourt est en fait le ruisseau du pré de la basse-cour du château de Chaumont.

Il longe la rue de l'Eau et la rue de la Champtaine le long de laquelle une galerie de captage importante a été creusée. À la rue du Ronvau, il reçoit les eaux du *Ry de la Champtaine*.

LA CHAMPTAINE

C'est une ancienne carrière qui a exploité les sables pauvres du "Bruxellien" sur une hauteur de 30m. Elle est devenue réserve naturelle domaniale en 1996, à cause de ses remarquables roches rouges (grès ferrugineux) qui créent un paysage extraordinaire. Elle montre aussi les différents stades de recolonisation des pentes sablonneuses par une végétation de plus en plus dense.

À hauteur du complexe sportif André Docquier se trouvait le moulin du Ronvau. Après son exploitation comme moulin, ce site est devenu un centre de loisirs avec taverne et étang: Ronvau-plage. On y pratiquait baignade et canotage. C'est actuellement une propriété privée.

En dehors de cette propriété et jusqu'à la rue du Pont des Brebis il existe une zone humide appelée Domaine du Ronvau. Entrecoupé d'un bois d'aulnes épuré des peupliers, ce domaine a été acheté par la Région wallonne pour en faire une réserve naturelle (Natura 2000). Cette zone

abrite une succession de cinq étangs fréquentés par des hérons, des oies blanches et des oisettes du Nil, des canards divers, des foulques, des martin pêcheurs et parfois des cormorans.

Au Pont des Brebis se trouve le moulin Blanc dont le bief de dérivation de même que la roue métallique sont toujours visibles.

Le Train débouche ensuite dans un site classé où il alimente un étang et chute de plusieurs mètres avant de disparaître sous la rue d'Inchebroux. Faisons le tour de l'étang: le canal de dérivation, le bief et la cascade à hauteur du pont témoignent encore de l'activité industrielle, qui a longtemps été présente sur le site: moulin banal, papeterie, linière et moulin à sable.

LE MOULIN BANAL

Ce moulin existait depuis le Moyen Âge et les habitants de Gistoux et d'Inchebroux devaient aller y moudre leur grain.

Ronvau-plage



LA PAPETERIE DE GISTOUX

L'année 1828, le moulin appartenait au baron Auguste de Beeckman, propriétaire du château de Vieusart. Le locataire du moulin, Jean Fontaine reçoit l'autorisation d'établir un moulin à papier. Cette papeterie va être exploitée jusqu'à la fin du XIX^e siècle. En 1864, la roue hydraulique, d'une puissance de 25 chevaux, actionnait huit piles à chiffons. Nonante ouvriers étaient employés dans l'usine qui était éclairée au gaz. On ne fabriquait que des papiers blancs pour l'impression.

LA LINIÈRE DE GISTOUX

Elle était située le long de la chaussée de Huy à l'emplacement des actuels établissements Hoslet. Créée en 1902 par le comte du Monceau de Bergendael, elle occupait une superficie de 2 ha. Près d'une centaine de travailleurs, dont une majorité de femmes, y travaillaient, venant des villages voisins. L'activité de la linière s'est développée jusqu'en 1952.

LE MOULIN À SABLE

Des vestiges du bâtiment existaient encore en 1930. Ce moulin broyait non seulement des pierres de sable pour les verreries de Charleroi, mais aussi le sable en partie blanc et en partie jaune. Ce sable était réduit en une farine très blanche destinée surtout à la fabrication du produit appelé vulgairement bleu de Prusse.

Au hameau d'Inchebroux, c'est le même Jean Fontaine qui reçoit, en 1832, l'autorisation de bâtir un moulin sur le Train. Ce moulin est resté en activité jusque dans les années 1970. Il a par la suite été transformé en restaurant "Le moulin d'Inchebroux" avant de devenir résidence privée. Le sentier d'Inchebroux nous permet de traverser cette propriété et d'admirer la roue

hydraulique et les vannes de retenue des eaux qui sont toujours visibles à partir d'un ponceau situé sur le Train, à l'arrière du bâtiment.

C'est à cet endroit que le Ry d'Inchebroux vient se jeter dans le Train. Ce ruisseau prend sa source au Bois Sonnet, de l'autre côté de la chaussée de Wavre à Huy.

Au pont suivant, le Train pénètre sur le territoire de Bonlez qu'il traverse du sud au nord.

BONLEZ

Comme l'écrivait le curé J. Minne dans une monographie paroissiale en 1905 : *"Bonlez, que je vois décrit dans les vieux papiers et registres quelquefois Bonlé, quelquefois Bonlers, quelquefois comme maintenant, se divisait autrefois en Bonlez deseur Train, aujourd'hui le Haut Bonlez, et en Bonlez desous Train, aujourd'hui le Bas Bonlez ; et cela de la rivière qui y passe et qu'on appelle le Train à cause de sa rapidité."*

Empruntons le sentier du Pont de Haute Bonlez. Le ruisseau, fortement encaissé, coule entre des



prairies où broutent les vaches de la ferme Devlésaver. Les berges escarpées sont couvertes de noisetiers, de houblon et de saules.

LE HOUBLON

Sa présence nous rappelle les champs de houblon et les brasseries qui existaient dans tous les villages de la région.

LE SAULE

Cet arbre était précieux pour nos ancêtres. Son écorce est antirhumatismale et fébrifuge. Riche en tanin, elle est utilisée pour le tannage des peaux, là où les chênes sont peu abondants. Traité en têtard, il fournit de l'osier pour la vannerie.

À la rue d'En Haut nous continuons par un sentier en direction de Bas Bonlez. Rive gauche, nous longeons le nouveau cimetière à l'arrière de l'église dédiée à Sainte Catherine. Rive droite, c'est le parc du château avec ses hêtres centenaires. À peu de distance du pont on peut voir une construction à moitié enterrée : c'est une ancienne glacière. L'hiver, on y entassait neige et glace qui servaient à la confection de délicieux sorbets que le propriétaire du château, le duc de Looz-Corswarem et de Corswarem-Looz, pouvait offrir à ses prestigieux invités. C'est aussi, me raconte un ancien Bonlézien, l'endroit où on allait chercher les enfants roux qui naissaient au village, c'est du moins ce que lui disait son grand-père.

À la cascade, nous sommes à Bas Bonlez. C'est toujours un lieu de jeu pour les enfants du quartier. La chute d'eau existe encore, mais le pont enjambant le *Train* a disparu. Il avait son utilité à l'époque où le propriétaire du château possédait les terres de part et d'autre, ce qui fut le cas jusqu'en 1917.

Anciennement le sentier continuait vers le mou-



lin de la Queuteralle, resté en activité jusqu'à la fin de la guerre 1914-1918. Il s'agissait d'un moulin à farine à trois paires de meules actionnées par une roue hydraulique. Le bâtiment a été complètement rasé. Il était situé sur la rive gauche avant l'allée principale menant au château. En passant sous cette allée, le Train alimente les douves.

À la limite du village de Bonlez, dans une propriété privée, il subsiste quelques bâtiments de l'ancienne filature de lin de Bonlez.

LA FILATURE DE BONLEZ

Cette filature fut exploitée de 1836 à 1930. En 1864, la filature occupait 115 ouvriers. En 1930, avant la faillite, elle occupait 150 ouvriers.

Cette filature fonctionnait grâce à une machine à vapeur, remplacée plus tard par l'électricité produite par une turbine actionnée par l'eau du Train.

Elle fut démolie progressivement pour être transformée en 1936 en l'Auberge des Étangs qui, à son tour, cessa ses activités en 1970.

Un public nombreux venait le week-end se restaurer et pratiquer tennis, natation, jeux divers, pêche à la truite. Actuellement c'est une résidence privée.

LES PRÉMICES DU RÉSEAU ÉLECTRIQUE À BONLEZ EN 1919

La retenue d'eau sur le Train, utilisée pour le fonctionnement de la linière de Bonlez, atteignait 7m, ce qui développait une puissance importante. L'électricité produite servait essentiellement à l'éclairage de l'usine, des bureaux, de la maison d'habitation et aussi de la conciergerie. Progressivement, un premier réseau électrique fut créé. Il partait de la filature et alimentait les maisons de Bas-Bonlez jusqu'au château. Une dizaine de maisons furent raccordées. Une seule lampe était autorisée par maison. La création de

ce mini réseau était tout à fait empirique, car les fils étaient posés sur des isolateurs qui, eux-mêmes, étaient fixés sur les arbres qui croissaient en bordure de route.

Un second réseau partait du château en direction de Haut-Bonlez. L'électricité y était produite par la retenue d'eau du moulin de la Queuteralle.

Il va sans dire que peu de maisons étaient raccordées, que le courant était cher, qu'il n'était distribué qu'à certaines heures, que les ruptures étaient fréquentes. C'est ainsi qu'en cas d'orage, de fortes pluies, d'inondations, les vannes étaient levées et, de ce fait, la turbine n'était plus alimentée.

En 1926, à l'initiative du bourgmestre, le comte Arnold du Monceau de Bergendael, ces deux mini réseaux furent repris et complétés par la Compagnie auxiliaire d'électricité ayant son siège à Hoeilaart.

C'est dans cette ancienne filature que le *Glabais* rejoint le Train.

LE GLABAIS

Il prend sa source dans le bois du Glabais, en direction de Longueville. Au passage il alimente une succession d'étangs exploités pour l'élevage des truites: la pisciculture Collette de Bonlez. Anciennement il a fourni l'énergie au moulin du Four à Verre qui a existé à l'emplacement de la ferme du Fort des Voiles. Emplacement bien choisi car on y disposait des matériaux de base pour la fabrication du verre: le sable, l'eau et le bois.

Chemin du Fort des Voiles, empruntez le sentier de Royenne qui se faufile entre les jardins, traverse un chemin privé et le longe ensuite. Traversez le Glabais au lieu-dit *fontaine Carlo*. Celle-ci était bien connue des anciens Bonléziens pour ses qualités. Elle était pratiquement exempte de calcaire et très peu chargée en sel. Le sentier

remonte le long d'une ancienne haie. On peut encore distinguer sur la gauche l'ancienne retenue d'eau de la filature ainsi que les bâtiments qui abritaient la forge et la turbine.

VALLÉE DU PISSELET

Primitivement appelé *Fluvium Dions* (987-991) le Pisselet prend sa source au lieu-dit *Les Culots* à Vieusart mais sur son trajet jusqu'au village de Dion-le-Mont il va se nourrir d'une succession de sources. Il passe en canalisation devant l'église pour ressortir dans la propriété du château.

LE CHÂTEAU DE VIEUSART

En style néo-renaissance, construit en 1858 par l'architecte Cluysenaer, ce château appartenant à l'origine aux de Beeckman est actuellement propriété de la famille de Dorlodot.

Dans le bois de Vieusart, le Pisselet reçoit les eaux du *Ry d'Aunaye* aussi appelé *Ry d'Oignies*. Il alimente une succession d'étangs. La traversée du village suit le parcours des chemins de la Fraîche-Voie, puis, après passage sous la rue de la Commune, le chemin de la Taille-Thérèse le long duquel on retrouve, comme à Corroy-le-Grand, des cirses maraîchers mais aussi d'autres plantes des lieux humides et marécageux comme des balsamines de l'Himalaya.

Il longe ensuite une ancienne brasserie, l'actuelle ferme Vandenschrick, et continue à travers des prairies en passant sous la rue de la Sarte. Sur ses berges, donnant de l'ombre au bétail l'été, poussent saules têtards et aulnes glutineux.

L'AULNE

C'est aussi un arbre merveilleux. Ses feuilles sont sudorifiques, diurétiques et vermifuges, son

écorce, tonique et fébrifuge. Son bois imputrescible servait à confectionner des drains et des tuyaux. Les fruits sont des petits cônes ligneux, noirs, longs de 1 à 3 cm. Ses graines flottent aisément et ne sont pas blessées par les pierres car elles sont bordées d'une sorte de bouée de liège.

Avant la sortie de la prairie, le Pisselet reçoit les eaux du Ry de Louvranges venant, comme son nom l'indique, du hameau de Louvranges. Renforcé, il passe la chaussée de Huy, pénètre dans la propriété du château du Haut-Cortil où il alimente un étang et plonge sous le boulevard du Centenaire.

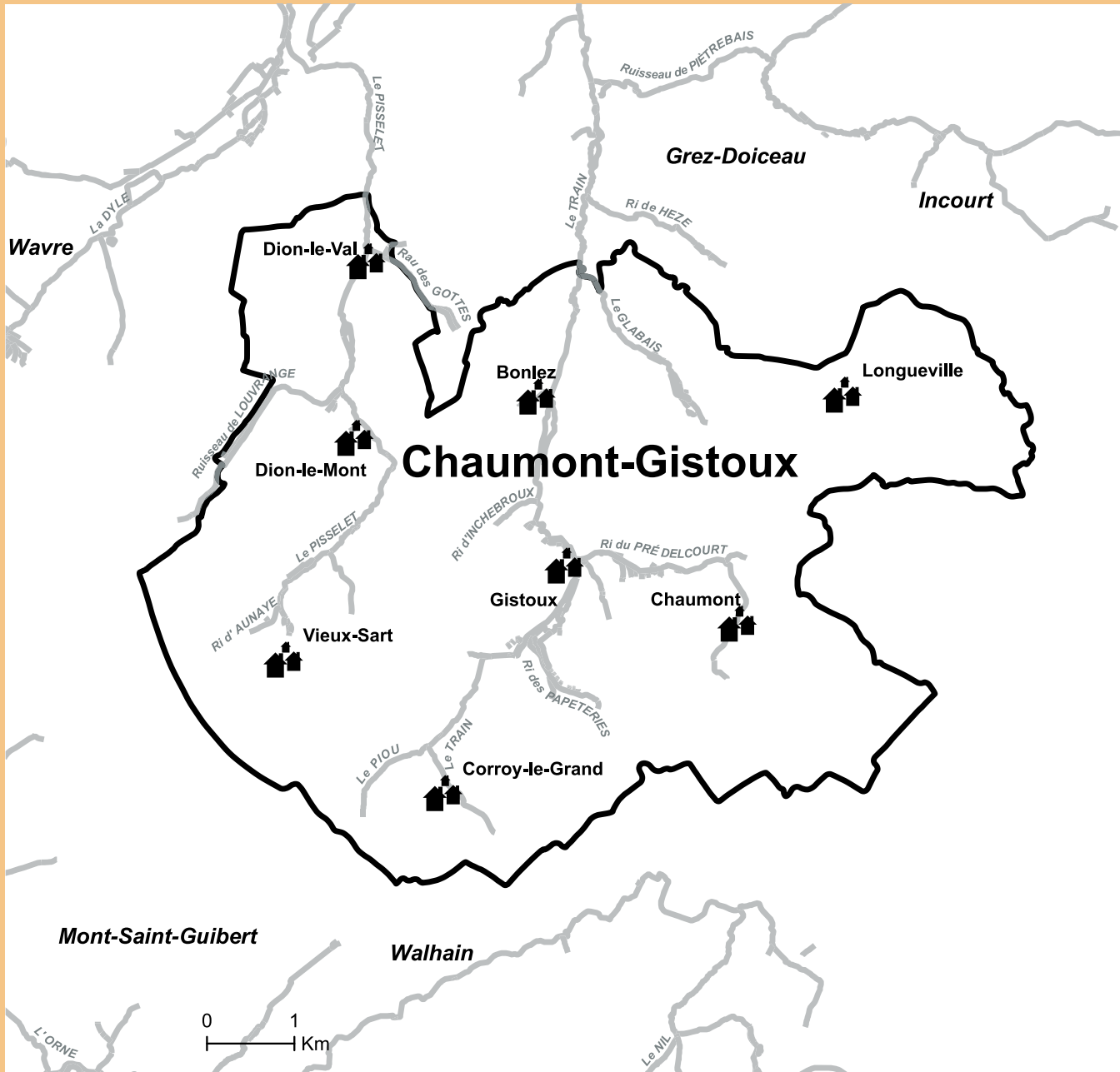
À la traversée du village, le Pisselet est longé sur sa rive droite par le boulevard du Centenaire et la rue des Frères Poels, et sur sa rive gauche par la rue des Écoles et la voie des Champs et ce, jusqu'au village de Doiceau. Trois petits ponts sur les sentiers Ottard, Delmez et Stienon permettent de relier la rue principale à Wavre, où les fermières vendaient beurre et œufs et les jeunes se rendaient à l'école secondaire, et Gastuche où les ouvriers et ouvrières se rendaient à l'usine.

Jean-Claude KUBORN

SOURCES :

* Cercle Historique de Chaumont-Gistoux, a.s.b.l.

* *Promenades à Chaumont-Gistoux*, brochure publiée par le Groupe Sentiers de Chaumont-Gistoux avec le soutien du Syndicat d'initiative de Chaumont-Gistoux.





MÉMOIRE D'UNE RIVIÈRE



Si vous le permettez, je vais vous narrer une petite partie de mon histoire. Tout d'abord, mon nom, le *Train*. Mon ancien nom était la *Trinne*. Si je me souviens bien, c'est à l'arrivée du chemin de fer que mon nom aurait changé, en raison du débit rapide de mon cours. Ne parlons pas de ma source, située à Manypré sur la commune de Corroy-le-Grand.



Commençons cette petite histoire avec mon entrée dans le village de Grez-Doiceau, ou plutôt de Grez car Doiceau m'est inconnu. Venant de Bonlez, j'entre dans ce joli village par son hameau de Royenne, en flânant le long de ses prairies verdoyantes. Un premier compagnon vient me rejoindre, on l'appelle le *Ry de Hèze* (il prend sa source dans ce hameau). Ensemble, nous poursuivons notre voyage, quand un premier obstacle se dresse devant nous, les vannes du moulin du Pirroir. Déjà cité au XIV^e siècle il doit son nom aux anciennes carrières de grès situées en amont (Pirroir, de l'ancien français *pierr-ois*, signifiant terrain pierreux).

Ce moulin possédait deux roues à aube qui ont été remplacées par des turbines, un moulin à pierre pour l'avoine et un à cylindre pour le froment (ce moulin a servi à produire de l'électricité de 1913 à 1925). Il cessa toutes activités en 1960 et à ce jour son mécanisme est toujours intact.

Ce premier obstacle franchi, nous poursuivons notre voyage en pénétrant dans la propriété dite "Franc-Moulin". Jadis plusieurs fabriques se succédèrent ici, moulin, clouterie, filature, etc...



En continuant notre voyage, nous entrons au lieu dit le *Pont d'Arcole*, anciennement nommé le "Noir Trou". Ce nom d'Arcole proviendrait d'un habitant de ce lieu qui aurait, paraît-il, participé à la célèbre bataille d'Arcole où Bonaparte vainquit les Autrichiens le 17 novembre 1796.

Là, un nouveau compagnon nous rejoint, après avoir alimenté les douves du vieux château, il se nomme le *Piétrebais* d'où il provient. À trois, nous pénétrons au cœur du village où un nouvel obstacle déviait ici notre cours jadis; c'était le Moulin de Grez, établi en 1853. Il était mû par une roue hydraulique dont la retenue était haute de 2,78 m.; il avait deux paires de meules à froment et remplaçait un pressoir à huile établi en vertu d'un arrêté du 8 octobre 1750. Ce moulin cessa ses activités vers 1950.

Il me revient que dans la première moitié du siècle dernier, entre le Pont d'Arcole et ce moulin, le lundi après-midi de la fête du village, le dernier week-end du mois d'août, les habitants se retrouvaient le long de mes berges pour assister à un événement que personne ne voulait manquer. Mais laissons l'auteur du livre *Grez notre village* nous conter ce divertissement.

“Après le repas de midi, tout le village se rend aux “Régates su'l'éwe” ; c'est le nom un peu prétentieux, voire même ironique, que les Gréziens donnent à une course dans des cuvelles sur la rivière. Dès le samedi, les concurrents se sont inscrits au “local” et ont pris connaissance du règlement, puis se sont mis en quête d'une cuvelle en bois, “les fameuses tène “. Seuls, les saloirs répondent vraiment aux exigences de la course.

Le départ a lieu au Pont d'Arcole, à 14 heures, une foule importante encombre les lieux ; vers 15 heures, on met les cuvelles à l'eau et les concurrents y prennent place. La difficulté est de tenir en équilibre, tous les participants ont un morceau de planche comme pagaye, mais le courant de la

rivière est rapide et les culbutes ne manquent pas. Enfin, le départ est donné, la foule suit la course depuis les deux rives. Le premier obstacle à franchir est le petit pont. Là, les concurrents ont du fil à retordre, chacun doit en effet transporter sa cuvelle par-dessus le pont. L'opération fait palpiter le cœur des jeunes filles, car chacune a son favori. Plus loin, il s'agit d'attraper un drapelet attaché à une corde tendue en travers de la rivière et fixée aux deux rives. Là aussi, il y a des cris et les voix de femmes s'élèvent de toutes parts, “Allez Robert, allez Albert, allez Grand...” Toute la foule suit les hommes aux cuvelles.

Après plusieurs épreuves, c'est enfin la ligne d'arrivée. Les bravos fusent, une jeune fille remet le bouquet au vainqueur sous les applaudissements de la foule. Et après la course tout le monde se retrouve dans les cafés pour y commenter les péripéties et les incidents de l'après-midi. Et ainsi se termine le lundi de la fête”.

Poursuivons notre périple en passant sous la chaussée de Wavre-Jodoigne, construite en 1837, nous arrivons au Pont au Lin. Jadis une passerelle

en bois permettait de me traverser, elle était entretenue par deux frères dont la propriété jouxtait la rivière. On les appelait les “frères Haulin”, d’où le nom de ce pont. Notre voyage se poursuit au lieu dit “le Lambais”. Là un nouveau compagnon nous rejoint, son nom : le *Ry Mazarin*. Jadis le curé du village était un homme austère, ses paroissiens l’appelaient “Richelieu” et son bedeau “Mazarin”; ce dernier habitait près de la source, d’où le nom du ry.

En poursuivant notre périple, nous longeons une ancienne ferme, actuellement transformée en chambres d’hôtes; jadis, une brasserie en occupait les lieux. À quelques mètres de là, un nouveau compagnon nous rejoint, le *Lambais*, dont la source est située au pied de la butte de Gottechain.

Nous arrivons au terme de notre traversée de Grez, car la chaussée de Wavre-Louvain délimite la frontière avec Archennes. Voici une petite partie de ma mémoire de rivière ; malgré mes sautes d’humeur (entre autre la dernière inondation du 27 août 2002) et sans me vanter, je peux m’hono-

rer d’avoir pu offrir du travail à bon nombre d’habitants de ce village.

Je vous quitte ici car de nombreux kilomètres m’attendent avant que j’aie atteint mon but final, la mer.

Le Train.

P.S. Nous apprenons qu’un grand collecteur vient d’être placé récemment pour recueillir les eaux usées et par la même occasion rendre les miennes plus propres pour que je retrouve ma limpidité d’antan. Un jour peut-être les enfants pourront y revenir barboter comme jadis.

Georges de HOSTÉ
3/11/04



Genappe. — Pont de la Dyle, rue de
(avant la reconstruction).





LA DYLE ET SES AFFLUENTS À GENAPPE

Vous allez découvrir la multitude de ruisseaux et de ruisselets affluents de la Dyle invisibles à l'homme de 2004. Ils sont cependant capitaux pour le bon équilibre naturel.

On ne peut décrire la Dyle et ses affluents sans se référer aux anciennes entités regroupées dans le Grand Genappe. Cette commune est la plus étendue de la province du Brabant wallon. Elle a un relief élevé alimentant les sources de nombreux cours d'eau à commencer par la Dyle elle-même qui sort de terre à l'altitude de 140 mètres ainsi que le Ry-d'Hez (130), le Cala (130), la Falise (130) et les autres petits affluents.

Quatre mots résumant le bassin de la Dyle à Genappe: moulin et activité industrielle, paysage, pont, fontaine.

L'importance de la force motrice tirée de la Dyle et de ses affluents est attestée en premier lieu par 19 moulins. Certains d'entre eux sont à l'origine d'une importante activité industrielle aux XIX^e et XX^e siècles, décrite en de nombreux articles du Cercle d'Histoire du Pays de Genappe sur l'histoire industrielle (CHAPG).

Un lien émotionnel fort s'est tissé entre les habitants et la rivière. Les paysages sont chantés par les poètes. Les plateaux creusés par la Dyle et ses affluents en font le charme, différent sur chaque commune du Grand Genappe.

Depuis l'époque romantique, fin du XIX^e, la Dyle est source d'inspiration. Le poème de A. Muzette publié dans "Si Bousval m'était conté" de G. Deltour est un bon exemple :

Riant, plein de fraîcheur, caché dans la nature,
Blotti dans des vallées où les ruisseaux murmurent,
Bousval, tu es pour nous le coin de poésie
Le plus beau, le plus doux de notre Wallonie.

La Dyle, pour te combler, doucement se faufile
Entre tes deux coteaux, abreuvant une file
De saules tortueux dont les branches ployées
Vibrent de mille cris d'oiseaux dans la ramée

Le 4 juillet 1976, l'ancien bourgmestre de Bousval, Georges Gossiaux, dans son discours d'accueil du nouveau curé, l'abbé Guy Wittouck, lui souhaite

*Pont sur la Dyle, dit aussi Pont Van Dooren
(se prononce "Van'dor")
collection Robert Martin*

“un bon séjour dans les vallées de la Dyle et de la Cala” (G. Deltour, *Bousval en Brabant wallon*, p.52).

La mémoire collective a retenu l’aspect stratégique des ponts sur la Dyle lors d’événements guerriers: la veille de la bataille de Waterloo le 17 juin 1815, les forces anglo-hollandaises empruntent trois ponts: ceux de Loupoigne, de Thy et de Genappe. Et quelques heures plus tard, par où sont passés les 100.000 fantassins français et la cavalerie et l’artillerie? Par le pont de Genappe mais aussi par les ponts des environs ou via les gués. Et le soir du 18 juin après la défaite française de Waterloo, les troupes repassent sur ce pont de 2,50 mètres à Genappe pendant que des combats d’arrière-garde tentent de retenir les attaques de la cavalerie Prussienne. À cause de ce goulot, Napoléon lui-même doit abandonner, dans cette débandade, sa berline impériale. Il passera la Dyle à Ways.

De même lors de la guerre 1940-1944, les ponts sont restés importants. Ils sont tous minés par les alliés lors de la contre-offensive allemande en décembre 1944.

Les fontaines, et toutes les sources qui pendant des siècles ont alimenté la population en eau potable, sont bien connues et ont laissé des traces. Les rivières ont toujours inspiré les habitants de Genappe qui ressentent un lien fort avec leur milieu naturel. Ainsi durant la période romantique fortement inspirée par la nature, vers la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, on utilisait encore l’expression “ru et vallon”: “ru” pour rivière et souvent associé à “vallon”, petite vallée typique de la haute Dyle. Cette expression verbale est bien le témoignage que ces deux éléments naturels ont eu une forte influence sur les sensibilités créatrices et artistiques des milieux culturels

locaux. À Bousval, un cercle dramatique et musical s’appelait “Les murmures de la Dyle” et un autre cercle “l’Écho du vallon”, lui succéda jusqu’en 1914. C’est maintenant au tour d’associations de défense de l’environnement luttant contre les nuisances de toute sorte de se référer à la Dyle. Ainsi l’association “Environnement-Dyle”, créée en 1994, a succédé à une autre association du même type du début des années 1970, “Val de Dyle”. Les écologistes de Genappe ont donné à leur périodique trimestriel le nom “l’Dyle Verte” et des sportifs avaient fondé à Ways en 1971 un club de spéléo “La vallée de la Dyle”.

PROMENADE LE LONG DE LA DYLE ET SES AFFLUENTS

DE SA SOURCE À HOUTAIN À LA SORTIE DU TERRITOIRE DE GENAPPE À BOUSVAL

HOUTAIN-LE-VAL

La source de la Dyle sort de terre dans un bosquet en amont de la cense de la Hagouille. Depuis le 3 décembre 1991, la compagnie des eaux (IECBW) a installé une station de pompage à la source même de la Dyle. L’eau est pompée à 65 m de profondeur. Un procédé unique en Belgique permet l’élimination naturelle du fer de l’eau par le sol. Cette eau est pure et sans nitrate. La source provient d’une nappe de surface qui donne un débit de 25 à maximum 40 m³/h. L’intercommunale en capte environ 25 m³ et “rejette” l’excès dans la rivière pour ne pas l’assécher. Le minimum légal de rejet dans la rivière est de 2 m³/h.(Véronique Vander Meiren, *Genappe et ses villages*, Août 2004, p. 93-94).

Un premier moulin, le Moulin banal d’Houtain, déjà cité en 1410, fut désaffecté avant 1947 (Vincent Vangrunderbeek, *Les moulins à eau de la haute Dyle*, CHAGP, LR, 1/1996).

Un accident mémorable et pénible

En 1847 les fils du mayeur de Loupoigne, Pierre et Jules, pêchent dans la Dyle, entre le château d'Houtain et le sentier de la Waronche. Ils ont 19 et 24 ans. Ils n'ont pas respecté les consignes de la tradition du village. Ils s'enfoncent dans les "boullants", des marécages qui les engloutiront. La mémoire de cet évènement sera perpétuée par un monument érigé par leur père, Théodore Deville, derrière le chœur de l'église de Loupoigne : "Ils ont péri ensemble le 31 juillet 1847". Théodore Deville a été par ailleurs membre du Congrès National de 1830 et Bourgmestre de Loupoigne pendant 37 ans. Le registre paroissial qui transcrit la date de leur décès est accompagné d'un poème rédigé par le curé de Loupoigne, l'abbé Hallard :

*Frères par l'amitié comme par la naissance
ils vivaient pleins de joie et de douce espérance
dans l'avenir, pour eux souriait le bonheur !
et voilà qu'en un jour de deuil et de malheur
l'impitoyable mort sur leur tige encore verte
les brise tendres fleurs... et leur place est déserte
avec eux meurt un nom riche en nobles vertus.*

Toujours à Houtain, la nouvelle station d'épuration de 1.000 équivalent-habitant, installée en 2001, est située en aval du château pour épurer les eaux du village.

Peu après le sentier de la Waronche, on observe une baïonnette sur la rivière : le cours de la Dyle forme un angle droit. Ce coude serait dû au travail de l'homme pour empêcher la rivière de suivre son cours naturel et la dévier vers une assiette légèrement supérieure pour augmenter la dénivellation de la chute du moulin suivant, le moulin de Loupoigne.

LOUPOIGNE

Le moulin de Loupoigne est connu dès 966, et sa roue hydraulique faisait tourner trois couples de meules.

Juste avant le moulin, un premier affluent le Ry d'Hondeuse (source située près des carrières de marnes) alimenté par le Ry de Davipont (source prairie de Banterlez) rejoint la Dyle. Il est suivi du Ry de Cireuse. On raconte à son sujet qu'une canalisation avait été installée au XIX^e siècle entre



*Église et Moulin de Loupoigne,
avant 1911
collection Robert Martin*

sa source et le château de Loupoigne. La dénivellation permettait une pression qui amenait l'eau au premier étage.

Le pont de Loupoigne: la tradition orale parle d'un pont romain, ancêtre du pont actuel.

VIEUX-GENAPPE ET GENAPPE

Cette commune est si étendue qu'elle cache des recoins inattendus comme le moulin Tas (CHAPG, LR, 200/3). Situé à la limite de l'ancienne commune de Plancenoit, il est alimenté par les sources de la Lasne et le Ry des Brous. Le moulin date de 1801. Depuis, il a laissé des traces dans les archives judiciaires et administratives. Des travaux hydrauliques ont été contestés, surtout la hauteur maximum de la retenue des eaux, passée de 3 mètres en 1801 à 3,90 mètres quelques années plus tard. Ce niveau était appelé «clou de jauche». Fiché dans un des montants, il indiquait le niveau d'eau nécessaire au bon fonctionnement du moulin. Le meunier est surveillé de peur qu'il n'inonde intempestivement les alentours. L'appareil administratif et technique de contrôle du XIX^e siècle est un exemple de régulation sociale. La liberté d'entreprendre est toujours surveillée dans l'intérêt du bien commun. C'est dès 1903 que la C.I.B.E achète le moulin et la propriété.

Le *Fonteny* prend sa source près de Promelles. Depuis lors un captage de la CIBE a domestiqué cette prise d'eau. Le cours de la rivière descend vers la route de Nivelles et le chemin de fer. Il est à nouveau alimenté par les nombreuses sources qui longent la voie ferrée. Il se déverse dans la Dyle, à la limite des silos de la sucrerie, juste avant qu'elle fasse un coude en angle droit.

Le *Ry de la Cour des Moines*, après un parcours plein sud bordé de saules, se déverse dans la Dyle. Le *Ry des Crawannes* (ou de la Crawanne, 1850)

part derrière la ferme de la Posterie, passe en souterrain sous le centre de Genappe et rejoint la Dyle à l'ancien moulin Camusel.

La Dyle déborde parfois et, en 1893, toute la place de l'ancienne gare de Genappe est inondée. Une importante chute de neige a été suivie d'un dégel très rapide. Cette scène fut peinte sur un mur intérieur du café de la Gare, le local colomboophile de René Wauthier. Il vient d'être repeint. Cette scène sera restée près de 100 ans, ce qui témoigne de l'attachement aux traditions et aux événements marquants de l'histoire. Heureusement, la fresque a été photographiée par le Cercle d'histoire avant sa disparition.

Toujours aux environs de l'ancienne gare de Genappe, c'est à l'entrée de Genappe en venant de Charleroi que s'élevait la forteresse du château de Lothier. C'est là que vécut durant son exil le Dauphin de France, futur Louis XI. Cet ancien château de Genappe a laissé dans ses archives une comptabilité précise. En 1434, on y trouve des dépenses de travaux de dérivation de la Dyle pour une meilleure défense du château : creusement en profondeur du lit de la rivière d'une part et d'autre part creusement d'un grand vivier (étang).

Le Ry du Pré du roi (ou des Prés du roi) prenait sa source dans ces étangs qui entouraient le château de Genappe. Ce dernier est démoli à partir de 1671 par les Espagnols de crainte que les armées de Louis XIV ne s'installent trop près de Bruxelles. Sur un plan de 1685, le Pré du roi est noté S.M.J. (Sa Majesté). Auparavant, un étang en forme de triangle s'étendait au-delà de la ligne de chemin de fer, couvrant en partie la sucrerie et ce jusqu'à la chapelle Notre-Dame de Lourdes sur la route de Loupoigne. Au XVII^e siècle, on retrouve dans des documents la fonction de "conducteur des eaux". Cette fonction, plutôt technico-administrative, était élective au même titre que les échevins et le bourgmestre. Elle pourrait dater de

la grande charte de 1303. La fonction était associée à la gestion des étangs du château. Elle disparaîtra en même temps que le château et les étangs (CHAGP, LR, 2000/3).

Le 2 août 1978, lors de travaux de voirie, une pelle mécanique perce un trou au milieu de la rue de Charleroi. On y découvre une voûte en pierre de taille. Le cercle de Topographie souterraine de Houtain-Le-Val, sous la direction de Jean-Claude Hanon, en fait un inventaire archéologique. C'est un conduit du milieu du XVII^e siècle, en pierre de taille avec des marques de carriers de Feluy et d'Arquennes. Ces très belles pierres semblent provenir du château de Genappe. Par ailleurs un plan de 1677, retrouvé par le même groupe à la section des cartes et plans de la Bibliothèque Royale, confirme leurs hypothèses. La confluence du Ry du Pré du roi avec la Dyle se situe au Moulin banal de Genappe.

Ce moulin était connu dès 1396. Après bien des péripéties, on lui ajoute en 1504 une troisième roue. Il était banal pour plusieurs localités environnantes: Vieux Genappe, Promelles, Gempioul, Vieux-Manants et Glabais, hameaux sans cours d'eau. Ce moulin de Genappe ainsi qu'un autre, installé un peu en amont, a servi durant six siècles à moudre la farine et les drèches, à fouler le drap, à platinier le fer, et à fournir la force motrice d'une papeterie et d'une industrie textile.

WAYS

Le *Ry Aronelle* prend sa source près d'un lotissement qui a pris son nom. Bordé de saules têtards, il traverse la route N5 Bruxelles-Charleroi, puis longe les prairies à la périphérie du centre de Genappe et se jette dans la Dyle près du terrain de football. Vers 1850, il activait une petite papeterie sur la route de Wavre.

La forge de la cour Thomas ou forge Hens débute

certainement vers 1700. Au milieu du XIX^e, elle a cinq roues hydrauliques qui actionnent 2 marteaux, 1 martinet et 2 souffleries. Quinze ouvriers au moins y travaillent: fer battu, bandages, essieux et fonderie. Un étang servait de réserve d'eau. Cette activité industrielle s'arrêta en 1890. À hauteur de l'église de Ways, sur une longueur de seulement 400 mètres coule le *Ry Saint-Martin*. La tradition waysienne en a toujours fait un endroit "mystérieux et imprégné de sorcellerie". N'est-ce pas pour cela qu'on lui donna le nom du saint patron de la paroisse ? Sur un bâtiment à l'arrière de la cure de Ways, en 1822, un certain Piel installa une roue hydraulique pour alimenter une filature de laine. Toutefois il n'avait pas respecté le clou de jauche (voir plus loin) et dès 1833 il dut arrêter ses activités.

En face du site classé des montagnes de Thy, l'IBW a construit une station d'épuration d'une capacité de 9.800 équivalent-habitant. Elle est reliée à un important collecteur. Cette station fut inaugurée en 2000. Elle a dû se plier aux contraintes paysagères de respect du site qu'elle côtoyait et elle fut ainsi déplacée à l'orée du bois au-delà de la ligne de chemin de fer beaucoup plus haut. L'eau y est acheminée par une pompe immergée dans un puits de 18 mètres. C'est un résultat probant. L'ensemble des installations est absolument invisible et respecte ainsi le paysage initial.

Le moulin de Ways a toujours conservé son aspect primitif : un beau bâtiment avec son canal de dérivation bordé d'une rangée de vieux saules et son appareillage ancien. Il possédait deux roues hydrauliques et trois meules.

Deux ruisseaux discrets alimentent ensuite la Dyle, le *Pissebêche* venant de la rive gauche (450 mètres) et un peu plus loin, rive droite, plus discret encore, le *Ry du Pombroux*; il rejoint la Dyle à Thy après une bonne centaine de mètres seulement (d'après Claude Scarnière, *Ways, village, village*).

GLABAIS

Le ou la *Cala* sort de terre près de la N5 et de l'ancien restaurant de la Bonne ferme. Il passe dans des étangs de pêche pour se faufiler dans le bas du village de Glabais. Il alimentait d'abord le moulin Delay, encore à Glabais, et ensuite le moulin Sibille, déjà à Ways. Il passe dans une vallée froide avant de longer l'ancienne ferme de Glabjoux, actuel golf de l'Empereur. Il s'égaille ensuite et entre dans les bois du Ruart et se refait une santé en recevant le *Ry del Wastez*, site archéologique de la préhistoire.

BAISY-THY

Le *Ry d'Hez* et son affluent le *Ry du marais des chiens* partagent la même particularité, ils courent à travers champs et à travers bois, loin des chemins et des routes. Tous deux traversent cette sauvage route de Baisy à Sart-Dames-Avelines dans deux vallées assez profondes et parallèles. Le *Ry d'Hez*, après un long parcours toujours à l'orée des bois, arrive à son premier quartier habité où il actionnait jadis le moulin du Fosty. Le *Ry de Gémioncourt*, tout comme la Ferme du même nom, est tout à fait décentré par rapport aux autres rivières du Grand Genappe. Ils se trouvent à l'extrême sud du territoire de la ville sur la route N5 Bruxelles-Charleroi. Ce ry rejoindra la Dyle bien plus loin après un passage à Villers-la-Ville dans le *Ry du Pré des saules* et dans la Thyle. Le *Ry de Gémioncourt* aura vécu deux événements historiques. Le premier est l'arrivée des moines cisterciens en 1146. Gémioncourt fut leur première implantation avant le choix de Villers. Le second événement fut plus pénible: c'est la bataille des quatre bras de Baisy-Thy le 17 juin 1815, la veille de la bataille de Waterloo avec les charges de la cavalerie française du Maréchal Ney contre les carrés anglais, hollandais et prussiens. Près de 5.000 victimes

dans les deux camps. Trois monuments commémorent ce lieu dont celui à la mémoire du Duc de Brunswick le long de la chaussée de Charleroi.

La Falise est la principale rivière de Baisy. Sa source est à 130 mètres d'altitude dans les étangs près de Chênemont. Elle passe sous le pont Labinia, évite les quartiers habités pour rejoindre le hameau du même nom ainsi qu'un moulin. Elle traverse ensuite le bois de la Tassenière pour finalement se fondre dans la Dyle à 90 mètres d'altitude après un parcours de 3.100 mètres à côté de très beaux étangs.

BOUSVAL

La Dyle atteint Bousval où sa force hydraulique a été largement utilisée. Dès son entrée, on trouve les traces en briques des vannes de l'ancien moulin Franquen. Quelques centaines de mètres plus loin, à la rue de la Forge, l'actuel château des sources était le site d'un établissement industriel (forge) avec trois roues hydrauliques qui mettaient en mouvement une soufflerie et deux marteaux (1810-1909). Plus en aval le moulin des Marais, moulin à farine, fonctionna jusqu'en 1940. Il se trouve le long d'un joli sentier longeant la rivière. La Dyle atteint maintenant le centre du village. Elle entre aujourd'hui en ligne droite dans la propriété murée du château de Bousval, mais il faut savoir que c'est l'établissement de la ligne de chemin de fer qui rectifia la Dyle. La carte de Ferraris de 1775 la décrit serpentant en de multiples méandres jusqu'à la grand route en passant par la rue des Brassines. Ici il faut rappeler l'aventure malheureuse de Louis Potty en 1713. Son fils de deux ans se noie dans la rivière. Ce père est soupçonné de crime et doit rendre des comptes à la justice. A l'époque, la rive gauche était de la juridiction de la Seigneurie de Bousval, tandis que

la rive droite relevait de la Seigneurie de la Baillerie. Comme l'infortuné père connaissait mieux les échevins de la Seigneurie de la Baillerie, il a prétendu que son fils était tombé de ce côté-là pour être jugé par ces derniers. La cour lui reprochait de n'avoir pas rempli le devoir élémentaire de la «garde» de ses enfants. Le témoin à décharge qui le tira d'affaire était l'un de ces "brasseurs" particuliers, présent à sa brassine au moment des faits et qui put affirmer l'avoir vu accompagné de ses enfants. (Gaston Braives, Fermes de Bousval, CHAGP, p.14).

À Basse-Laloux, depuis le début du XIX^e siècle, prospère une activité industrielle exploitant des laminoirs à fer et à plomb. Ils ont été remplacés dès le milieu du siècle par une filature qui occupa jusqu'à 150 ouvriers et ouvrières; elle subsistera jusqu'en 1964. La force motrice de la Dyle est renforcée par une large réserve d'eau sous forme d'un étang alimenté par un bief et une vanne sur

la rivière. Une ancienne ouvrière raconte avec beaucoup d'émotion qu'entre 1920 et 1940, lorsque les métiers ralentissaient, le contremaître prenait son vélo, roulait un kilomètre jusqu'à la vanne et remontait le niveau d'une planche. Traversés par la rivière, les bâtiments de l'ancienne filature sont toujours debout.

Le Ry d'Hayette se faufilait derrière la ferme de Basse-Laloux. Il a donné du fil à retordre lors de la construction du viaduc de Bousval pour la RN25. Il coulait juste dans l'axe de la route. Il a été très difficile de le canaliser.

À Noirhat, au XIX^e siècle, la papeterie Debroux avait avec une grande roue hydraulique d'une force de 20 chevaux. Ce fut le siège d'une intense activité industrielle variée (papeterie, tanerie, distillerie,...). Les méandres de la Dyle y avaient aussi été rectifiés pour améliorer le rendement de ces investissements techniques (CHAGP, LR, 1997/1).



*La filature de Basse-Laloux,
vue ici, avant 1914
collection Robert Martin*

Le Moulin de Bordeau, ancien moulin seigneurial du XV^e, connu de nos jours sous le nom de "Moulin de la Motte" vu ici avant 1910 collection Robert Martin



La Cala entre à Bousval au fond du Sclage, puis arrive au Wanroux. Le moulin de La Motte n'est pas loin. Ce fut un des derniers moulins de la région encore en activité. Gunther Noack, le meunier de La Motte, le fit fonctionner jusqu'en juillet 1980. Toute la mécanique est encore intacte. Juste après, le Ry de Pallandt alimente à son tour la Cala. Ce ry semble avoir changé de nom: Pallandt est devenu Pallande car un investisseur immobilier a créé le lotissement de Pallande, n'écouterant que son oreille et ne vérifiant pas l'orthographe exacte... La Cala, après avoir serpenté dans la vallée au pied de la Chapelle de La Motte, arrive à son confluent à la limite des communes de Court-Saint-Étienne et de Genappe (Bousval).

CONCLUSION

L'expérience historique de la gestion du clou de jauche est peut-être le symbole d'un équilibre entre l'initiative humaine et les forces de la nature. Puisse-t-il servir de référence à l'actuel Contrat de rivière Dyle.

Paul OLBRECHTS

*Membre du CHAGP et
d'Environnement-Dyle*

NOTES

Cet article a bénéficié de l'apport de nombreux membres du Cercle d'Histoire et d'Archéologie du Pays de Genappe (CHAPG).

LR = Lothier Roman (périodique du Cercle d'Histoire).

les premiers mètres du Piétrebais



DEUX PETITS RUISSEAUX...

LE PIÉTREBAIS

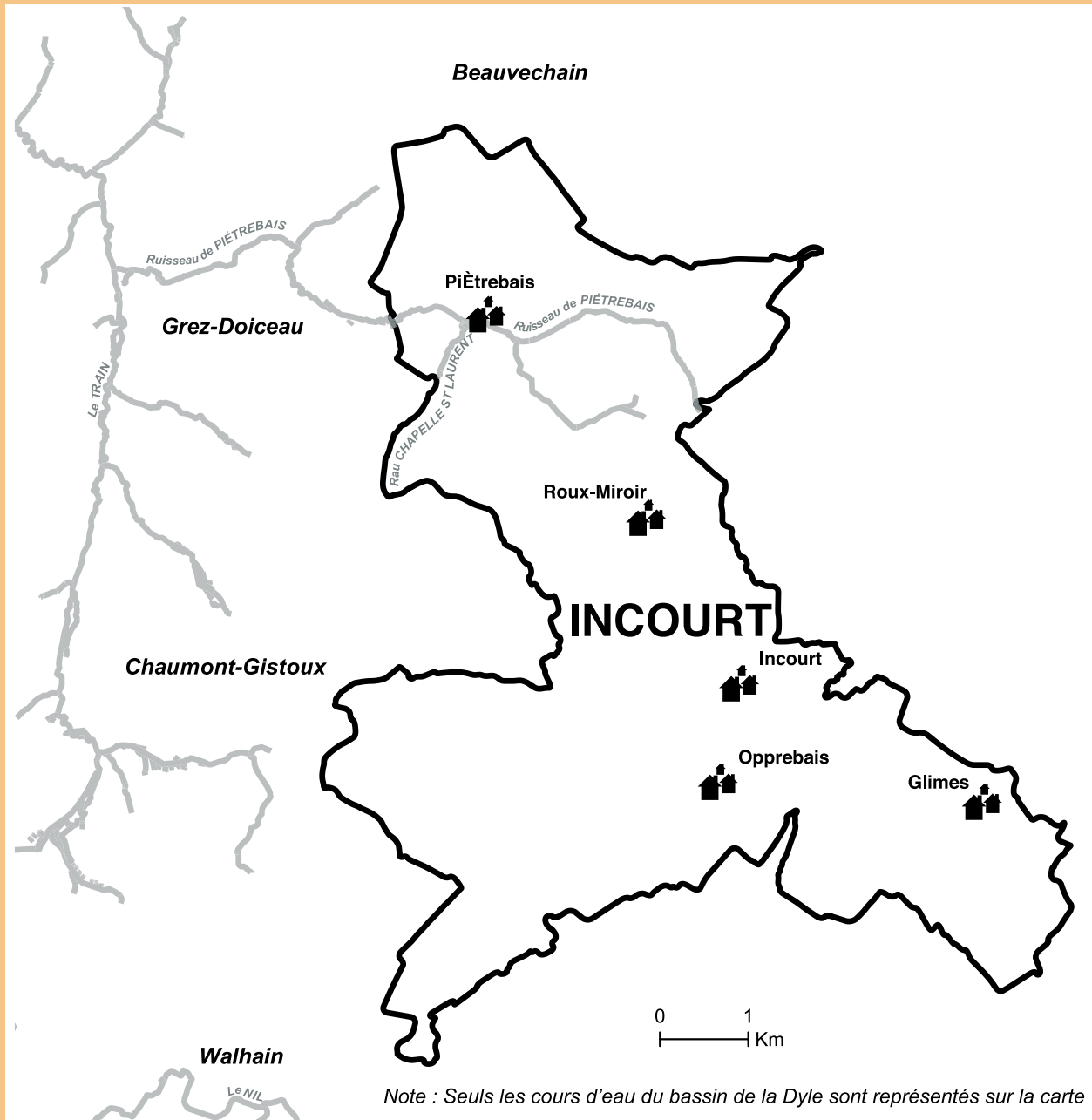
C'est sous Piétrebais, à proximité du lieu dit les *Fosses Copettes* -où on a autrefois exploité un gisement de pierres de Gobertange-, dans un terrain situé à environ 120 mètres au-dessus du niveau de la mer, que le petit ruisseau appelé le *Piétrebais* prend sa source. De cet endroit, il s'écoule vers l'ouest, en faible pente. Son cours, peu sinueux, se prolonge sur environ quatre kilomètres avant de venir grossir les eaux du *Train*, sous le territoire de l'ancienne commune de Biez. Sur ses premiers 2.500 mètres, étroit et peu profond, le Piétrebais - que l'on a également appelé le *ruisseau Saint-Denis*, du nom du patron de la paroisse de Piétrebais -, ne paraît jamais avoir été exploité pour sa force motrice. Ses eaux ne deviennent plus impétueuses qu'à la sortie du territoire de l'actuelle commune d'Incourt, aux confins de Sart-Biez. Progressivement alimenté, au fil de son premier tracé, d'une part, par les eaux de plusieurs fontaines -dont celles dites de Saint-Laurent et du Beau frêne-, d'autre part, par celles du ruisseau appelé le *Saint-Laurent* -sur lequel nous reviendrons-, le Piétrebais prend alors la forme d'un ruisseau plus puissant susceptible d'activer les roues de moulins situés en aval, déjà cités à l'époque médiévale. Les eaux de différentes sources localisées sous Sart-Biez, tout comme celles du *Beausart* y contribuent également pleinement.

Comme nombre de rivières et ruisseaux, le Piétrebais a donné son nom à une partie de la zone d'habitat qui, au fil du temps, s'est développée à ses abords immédiats. Sur plusieurs centaines de mètres, depuis la fin de l'Ancien Régime -et peut-être déjà antérieurement- son tracé naturel a également servi à délimiter certaines parties du territoire administratif de l'ancienne commune de Piétrebais.

LE SAINT-LAURENT

Comme nous venons de le préciser, le ruisseau Saint-Laurent figure au rang des affluents du Piétrebais. Sa source est localisée dans un ravin qui sépare le territoire des anciennes communes de Roux-Miroir et de Grez-Doiceau, hameau de Hêze. Tout aussi étroit et peu profond que le Piétrebais, mais beaucoup plus sinueux, il serpente sur environ 2.500 mètres, entre Biez et Roux-Miroir, avant de venir grossir le courant celui-ci, sous Chapelle-Saint-Laurent, à la hauteur de la ruelle Minsart.









Gallemarde - Pont de l'Argentine, 1938
collection G. Steenebruggen

LA HULPE

AUX SOURCES DE L'ARGENTINE.

L'Argentine coule sur environ 8 km et arrose les communes de Waterloo, La Hulpe et Rixensart (Genval) ; son cours a été souvent modifié.

L'ancienne *Helpe*, rivière d'Argent ou Argentine, prend sa source dans la commune de Waterloo.

La source la plus en amont se situe dans des prairies vallonnées non loin de la station d'épuration et du Monastère du Berlaymont. De nombreux suintements et sources alimentent la rivière dès les premières centaines de mètres. La source est très peu romantique, l'eau jaillit sous une grille ! Selon les époques le lieu fut nommé *Goète Lambert*, *Mare au Diable*, *Source Noire*, *Vevî qui pue...*; c'est sous ce dernier nom que les habitants du hameau de Gallemarde nommaient encore le lieu vers les années 1950. Sur la carte dite de Van Werden (1659) la source est mentionnée en thiois *de swerten borre*, (la source noire). La rivière est beaucoup plus sinueuse qu'actuellement mais il y a déjà plusieurs viviers, une chaîne de quatre viviers parallèles à la source et au début de la rivière. Nous ne savons que peu de choses concernant ces viviers qui servaient au moins depuis le Moyen Âge pour l'approvisionnement des marchands de poissons, ensuite pour des monastères construits en forêt de Soignes.

Lors de la réalisation de sa propriété à partir de 1832, le comte Ferdinand de Meeûs, Gouverneur de la Société Générale, aménagea les étangs en fonction de la mode de l'époque : parc paysager et étangs non seulement pour la pêche mais aussi pour l'agrément car on reprit les anciennes modes de promenades, spectacles et jeux aquatiques. Il y avait une glacière où l'on accumulait la glace pour conserver les aliments et aussi pour usage médical. La famille de Meeûs donna un nom à la propriété, *Argenteuil*, et aux vallées créées par la rivière et les étangs, *Val d'Or* à l'étang supérieur et *Val d'Argent* à l'étang inférieur. L'ancien château de Meeûs est actuellement l'école scandinave ; c'était le premier et authentique Château d'Argenteuil. En 1929, le domaine de 785 ha fut vendu et une partie fut acquise par l'américain Tuck, collaborateur d'Herbert Hoover pendant la première guerre mondiale. Il y construisit le bâtiment actuellement nommé Château d'Argenteuil, dernière résidence de Léopold III.

La plus grande partie des vallées et étangs du Domaine d'Argenteuil est située sur la commune de Waterloo, autrefois Ohain, mais la digue d'un étang fait partiellement la limite entre Waterloo et La Hulpe. C'est ainsi que, tout en restant dans le domaine et à l'instar de la harde de cerfs, nous sauterons d'une

commune dans une autre pour suivre l'ancienne Helpe à La Hulpe.

L'ARGENTINE À LA HULPE, SES AFFLUENTS, VIVIERS ET ÉTANGS DE PÊCHE

Dans la mémoire de la rivière sont inscrits l'installation et le passage des hommes du paléolithique, mésolithique et néolithique. Des fouilles effectuées à la fin du siècle dernier, des trouvailles fortuites et des fouilles faites à Gaillemarde sur le versant sud-est de l'Argentine attestent en effet de la longue occupation des lieux durant toute la préhistoire. De Gaillemarde à Malaise et de la drève de la Meute au Champ des Mottes, on a trouvé des pièces en silex taillé ou poli et des restes de foyers. Toutes les qualités étaient réunies pour faire des vallées de l'Argentine et de la Mazerine des lieux d'installations confortables : du bois, la possibilité de faire des clairières sur les promontoires et de les cultiver, du gibier et puis... de l'eau.

Les périodes historiques suivantes sont muettes depuis le néolithique jusqu'au XII^e siècle, sauf la découverte d'un "sou d'or à l'effigie de Valentinien III trouvé au bord de la Rivière d'Argent".

LES AFFLUENTS ET AUTRES RUISSEAUX

Le ruisseau du Fond des Ails, anciennement *Ticton* : un document intitulé *Visite des chemins, rivières, rigoles, etc...* à La Hulpe 17 juin et 11 juillet 1711 mentionne la rivière *del Tictum* ou *Ticton*. Ce ruisseau, actuellement dénommé Ruisseau du Fond des Ails, contourne les étangs de Jolimont et se jette dans l'Argentine après avoir traversé cette propriété sur 800 m.

L'Argentinette : ruisseau aujourd'hui souterrain qui alimentait une mare près de la ferme du château de La Hulpe. Cette mare est actuellement l'étang de la ferme. Après un cours de 400 m, ce ruisseau se jette dans l'Argentine.

De Versbeeck ou le ruisseau frais : mentionné sur la carte de Van Werden (1659), il semblait alimenter six petits viviers près de l'étang du Nysdam.

La Queue du Pigeon : la carte Van Werden (1659) mentionne une *Roukeloosborre* ou Fontaine Téméraire qui semble alimenter un étang nommé *de Pisionen*. Il est possible que cela soit l'actuelle Fontaine des Ducs, source du ruisseau dit de la Queue du Pigeon. Après un parcours de 600 m ce ruisseau rejoignait l'Argentine aux Prés Quinze, entre l'avenue Solvay et l'avenue Adèle.

La Mazerine, autrefois le ruisseau de Ransebecce (1132) ou *Ransebecque* (1287) (= ruisseau de Ranso), prend sa source à Hannonsart sous Ohain, au Nord de la ferme des Loups, passe à Genval puis pénètre sur le territoire de La Hulpe, reçoit sur la rive droite le *ruisseau du Bois Pirard*, baigne le pied de la colline sur laquelle s'élève le village de La Hulpe et se réunit à l'Argentine après un parcours de 1.500 m, en partie canalisée et couverte, notamment le long des complexes commerciaux de cette vallée.

CERTAINS VIVIERS SONT DEVENUS DES ÉTANGS, TOUS LES ÉTANGS NE SONT PAS D'ANCIENS VIVIERS !

Des viviers importants ont disparu lors de la suppression des monastères de la Forêt de Soignes, les zones devenant au fil du temps des prairies humides, des roselières, des bois de saules ou d'aulnes; d'autres ont conservé longtemps leur fonction ou furent transformés en étangs d'agrément. La vallée est toujours parsemée de chemins transversaux et surélevés qui, dans un passé lointain, furent sans doute autant de digues.

Les termes viviers et étangs sont utilisés suivant le témoignage de la cartographie ancienne et de documents d'archives mais aussi de souvenirs des habitants. (Notons cependant que la cartographie ancienne, par exemple du XVII^e siècle, renseigne

en thiois “vijver” pour étang, ce qui augmente encore la confusion).

Bien qu'étant rivière et ruisseaux modestes, l'Argentine et ses affluents servirent à la création de viviers que nous voyons apparaître ou disparaître au gré des politiques, favorables ou non, à cette activité. Les ducs de Brabant affermaient leurs viviers à des particuliers, à des poissonniers de Bruxelles, ou aux prieurés forestiers. Sans entrer ici dans les détails de nombreux règlements, procès, etc... liés à cette activité, citons seulement le cas du vivier du Nysdam (8 ha 50), en français la digue de Nijs, appelé à certaines époques étang d'Abichet ou du Béchet, parfois “Étang pourri” connu actuellement comme l'étang du Gris-Moulin. Il avait été affermé aux religieux de Groenendael par Philippe le Bon en 1459. La redevance annuelle était de soixante moutons d'argent que les religieux ne devaient pas payer en période de guerre. Les gens du prieuré s'engagèrent à construire une digue pour empêcher l'embourbement de l'étang et ils détournèrent le ruisseau parallèlement à sa rive, dans un nouveau lit creusé par leurs soins. Un contrat de quinze articles spécifie, entre autres conditions, la construction d'un pont, le placement d'écluses, etc... En plus de la pêche, principalement des carpes et des brochets, les moines pouvaient chasser les oiseaux, sauf les hérons et les cygnes.

Les viviers et étangs ont souvent changé de nom selon les époques et les propriétaires. Ils sont presque tous artificiels.

Les *viviers Guiot-Delporte* furent réalisés en 1937 pour la pisciculture, mais sans succès car il y avait trop de loutres; ils furent vidés en 1947: la famille y avait caché les armes de chasse pendant la guerre.

Le *vivier de La Ramée* ou de *Galmard* (5 ha) ;

les *étangs de Jolimont* dont un étang s'appelait étang de Goes vers 1844 (Atlas des communications vicinales). La dénomination actuelle des étangs de Jolimont, d'amont en aval : le Grand étang, l'étang du Village, l'étang Froid et le Vieil étang.

L'étang De Cellier (7 ha 27) ;

l'étang de la Longue Queue ;

l'étang de la Ferme ;

le petit étang rond *den Hynde plas* (Van Werden, 1659) ;

les *viviers du Versbeeck* (les six viviers près du Nysdam) (2 ha 42).

Des petits viviers près du Nysdam s'appelèrent le *vivier des Pinsoins* ou *Painsons*, *l'étang de la Queue du Pigeon* (Van Werden: de Pisionen). À cet étang s'est ajouté un étang artificiel, *l'étang de Claire Colline* alimenté par une pompe qui puise dans *l'étang du Milieu*, nom récent d'une partie de *l'étang de la Queue du Pigeon*; l'autre partie se nomme aujourd'hui *l'étang des Petites écoles*.

Le *Grand étang* ou *étang du Roi* ou *vivier de la Helpe* ou étang Noir (12 ha) parfois aussi appelé *étang de la Papeterie* ;

l'étang du Cerf.

LES MARAIS

Entre La Ramée et la Longue Queue, la carte de Van Werden mentionne de Doylaghe ou terre enlisante. Aujourd'hui encore, la rue menant à cet endroit se nomme rue du Warché (termes cousins Wérichet, Waréchaix, Wirchet, Warchai) ou terre inculte, terre qui produit de l'eau ; la signification peut passer à terre commune dans le sens de terrain de jeu, place publique ou simple aisance.

AUTRES ACTIVITÉS

LES MOULINS

La présence de l'administration des ducs de Bourgogne à Bruxelles favorisa l'implantation de

moulins à papier dans le Brabant. Ces moulins remplacèrent souvent d'anciens moulins à grains ou à huile, ces derniers également dénommés stordoirs.

Avant 1530, il y avait un moulin à grains, le moulin banal de la Hulpe situé près du Grand Étang. Plus tard, il fut déplacé et servit de moulin à huile. C'est ce stordoir qui, transformé, donna naissance au premier moulin à papier de La Hulpe dont la première mention remonte à 1594. Le fondateur des papeteries est un Français: Pierre Gautier. Plus tard, Adrien Foppens s'empara de cette industrie et la développa. Les papeteries ou "la fabrique" ont fait partie de l'histoire de La Hulpe du XVI^e siècle à 1975, année de l'arrêt des activités de la SA Intermills.

Il y avait aussi, à l'actuelle chaussée de Bruxelles, face à l'étang, un moulin pour la fabrication du papier gris ou carton d'où ce nom de *Gris Moulin*; la plus ancienne mention écrite remonte à 1651. Ce sont les augustins du prieuré de Groenendael qui obtinrent de Charles-Quint l'autorisation de construire un moulin mû par l'Argentine. C'est bien plus tard qu'ils demandèrent le renouvellement de la concession. Ce moulin fut vendu en 1797 comme bien national. Transformé en moulin à grains, il resta en activité jusqu'au milieu du XX^e siècle et fut démoli en 1970.

Le *Moulin aux Cerfs* ou *Moulin Belair*, situé rue du Cerf, fut construit par le propriétaire des papeteries de La Hulpe et mis en activité à partir de 1668. La petite usine fabriquait du "papier Belair" avec une tête de cerf pour filigrane.

Pas loin du Moulin aux Cerfs, subsistent encore des bâtiments du Moulin Spreutels, moulin à grains construit en 1831. Dans l'Annuaire du commerce et de l'industrie de Belgique, édité en 1914, ce moulin est renseigné comme actionné par une machine à vapeur.

Sur demande du comte Ferdinand de Meeûs, le *Moulin Meeûs*, moulin à grains, fut construit en 1846 à Gaillemarde. Il eut moins de cent ans d'activité puisqu'il fut détruit par un V1 à la fin de la dernière guerre. Ses ruines furent rasées en 1958 et les matériaux servirent à consolider des digues dans le domaine d'Argentueil.

LES BRASSERIES

Cette activité demandait aussi la proximité d'une source d'approvisionnement en eau. On sait qu'il y eut à La Hulpe plusieurs brasseries, qui cultivaient du houblon pour leur usage et avaient la permission de puiser de l'eau. Citons la brasserie du domaine de La Queue au XVI^e siècle et celle située sur la Mazerine, à la limite de Genval, achetée en 1785 par Michel Charlier ou Lecharlier.

LES CRESSONNIÈRES

Des cressonnières furent exploitées de façon sporadique depuis le 1^{er} Empire jusque vers 1979. Alimentées par plusieurs sources, elles fournissaient du cresson de fontaine. Certaines étaient situées au hameau de Gaillemarde, le long du chemin de la Forêt, d'autres près du Gris-Moulin. C'était un maraîcher qui cultivait ce cresson. En plus des cressonnières cultivées, du cresson poussait dans l'actuelle rose-lière du Val d'Argent.

Autrefois, on ne gaspillait rien dans les campagnes: les terres impropres à la culture que l'on nommait Warché ou Waréchaix servaient au pâturage; des roseaux (phragmites), qui poussaient au bord du ruisseau, étaient coupés pour en faire des litières pour les animaux; on consommait le cresson et on récoltait les plantes médicinales, comme la très populaire reine des prés. Parfois on utilisait les grandes feuilles de pétasites pour emballer le beurre.

LES GRANDES PROPRIÉTÉS

Jolimont et la ferme de La Ramée

En 1836, les époux Nève-Le Hardy de Beaulieu achetèrent à la Société Générale deux parcelles de la forêt de Soignes (Triage du Ticton). Leur fils Edmond épousa Eugénie Lammens en 1847 et le couple s'installa au *château de La Ramée, situé sous la commune de La Hulpe, joli village brabançon, à l'orée de la forêt*. Nous apprenons ainsi qu'avant l'actuel château de Jolimont, il y eut une villa accolée à la ferme de La Ramée. Laissons le fils de la maison Léon Nève égrener ses *Souvenirs d'ancêtres* (1933); il écrit: "*Devant la maison s'étalait sur le flanc d'une colline, un parc de 2 à 3 hectares, couronné par un bois de sapins.(...) Château et ferme étaient situés dans une vallée arrosée par la Rivière d'Argent, ainsi appelée à cause de la limpidité de ses eaux. Un pont de pierre unissait les deux rives; sur l'une d'elles en face de La Ramée, s'élevait Jolimont*".

En 1864, François de Roest d'Alkemade et son épouse achetèrent le domaine à Edmond Nève et construisirent la première habitation. En 1893, c'est John D. Ruys de Perez, consul de Hollande qui acquit Jolimont en vente publique. Jean Jadot, gouverneur de la Société Générale, acquiert le domaine en 1916. Sa famille en est toujours propriétaire.

La Longue Queue

Le seul vieux domaine du bord de l'Helpe est ce qu'il est convenu d'appeler Le Nysdam, des promoteurs, propriétaires actuels, préférant cette appellation au nom d'origine. La Queuewe, la Longue Queue fut le nom porté par le domaine dès son origine jusqu'à son acquisition par la famille anversoise de Bosschaert en 1885. Le domaine des ducs de Brabant fut légué par le duc Jean III à son fils bâtard, Jean Brant, en 1353.

L'évolution de ce splendide domaine est liée

étroitement à La Hulpe : résidence des descendants des ducs de Brabant, de maieurs La Hulpois, de gens attachés aux pouvoirs successifs, d'industriels aux XIX^e et première partie du XX^e siècles. Anecdote amusante, en 1925, le garde Pierre Debusschère y tua une grosse loutre et partit à Braine-l'Alleud se faire photographier avec sa prise.

Actuellement le château a fait place à des bureaux, les vallées pastorales étant particulièrement convoitées par des firmes soucieuses d'établir leurs quartiers généraux en des lieux bucoliques. Pour en revenir à la rivière et aux étangs, l'Atlas cadastral de Belgique, fameux plan Popp du milieu du XIX^e siècle, nous montre une série de viviers rectangulaires où fut pratiquée la pisciculture jusqu'au milieu du XX^e siècle, entre les étangs Decellier, du Gris-Moulin, et une sinueuse Argentine longeant ou contournant des pièces d'eau, actionnant le Gris-Moulin et folâtrant aux Prés Quinze.

Le Château de La Hulpe

En 1833, le comte puis marquis de Béthune achète des lots de forêt à la Société Générale et y fait construire un château selon les plans de l'architecte français Harveuf et la collaboration d'un collègue belge Coppens; le château fut terminé en 1842.

En 1871, le domaine est vendu au baron Antoine de Roest d'Alkemade et à son épouse. Ils vont peu changer la propriété si ce n'est la construction d'une grotte Notre-Dame de Lourdes.

En 1893, Ernest Solvay achète le château de La Hulpe; son petit-fils Ernest-John Solvay en fit donation à l'État en janvier 1968. Depuis 1975, le parc est ouvert au public.

Alors que le Nysdam voisin est retourné à l'état semi-naturel, le parc du château de La Hulpe est entretenu. Il s'agit d'un parc paysager et forestier

Étang Solvay du Gris-Moulin,
1908. En réalité, l'étang du
Gris-Moulin (Nysdam) fait
partie du domaine du Nysdam.
collection G. Steenebruggen



assez simple et aménagé en grande partie au début du XX^e siècle, parc de 220 ha limité au sud par l'Argentine.

Dans *Le Guide du promeneur dans la forêt de Soignes*, édité en 1914, l'architecte Louis Van Der Swaelmen et le peintre paysagiste René Stevens décrivent la vallée de l'Argentine à l'endroit des propriétés Solvay et Nysdam : "...ces deux propriétés admirables, situées l'une en face de l'autre se partagent les deux versants de la vallée de l'Argentine et englobent l'un des plus merveilleux sites qu'il soit possible d'imaginer".

Le château, le parc et ses étangs furent le cadre enchanteur du beau film de Gérard Corbiau, *Le Maître de Musique*.

Swift I

L'Argentine passe sous la chaussée de Bruxelles et se faufile dans les propriétés Swift et du Monceau. Le domaine Swift faisait partie des biens acquis par les familles Solvay puis Hankar. Cet endroit, défriché au milieu du XIX^e siècle, s'appelait encore au début du XX^e siècle *Sur le bois*. Ce qui est devenu une des propriétés des

familles Solvay-Hankar se nomme alors La Sapinière et comprend un parc paysager très fleuri et sophistiqué avec fabriques et un étang d'où jaillit un grand jet d'eau. L'Argentine reçoit ou recevait un affluent: le ruisseau dit de La Queue du Pigeon qui semble prendre sa source sur les hauteurs du Ezelveld et dont le cours fut coupé par la tranchée du chemin de fer. Le ruisseau traversait les propriétés Janssen.

LIEUX-DITS

Vêvi ou *les vêvi*, viviers disparus avant le XVII^e siècle, actuelles roselières le long de la promenade du Val d'Argent et de la rue Semal ;

el dig (la digue), chemin de la forêt ;

el Goète, source près de la ferme de Gaillemarde ;

le Clos de la source, propriété située à l'ancienne *source de Gaillemarde*, promenade du Val d'Argent ;

la *source Cornelis*, source d'eau ferrugineuse située dans le bas de cette même rue ;

le *vivier de la Ramée* cité dans un acte du 12 mars 1502: ramée ou branchage et rama, ramea, rameda signifiant pêcherie, c'est-à-dire méthode de pêche

composée de branchages jetés dans l'eau entre lesquels les poissons ont l'habitude de se rassembler. Il a laissé son nom à la *Ferme de La Ramée* ; la *fontaine Saint-Nicolas*, source coulant actuellement en contrebas de l'église Saint-Nicolas de La Hulpe, dans le versant ensoleillé de la vallée de la Mazerine ;

la *fontaine aux Cerfs* ou *reeborre*: se situe, en 1530, à la jonction des communes de La Hulpe, Genval et Yssche; au XVII^e siècle, ce lieu est aussi nommé *Fau al Coulette*.

L'ARGENTINE ET LA VALLÉE PENDANT LA GUERRE 1940-1945

Les témoignages suivants furent recueillis auprès des habitants du hameau de Gaillemarde-La Hulpe, aux confins de Waterloo ainsi que, plus tard, lors de la rédaction du livre *La Hulpe, Moissons d'Histoire*.

Dès 1939, la 10^e Compagnie du 6^e de Ligne vint d'Anvers à La Hulpe creuser des tranchées à flanc de vallée, le long du chemin du Pachy et de l'actuelle promenade du Val d'Argent. La rivière était intégrée à la seconde ligne stratégique dite "Protection de Bruxelles", allant de Wavre à Ninove et comprenant des zones inondables en cas de nécessité ; cette ligne était censée prolonger la fameuse ligne K-W partant de Koningshooikt près d'Anvers pour aboutir à Wavre. Des barrières anti-chars furent placées sur les ponts ; des éléments subsistent toujours, des bornes en béton à La Hulpe, à Gaillemarde et à Argenteuil. Les prairies du Val d'Argent furent minées.

Le 16 mai 1940, le Génie de l'armée anglaise fit sauter les ponts de l'Argentine près de la papeterie et, à l'avenue Adèle, ce dernier garda le nom de Pont cassé.

Plusieurs bombes tombèrent près de la rivière ; celle qui fit le plus de dégâts détruisit le Moulin Meeûs. Mais pendant la guerre il n'y a pas que des faits

militaires ; la vie quotidienne était difficile, surtout en ville et c'est ainsi que les Sœurs de la Providence de Saint-Josse venaient récolter du cresson de fontaine près des diverses sources dans le Val d'Argent.

En 1943 et 1944, maçon spécialisé dans la construction de cheminées industrielles, Joseph Vanderkelen cherchait du travail. Après obtention de la soumission, il entreprit seul le curage de l'Argentine depuis Argenteuil jusqu'au pont d'Isque qu'en wallon il appelait èl'pont d'Huche. D'après son témoignage, il y avait beaucoup de poissons, surtout des perches et des anguilles.

Juste après la Libération, des soldats belges et alliés logeaient au Château d'Argenteuil (Tuck). L'un d'entre eux se noya dans un étang qu'il fallut vider ; les clefs des vannes étant confiées à mes grands-parents, mon grand-père et Maman furent témoins de ce triste événement.

FAITS DIVERS ET PERSONNAGES

Les trous sans fonds ou *terre enlisante*, selon les cartographes, étaient connus des autochtones. Situées surtout dans le domaine du Nysdam, les fermiers de La Ramée y perdirent des moutons et des vaches. On raconte même qu'un camion avec son chargement de pavés a disparu près de l'étang Decellier. Les témoignages des gardes et ouvriers qui travaillèrent dans le domaine sont unanimes ; lors de travaux ou de vidange d'un étang, il valait mieux être extrêmement prudent !

Léopold S. est un curieux personnage, dont la vie est racontée par Maurice Dessart dans le *Folklore brabançon* (n°253, 1987). Le plus curieux c'est que, bien qu'il soit mort seulement en 1965 et qu'il fréquentait, paraît-il, le bord de l'Argentine à Gaillemarde, personne dans le hameau ne semble se souvenir de lui. Il tenait un des cafés qui se nomma Café de l'Argentine, on ne savait pas d'où il venait ; il était un peu garde, un peu braconnier

*La Hulpe. L'Argentine, 1914.
pêcheur au bord de l'eau
(coll. G.Steenebruggen)*



mais très bricoleur, courageux mais original. Il avait apprivoisé un renard et habitait une mesure au toit moussu à l'entrée d'une grande propriété. Un autre personnage cité par M. Dessart est Constant, ce braconnier d'eau qui, pour fuir le garde, s'était plongé dans un trou de boue. Il en sortit le lendemain avec une pneumonie qui lui fut fatale !

Dans les années 1975 à environ 1987, un mage officiait à Gaillemarde sur le pont de l'Argentine à quelques mètres de notre maison. Il s'agissait d'un Bruxellois qui se faisait appeler le mage Lalou. Il ne cachait rien de ses activités, faisant bien au contraire de la publicité sur les parkings des grandes surfaces de Waterloo. Il célébrait son rite en l'honneur de la déesse des eaux durant les nuits de pleine lune. Il ne dérangeait personne si ce n'est qu'il laissait sur place les objets nécessaires à ses exorcismes: poule noire égorgée, bougies, noix de coco, bouteilles, et "des cadeaux": de luxueuses tasses et même une nappe. Interrogé

au sujet de ces reliefs, il répondit que l'exorcisme terminé, il ne pouvait toucher à aucun de ces objets. D'autres fois, il venait en pleine journée rincer du linge dans la rivière.

FIN DU PARCOURS SUR LA HULPE

Après avoir serpenté entre les avenues Adèle et Solvay, la rivière traverse la rue Charles de Gaulle et la propriété aménagée par Dow Corning ; elle longe la rive sud du Grand Étang, ayant donné son nom au gué de l'Helpe rue François Dubois, puis côtoie le pignon des papeteries, actuellement propriété Swift. Avant de rejoindre la rue du Cerf, elle reçoit son affluent La Mazerine, poursuit vers le Pont d'Isque et Genval où elle termine son parcours et rejoint la Lasne.

Geneviève STEENEBRUGGEN,
en collaboration avec

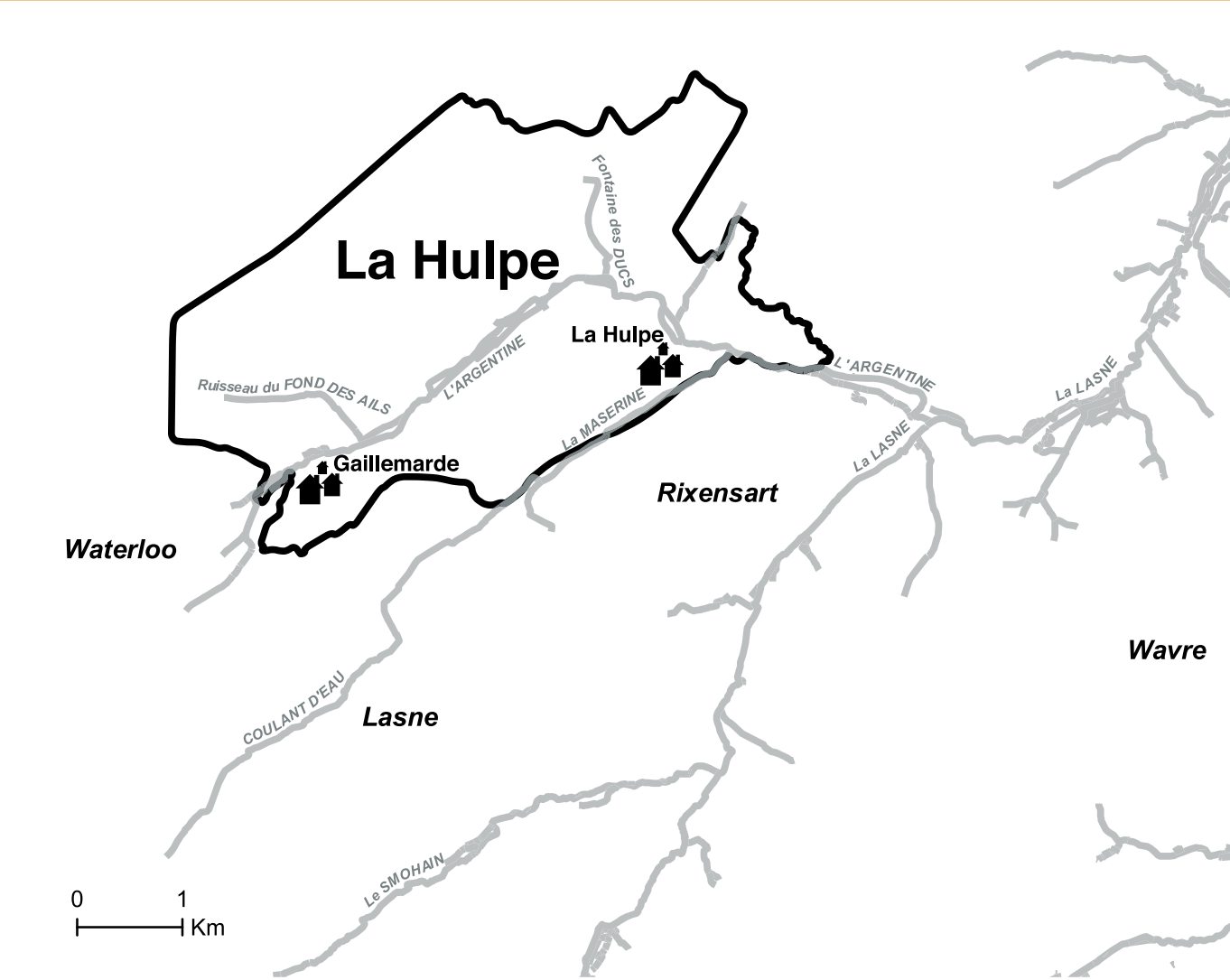
Josette PIRARD-SCHOUTTETEN

*Contrat de rivière Dyle (section La Hulpe)
Cercle d'Histoire de La Hulpe.*

POUR EN SAVOIR PLUS :

G. STEENEBRUGGEN, *Au fil de l'eau de l'Helpe* (1^{ère} et 2^{ème} partie), Brabant Tourisme, n^{os}1 et 2, mars et juin 1993.

Cercle d'Histoire de La Hulpe, *La Hulpe, Moissons d'Histoire*, La Hulpe, 2001





SMOHAIN-LASNE

Parler de la *Lasne* et de son principal affluent le *Smohain* c'est inévitablement remonter à leurs sources qui, hasard de l'histoire ou conséquence d'un choix stratégique, se trouvent à la limite du plateau limoneux de Waterloo-Nivelles, c'est-à-dire le champ de bataille de Waterloo. La Lasne prend naissance à Anogrune, lieu situé à quelques centaines de mètres de la place du village de Plancenoit où, le 18 juin 1815, les Prussiens de Blücher mirent un point final aux ambitions européennes de Napoléon 1^{er}. Le Smohain, quant à lui, naît aux confins de Waterloo et Plancenoit, dans ce charmant hameau d'Ohain, appelé La Marache en raison des marécages qui l'entourent. Cet endroit fut également l'objet d'âpres combats en ce mémorable dimanche du 18 juin, notamment à la ferme de la Papelotte (sous Waterloo) et à la ferme de La Haie (sous Ohain). Ce jour-là, "le sang impur" et les autres "abreuèrent abondamment les sillons" de nos champs d'habitude si paisibles et bucoliques. Nos deux cours d'eau, heureusement, n'eurent pas à rougir de ces luttes épiques. À noter cependant que notre gentille Lasne, dont le nom d'origine germanique signifie, d'après les experts, rivière aux eaux calmes, dut subir les outrages de la soldatesque teutonne qui la traversa au village de Lasne à l'heure de la sortie de la messe dominicale. Il convenait de rappeler cette anecdote, car elle se trouve en relation étroite avec le titre de ce travail collectif. En effet, le gros des troupes de Blücher quitta Wavre à l'aube du 18 juin laissant au bord de la Dyle une arrière-garde suffisamment importante pour faire croire aux Français de Grouchy qu'ils avaient en face d'eux toute une armée. Les Prussiens prirent discrètement le chemin de Chapelle-Saint-Lambert pour se porter au secours de Wellington qui n'en menait pas large sur les hauteurs de Mont-Saint-Jean. Ils remontèrent la Lasne, l'affluent le plus important de la Dyle, jusqu'à sa source, pour surprendre ainsi Napoléon qui les croyait refoulés vers Namur. La deuxième raison pour rappeler ces faits est d'intérêt touristique, car ce parcours Wavre-Waterloo constitue pour les grands-randonneurs ou autres vététistes, une magnifique promenade à faire absolument. Il suffit pour cela d'emprunter l'ancienne voie du tram vicinal Wavre-Waterloo en passant par Bierges, Safetia, La Haie, La Bourse, Pélerin, de passer sur le pont au-dessus du chemin de fer Bruxelles-Luxembourg, de continuer à travers champs par un chemin asphalté (interdit aux voitures) vers Chapelle-Saint-Lambert, Lasne, Couture-Saint-Germain, Maransart, et atteindre finalement Plancenoit. Outre l'émotion que suscite toujours ce "parcours du combattant", la beauté de ces paysages façonnés par deux minuscules cours d'eau est saisissante. Lorsque l'on s'engage dans ces vallées aux flancs

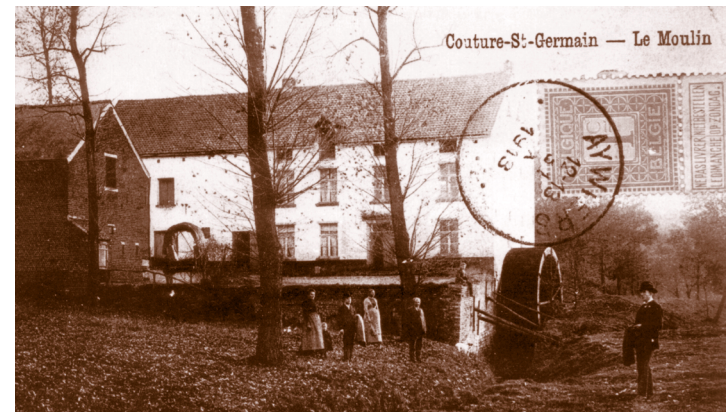


Renipont Plage

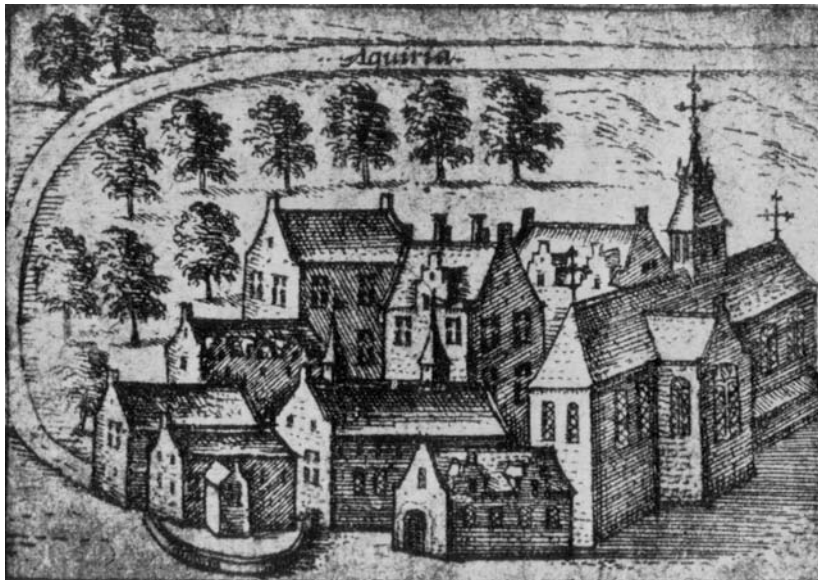
escarpés, on a peine à imaginer que de tels ruisseaux aient pu en être les artisans. La promenade 1815, qui part du pied de l'église d'Ohain, vaut également le détour. En quelque trois kilomètres, elle vous mène au chemin creux d'Ohain où, selon Victor Hugo, eut lieu le choc des titans et la défaite française. Pendant environ deux kilomètres, on emprunte une route pavée surplombant le Smohain, qui permet d'admirer ce paysage où les méandres de la rivière jalonnés de saules laissent entrevoir des fermettes plus coquettes les unes que les autres ainsi que d'anciennes fermes toujours en activité. Robert Goffin (Ohain 1898-1984), ancien avocat à la Cour de Bruxelles, membre de l'Académie Royale de Belgique, a résumé de façon très poétique ses impressions dans ce vers gravé sur la pierre du monument qui lui est dédié en haut de la place d'Ohain : *“Vallée heureuse où les ruisseaux ralentissent pour caresser les aulnes”*. À partir de la ferme de la Papelotte, la route en pavés bleus offrant de larges ornères “historiques”, nous mène en pente douce vers l'épicentre de la bataille. Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour sentir le sol trembler sous la charge des cuirassiers, entendre les boulets siffler, les hurlements des blessés et pour sentir cette âcre odeur de poudre empestant l'atmosphère et masquant partiellement la vue. Revenons à des choses moins dramatiques quant au rôle des rivières et à leur interaction avec la vie des habitants.

Nous venons d'évoquer les paysages qu'elles ont façonnés et qui constituent aujourd'hui un attrait incontestable pour les citoyens de plus en plus nombreux qui viennent s'y établir. Ajoutons que les autorités communales, toutes tendances confondues, ont œuvré pour que l'entité lasnoise conserve son caractère agreste qui lui sied si bien; quelques images valant mieux qu'un long discours, je laisse au lecteur le soin d'apprécier le bien fondé de nos commentaires.

C'est un truisme que de dire: *l'eau c'est la vie*, mais il n'est pas, pour autant, inutile de le rappeler, car lorsque nous pestons sur un temps trop pluvieux, nous serions bien inspirés de regarder une carte du monde où sont représentées les zones tempérées (celles où il pleut régulièrement) et d'y superposer celles où le revenu par habitant est le plus élevé ; la corrélation existant entre eau et richesse apparaîtra dès lors sans équivoque. Si nous remontons quelques siècles en arrière, nous nous apercevons que c'est la présence d'eau sous forme de rivières, de sources ou d'étangs qui sera l'élément déterminant dans la fixation des premiers habitants de nos villages. Ils s'établiront avec plus de discernement qu'aujourd'hui car ils vont choisir un endroit à proximité de l'eau, mais généralement en surplomb pour éviter les risques d'inondations, sauf bien sûr pour les moulins à eau; mais on notera que leur construction a été étudiée avec soin afin de limiter au maximum les interruptions dues à ce phénomène relativement fréquent sous nos latitudes. Sur la Lasne on dénombre une demi-douzaine de moulins à eau dont plus aucun n'est en activité aujourd'hui. Citons : à Maransart, la Virere, à Couture-Saint-Germain, la ferme d'André Stenuit qui au début



du XX^e siècle était un moulin en activité avant d'être transformé en ferme par le père d'André, le moulin Pasture à Lasne qui moult le grain jusque vers 1950 et enfin celui de Chapelle-Saint-Lambert (près de Renipont). L'abbaye d'Aywiers eut très tôt son moulin car l'établissement des cisterciennes, au début du XIII^e siècle, impliquait, cela va de soi, de l'eau en abondance, tant pour les usages domestiques que pour le bétail ou pour la mouture du grain. Mais passons plutôt la parole au plus talentueux des chantres de cet endroit magique, Désiré Denuit, natif de Couture-Saint-Germain, éditorialiste au journal *Le Soir* dans les années 1950/1980. Il a admirablement décrit en 1986 dans les *Blanches Dames d'Aywiers* la vie de cette abbaye, soulignant notamment que le choix de la vallée de la Lasne se fit au détriment de Lillois car l'eau y coulait plus généreusement (p.30) : "À Couture, non loin de Lillois, le seigneur de Bruxelles cherchait à peupler et à développer le village qu'il venait de créer. Les cisterciennes de Lillois, les bénédictines des Awirs devaient être alléchées par ses promesses. Aussi décidèrent-elles de s'établir dans le village de Couture, précédées par leurs frères convers. Avec l'assentiment du duc de Brabant, de Conrad, abbé de Citeaux et de Walter, abbé de Villers, elles acceptèrent un domaine de quelque 160 hectares dont 28 de bois et de vergers... Dans un acte de Walter d'Utrecht, abbé de Villers-la-Ville, qui remonte aux années 1215-1217, on trouve en français : "À l'abbesse et à tout le couvent d'Aywiers... Compatissant à votre pauvreté, nous vous permettons de vous établir en l'endroit que vous appelez Aywiers". Ce nom, d'après le professeur Albert Carnoy, vient du latin 'aqua riae' signifiant terres humides; ces religieuses venant des Awirs reprirent cette appellation pour leur nouvelle résidence, car elle lui convenait parfaitement et s'identifiait totalement à la vision de Saint



À partir de ce document ancien, on peut aisément se faire une idée de l'importance qu'avaient les bâtiments de l'Abbaye d'Aywiers

Bernard qui disait : "Le bienheureux Benoît est un grand arbre portant des fruits ; c'est l'arbre planté près d'un ruisseau d'eau vive. Où y a-t-il des ruisseaux ? Assurément dans la vallée, parce que les eaux passent entre les montagnes. Qui ne sait en effet que les torrents descendent des escarpements des montagnes et se dirigent toujours vers l'humble vallée ? C'est là que tu peux fixer ton pied en sécurité. Donc plante là où coulent les eaux, c'est là qu'abonde la grâce spirituelle". En termes moins lyriques, poursuit Désiré Denuit, on observera que la vallée offre beaucoup d'avantages et notamment celui, primordial, de prodiguer de l'énergie par ses chutes d'eau, de rendre possible l'utilisation des machines, de diminuer l'effort physique. On s'y cache mieux aussi, on attire d'autant moins les prédateurs que le clocher de l'église ne se voit pas de loin ."



Si la vallée du Smohain, principal affluent de la Lasne, ne collectionne pas les moulins le long de son parcours, il en possède au moins un qui remonte au XIII^e siècle et qui aujourd'hui encore fait la joie des promeneurs, des artistes et des poètes. Nous ne résistons pas au plaisir de citer le poème que lui a dédié Simone Bonaventure (1914-2001), originaire de Chapelle-Saint-Lambert, épouse d'Albert Vandercam, frère du dernier bourgmestre d'Ohain. Simone était une poétesse passionnée par son "petit coin du Roman País". Dans le recueil qu'elle a publié vers 1978, on perçoit tout l'amour qu'elle portait à sa vallée et aux gens, souvent d'humbles paysans, qui l'habitaient. Voici ce qu'elle nous dit de ce vieux moulin :

LE VIEUX MOULIN

Tu es si fatigué..., mais tu es au repos
 D'avoir tant travaillé pendant ta longue vie
 Au service du riche comme à celui des pauvres
 Tu as broyé, moulu le blé pour les familles
 Et ta grosse roue noire est à présent usée.

Elle te faisait tourner, elle grimpeait si haut
 À l'assaut des arbustes dont les têtes penchées
 Semblaient parfois plonger au plus profond de l'eau.
 Leur ombre se reflétait en bas dans la rivière.
 L'espiègle vent d'été, un rayon de soleil,
 Semblaient les faire danser sur les vieux murs
 de pierres,
 Plus légères qu'un cabri, que le vol d'une abeille.
 Le bruit sourd, familier de tes lourds engrenages
 Mêlait sa grosse voix amplifiée par l'écho,
 À celle plus légère retombant en cascade,
 En écume mousseuse d'énormes trombes d'eau.
 Cette eau claire, généreuse, qui mouillait la vallée
 En retombant en plus sur les bords de tes rives,
 Éclaboussant, mouillant les feuilles éparpillées
 Sur l'herbe tendre et douce de la verte prairie.
 Ce bruit, on l'entendait à cent lieues à la ronde,
 Porté par les grands arbres au plus profond des bois.
 Il marquait ta présence et c'était ta chanson...
 Pour dire à ta manière : "oui, je suis toujours là ",

.....

À présent, le silence couvre le vieux moulin,
 Le passant n'entend plus sa grosse voix cassée,
 Le pas du vieux meunier, levé tôt le matin.
 Peut-être songe-t-il à ses bonnes années,
 Quand les chars des fermiers, tirés par des chevaux,
 Franchissaient son entrée, tout chargés de froment,
 Ou l'humble paysan venu de son hameau
 En poussant sa brouette et son lourd chargement,
 Et revoit-il aussi leurs yeux tout pleins de joie
 Quand ils s'en retournaient, contents, avec entrain,
 Leurs sacs pleins de farine qui débordait parfois.
 Cette belle farine blanche dont ils faisaient le pain.

.....

Lorsque revient l'été, peut-être une hirondelle,
 Les oiseaux d'alentour, vont-ils le visiter,
 Y construire leur nid pour la saison nouvelle,
 Et lui dire qu'eux non plus, ne l'ont pas oublié.

(13 février 1977).

Il y aurait encore mille choses à dire de nos rivières, ruisseaux, et autres ris qui ont si bien circonscrit nos paroisses et nos communes ; car, en effet, c'est à elles que l'on doit généralement les limites territoriales. Parfois on reste interloqué, car à tel endroit la rivière ne remplit plus sa fonction de frontière et on se demande si cela est dû à un puissant seigneur qui n'en avait cure ou peut-être au phénomène de l'érosion qui, ayant modifié son cours, n'a pas pu infléchir la limite de propriété préalablement fixée.

Revenons au Smohain qui jadis s'appelait l'Ohain; il est toujours bon, à ce sujet, de relire Tarlier & Wauters qui ont fait, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, un travail remarquable de précision sur nos jeunes communes. À propos d'hydrographie, ils notent: "*Tout le territoire d'Ohain appartient au bassin de l'Escaut; les cours d'eau qui arrosent cette commune sont: la Lasne, l'Argentine, la Maserine, la Margot, le Priestmont, le Ribaurit et l'Ohain. (...) L'Ohain prend sa source à La Marache, près de la ferme de La Haie; devient mitoyen de Lasne; sépare Smohain du Cheval de bois; longe les étangs d'Ohain, puis entre sur le territoire de la commune (d'Ohain).*" C'est là que l'on peut légitimement se poser la question d'un déplacement du cours d'eau dû à un apport sédimentaire. En effet, au lieu-dit Basse-Lasne, la limite entre les anciennes communes de Lasne et Ohain se trouve à vingt mètres de la première habitation de Lasne et quelque 80 mètres au sud du Smohain ; peu après il redevient limitrophe de Lasne. Si l'on considère l'érosion continue des hauteurs de Genleau vers la vallée, il est très vraisemblable que le cours de ce ruisseau se soit déplacé au fil des siècles et que les propriétés déjà fixées n'aient pas été remises en cause. Tous les ruisselets cités plus haut servent au moins partiellement à marquer la limite avec les villages voisins de La

Hulpe, Genval, Rixensart et Lasne. Quant au Smohain, son origine vient de *Sum Hohain* (1241), qui désigne le cours supérieur de la rivière et se confond avant le XX^e siècle avec le hameau que nous appelons aujourd'hui La Marache, la pierre tombale du sieur Pierre Jacque Wautier adossée à la tour de l'église d'Ohain spécifie qu'il est décédé à Smohain en 1685.

Quant à la Lasne, elle est alimentée par le *ri des Hanchaux, l'Ohain, le ri Déploï* ou *Déploïé* et le *ri Saint-Germain*.

Il serait impardonnable dans cette synthèse sur le bassin hydrographique de la Lasne et du Smohain d'oublier les fleurons du tourisme que furent



Ohain-les-Bains

Renipont-Plage et Ohain-les-Bains qui naquirent dans les années 1930 (Renipont-1935, Ohain-1938). Ces plages firent le bonheur des Bruxellois, Brainois, Wavriens et autres voisins qui trouvèrent dans ces lieux de loisirs peu coûteux et à proximité de chez eux des plaisirs réservés jusqu'alors aux seuls bourgeois de Bruxelles

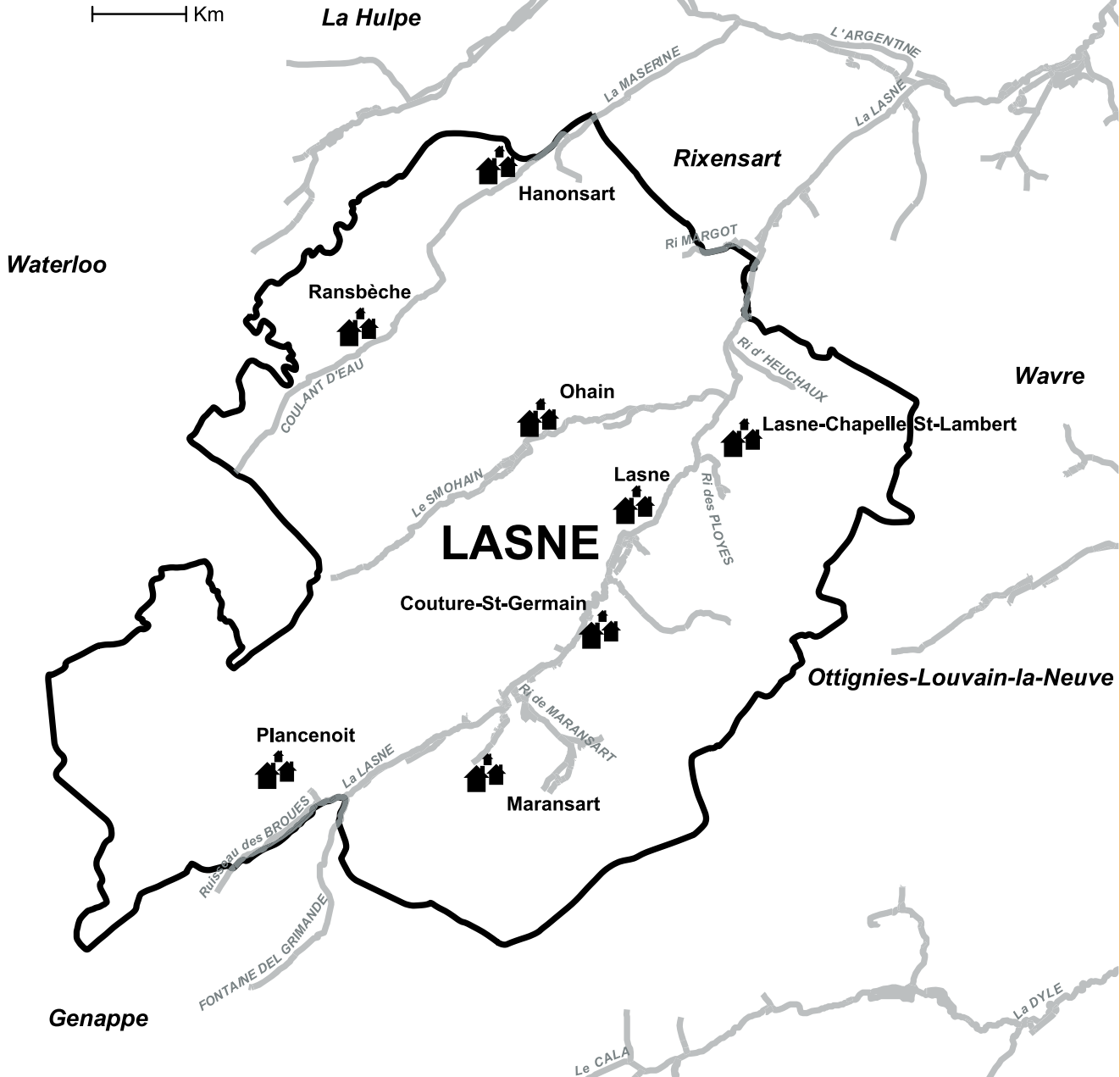
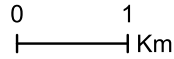
qui pouvaient se payer la côte belge. Le sommet de ce mouvement se situera, bien évidemment, pendant la Seconde Guerre mondiale alors que l'accès au littoral était interdit par les Allemands pour des raisons stratégiques. À cette époque, le tram vicinal en provenance de Bruxelles, Braine ou Wavre était, le dimanche à la belle saison, littéralement pris d'assaut par des hordes de touristes désireux d'oublier pendant quelques heures les horreurs de ces temps barbares. Aux transports en commun venaient s'ajouter les nombreux adeptes de la "petite reine" qui arrivaient de tous les environs. On a dénombré, à Ohain-les-Bains, le dimanche, jusqu'à deux mille vélos, tandems et autres tridems. Ces plages survécurent encore durant plusieurs années après la guerre : Renipont est à nouveau en activité aujourd'hui. Mais les choses allaient changer très vite avec la démocratisation de la voiture et de l'avion ; adieu Ohain-les-Bains et Renipont-Plage, vive les Seychelles et autres paradis ensoleillés. Bientôt le grésilleme des disques archi-usés de Tino Rossi, Maurice Chevalier et Mistinguett ne vinrent plus troubler les paisibles ruminants. Quant aux jeunes du village, ils durent trouver d'autres formules pour séduire les jeunes filles en fleur. Le tou-

risme régional était bel et bien terminé. Pour l'anecdote, il existait entre Lasne et Ohain, une rivalité de prestige. Les jeunes gens d'Ohain bénéficiant d'une plage de sable fin pour la natation et d'un étang de canotage séparé et très étendu, snobaient les adeptes de Renipont qui étaient obligés de s'étendre sur l'herbe pour prendre leur bain de soleil. C'était, toutes proportions gardées, comparer Knokke-Le Zoute à Blankenberge. Nous terminerons ce tour d'horizon en citant quelques fontaines ou ris aux noms sentant bon le terroir. Voici à titre d'exemples pour Ohain : la fontaine du Mau stampé, du Laid brou, des Loups, du Trépassé et le ri Margot. Pour Lasne : la fontaine du Pré al patte, du Comte, de la Louchette. Pour Couture-Saint-Germain : la fontaine Saint-Germain, de l'Escassée, de Broc Benoît, du Grand maréchal.

À n'en pas douter, le titre d'Ardennes brabançonnaises attribué à ces vallées est tout à fait justifié, car il est la résultante d'un travail de sape millénaire de ces ruisseaux qui ont patiemment ciselé ce petit joyau brabançon.

Jacques MÉVISSE

Pour le Cercle de Généalogie et d'Histoire de Lasne - CGHL-







*Papeterie de Genval
Division de Mont-Saint-Guibert*

MONT-SAINT-GUIBERT

La commune de Mont-Saint-Guibert composée par les villages de Mont-Saint-Guibert, d'Hévilleers et de Corbais est située dans la vallée de l'Orne. Sur un terroir de plus de 1.975 hectares, elle représente, avec sa commune voisine Court-Saint-Étienne, une partie de la vallée de l'Orne dans laquelle le cours d'eau reçoit tous ses affluents: le Nil, le ry de Corbais, la Houssière, le ry des Neuf Bois et le ry des Lovières.

Le village de Mont-Saint-Guibert doit principalement son passé industriel florissant aux industries des secteurs papetier et brassicole. La Papeterie de Genval et la brasserie Grade, toutes deux implantées le long de l'Orne, ont su tirer profit à bon escient de la présence du précieux cours d'eau.

Créée en 1873, la papeterie a d'abord été la propriété de la Société Anonyme de l'Union des Papeteries. Elle ne se nomme Papeterie de Genval qu'après sa reprise en 1927 par Auguste Lannoy (1874-1938), fondateur de la société mère en 1806. L'usine de Mont-Saint-Guibert se spécialise très vite dans la fabrication de papier d'emballage (papier kraft) à base de pâte de cellulose fraîche.

Cette matière première était fabriquée sur place dans une autre usine accolée à la papeterie, non sans susciter de grandes difficultés car les eaux usées trop polluées ne pouvaient être rendues à l'Orne. C'est un système de reprise en circuit fermé des eaux de lavage de la pâte à papier qui fut mis en œuvre pour pallier cette contrainte. Elle cessa ses activités en 1982.

Un autre fleuron du passé industriel est sans nul doute la brasserie Grade - Fecher.

Nombreuses étaient les brasseries sur le territoire de Mont-Saint-Guibert. En 1920, on en dénombrait encore huit, la brasserie Grade - Fecher était certainement la plus connue, notoriété qu'elle doit à sa bière "Vieux-Temps".

Elle fut créée en 1858 par Jean-Joseph Grade, à proximité du lieudit "Al Fosse". En 1935, la brasserie devenue Grade - Dubois, se lança dans la fabrication de la célèbre "Vieux-Temps". Ce breuvage tirait son goût spécifique de l'eau qui était pompée des nombreuses sources présentes sur le site. Ces sources alimentaient également les Guibertins en eau potable.

L'eau de l'Orne quant à elle était utilisée pour le lavage et le rinçage des bouteilles.

Après la guerre, elle innova encore en se lançant dans le brassage d'une bière de type anglais: la "Regal" de Mont-Saint-Guibert. En 1971, la famille Grade



*Brasserie Grade
à Mont-Saint-Guibert*

vendit la marque “Vieux-Temps” à la brasserie Artois. La brasserie fut absorbée en 1988 par le groupe Interbrew.

Poursuivons notre périple dans la commune et découvrons le village de Corbais.

La totalité du village d’une superficie de 608 hectares forme une vaste plaine peu accidentée arrosée par le ruisseau de Corbais. Le cours d’eau qui a donné son nom à la localité prend sa source dans la propriété communale du Grand Warichet, près de la Ferme du Seigneur. Il passe ensuite à proximité de l’église, traverse de part en part le village, passe en dessous de la Nationale Wavre-

Gembloux pour continuer sa route direction sud-ouest vers Nil-Saint-Vincent.

Les fontaines, au nombre de trois, celle du *Warichet*, du *Brochet* et la fontaine *Bonus* produisaient une eau qui fut d’une grande utilité aux habitants. Dans le pré de la Tour, un petit étang de 6 ares nommé le Grand Vivier avait été appelé de la sorte car il était très poissonneux. Actuellement, deux étangs sont toujours présents mais le troisième est asséché.

Plus au sud-ouest, le village d’Héவில்ers...

Le relief d’Héவில்ers, assez vallonné, est découpé par trois grandes collines. Au sud-ouest, le point culminant se situe au Chenoy (156 mètres). La colline au nord est orientée vers Corbais, la troisième orientée au sud atteint son point le plus haut à la limite d’Héவில்ers et de Blanmont (145 mètres). La plaine alluviale de l’Orne et de la Houssière qui structure également le paysage, prend naissance à la tour Alvaux pour se prolonger vers “La Fosse” et Bierbais. Elle s’élargit de manière marquante dans le village de Mont-Saint-Guibert. La Houssière trace son cours dans la grande prairie de la ferme De Dobbeleer (du



*Le grand étang. Ferme-école de Bierbais
(Belgian Orphan Fund) à Mont-Saint-Guibert*

Tiercelet) et se prolonge vers le “Culot” et les étangs des Ayettes.

Madame Renée Tricot, gérante du Café des Pêcheurs pendant presque cinquante ans ainsi que Messieurs Jacques Falise et Roger Hanchart, membres du club de pêche “les Pêcheurs de l’Orne” ont réalisé un véritable travail de mémoire. Ils nous livrent ici, leurs souvenirs et anecdotes liés à la présence de l’Orne, “leur rivière” comme ils aiment l’appeler, souvenirs empreints de bonheur et de nostalgie et tout droit issus d’une époque désormais révolue.

DES ANECDOTES CROUSTILLANTES À FOISON

“L’Orne était la meilleure rivière à truite du Brabant wallon. C’étaient de belles truites saumonées avec une chair appétissante très rose car elles se gavaient de gammars (minuscules crevettes). Pendant près de 50 ans, j’ai partagé de bons moments de détente et d’échange avec les pêcheurs qui venaient prendre un petit verre après une bonne partie de pêche avec les copains. Ils revenaient rarement bredouilles, les rivières étaient poissonneuses à l’époque et les pêcheurs y trouvaient même leurs appâts, des “porte-bois” si je me souviens bien, sorte de petits vers qui décomposaient le bois mort tombé dans la rivière.

Le Café des Pêcheurs situé le long de l’Orne au lieudit “La Fosse” était le théâtre de franches rigolades. Car farceurs ils étaient, ces amoureux de la rivière, ils aimaient exposer et parler de leurs prises avec fierté. On disait souvent qu’à force de se frapper le biceps pour montrer la longueur du poisson, les pêcheurs avaient souvent des bleus à cet endroit du bras.

La plus grosse truite jamais sortie de l’eau pesait 2kg 100 et ne mesurait pas moins de 62 cm de long pour 12 cm de large. Lorsque le pêcheur Roger Sénéchale relata sa prise, Lucien Hanchart s’ex-

clama “mais je la reconnais celle-la, j’ai dépensé 150 francs rien qu’en hameçons et je n’ai jamais réussi à la sortir. Je te conseille d’aller la vendre chez le ferrailleur, tu en auras un bon prix !” C’est vrai qu’à l’époque, un hameçon coûtait 25 centimes, la pauvre truite devait en avoir jusque dans les yeux.

Une autre anecdote assez comique. Un jour, un pêcheur entre dans l’établissement et affirme avoir raté un barbeau. Il pensait qu’il s’agissait d’un barbeau car cette espèce de poisson affectionne particulièrement le fond de la rivière et celui-la collait littéralement au fond. Alors qu’il pensait l’avoir ferré, il moulina à plusieurs reprises et cassa sa ligne le laissant bredouille. Curieux, ses amis pêcheurs retournèrent sur le lieu du combat quelque temps après alors que le niveau de la rivière était assez bas. Quel ne fut pas le fou rire généralisé quand ils s’aperçurent que leur copain s’était débattu avec... un couvercle de casserole ! La rivière était déjà en ces temps le réceptacle de détritrus divers.

Une petite anecdote à propos du nom d’un affluent de l’Orne qui s’y jette au lieudit “La Fosse”, il s’agit du “ry de la Pistole” et non pas le “ry de la Pisselotte” comme il est appelé actuellement. Son appellation “ry de la Pistole” doit certainement son origine au fait que l’on a retrouvé des pistoles dans le lit du cours d’eau”.

Renée TRICOT

LES TEMPS NE SONT PLUS CE QU’ILS ÉTAIENT...

“Savez-vous que la tour de la Papeterie de Genval installée à Mont-Saint-Guibert avec ses 107 mètres était la plus haute cheminée de Belgique. Elle fut mise à plat après la cessation des activités de la papeterie.

Je me souviens lorsque j'étais enfant, il suffisait d'une fourchette pour retourner les pierres au fond de la rivière et dénicher des chabots, poissons devenus actuellement très rares. À côté du pont des Sorcières, nous avons constitué un petit barrage au "Golfe Petit" afin de faire monter le niveau de l'eau ce qui nous permettait de barboter gaiement avec les copains. Qui oserait encore tremper un orteil dans l'Orne aujourd'hui ? Notre club de pêche comptait en 1950, date de sa création, plus d'une centaine de membres.

Aujourd'hui, nous ne comptons plus que 35 à 40 personnes."

Jacques FALISE et Roger HANCHART

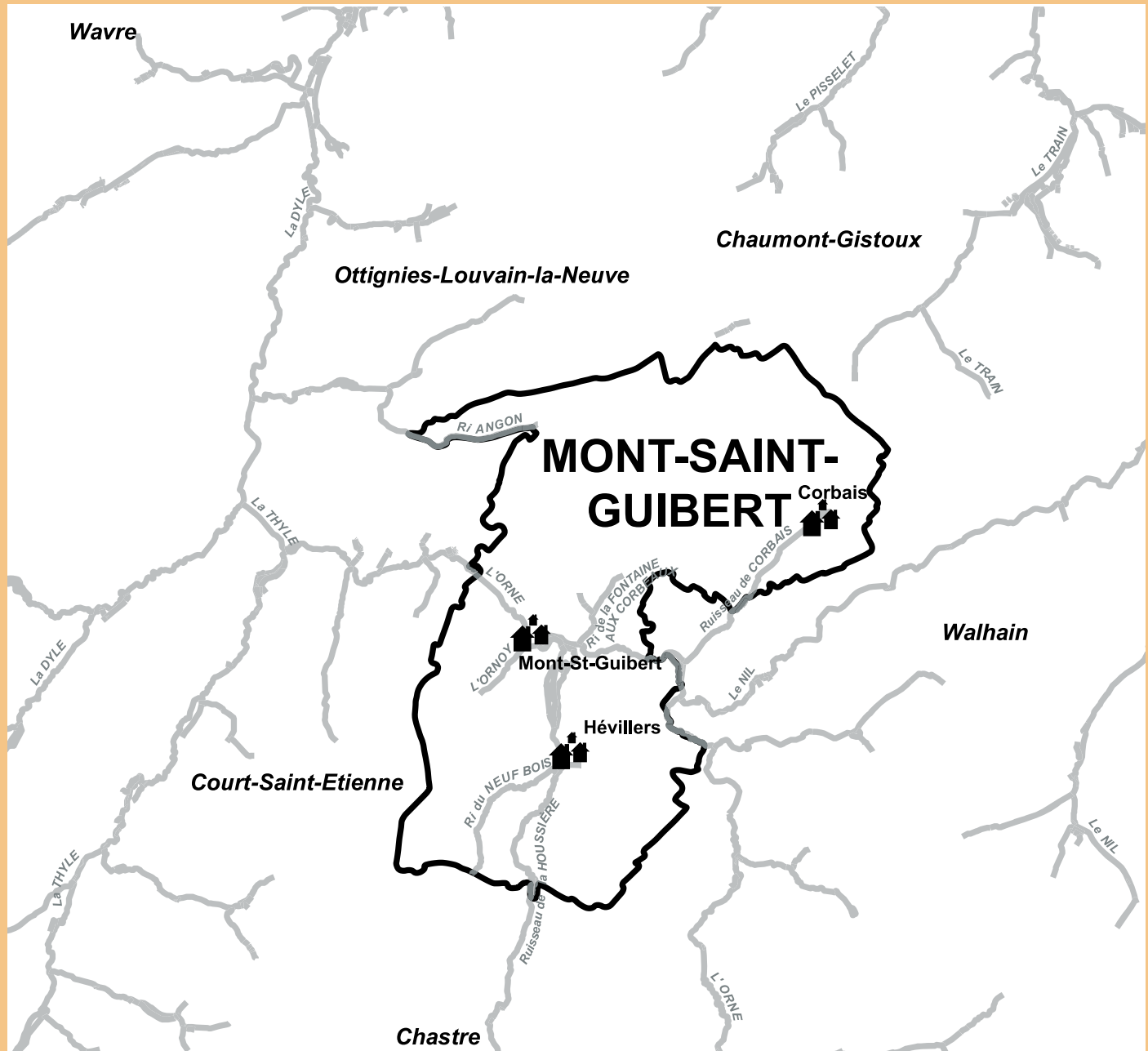
SOURCES

Roger DELOOZ, *Mont-Saint-Guibert et Court-Saint-Étienne*, Février 1995.

Illustrations: collection Albert DOYEN



*L'Orne, à proximité de
la Brasserie Grade,
rue des Hayffes*







*La Dyle à Mousty,
aux environs de la tannerie Cordier*

OTTIGNIES - LOUVAIN-LA-NEUVE

La *Dyle* nous vient de Houtain-le-Val par une jolie vallée souvent chantée par des poètes tels que Marcel Ginion, Maurice Carême, Marcel Roloffe et bien d'autres encore. Nous dirons plus prosaïquement que c'est la colonne vertébrale de notre bassin hydrographique local.

Dans les anciens documents on l'appelait indifféremment *Tyla*, *Thilia* ou *Thyle*. En effet, ne disait-on pas, sous le régime français vers 1800, "Mousty sur le Thyl" !

Elle entre, très discrètement, sur le territoire de l'entité sous une voûte de branchages. Ses méandres font penser qu'elle cherche son chemin à travers ce qui fut les prés marécageux de Mousty. Ici, une ancienne dérivation, encore fermée par des vannes, conduisait l'eau au pied de la roue de la filature qui fut d'abord au Sr Bradley Green puis aux Van Hoegaerden.

Un peu plus loin, dans une échancrure de sa rive droite, bouillonne l'eau d'un affluent, le *Ri Angon* ou *Ri de Roissart*. Il prend sa source au hameau du Ruchaux (anciennement : Roissart). Il traverse le Morimont, longe l'étang du Bois des Rêves, passe sous le chemin de fer de Namur et alimente les étangs de la ferme du Moulin.

D'après le Service de l'Hydraulique agricole à Wavre, son débit était, en 1971, d'environ 60 l./sec.

Vers 1884, le *Ri Angon* alimentait une roue hydraulique de 1 m de large et de 2 m de diamètre actionnant un moulin à broyer la terre noire (carrrière actuellement abandonnée, rue de Franquénies). Cette terre était utilisée dans la fabrication des colorants.

Le ruisseau servait également de force motrice pour le moulin à farine de Franquénies (actuellement manège De Broux, rue de Franquénies). Construit en 1847 par J. B. Rauscent, il était actionné par une roue de 4,40 m de diamètre.

Passant sous la rue de la Limite et les voies du chemin de fer de Charleroi, le *Ri Angon* se jette dans la *Dyle* un peu avant la propriété de l'ancienne mégisserie Cordier.

Auparavant, dans le Bois des Rêves, le *Ri Angon* s'est grossi des eaux d'un sous affluent de la *Dyle*, la *Malaise* dont la source se trouve au fond de Blocry, près de l'ancienne ferme de la Malaise. Son débit était d'environ 25 l./sec. en 1971.

Ce petit ruisseau qui coule sous les frondaisons à proximité de la fontaine du Crahaut était prolongé par le *coulant d'eau de la Baraque* venant de Corroy-

le-Grand. Il traversait la campagne de Blocry, longeait la rue Basse, à l'emplacement actuel du lac de Louvain-la-Neuve, et se perdait dans les prés de la Malaise à proximité de l'actuelle maison de M. Fontaine.

Les eaux charriées par la Malaise et le Ri Angon alimentent l'*étang du Bois des Rêves* qui a pris la place d'une zone marécageuse qui s'étendait au pied du Bois de l'Étoile. Son propriétaire, le Dr Victorien De Corte, la fit drainer et transformer en étang de pêche. Une société de loisirs en fit l'acquisition avant la deuxième guerre mondiale et l'endroit devint le lieu de rendez-vous dominical des Bruxellois. Le succès fut tel que la Société des Chemins de fer y aménagea un arrêt! Dans ce complexe de loisirs, l'étang servit de bassin de canotage. Racheté par le baron Empain après 1945, il servit de plan d'eau pour les activités sportives de "Pro Juventute". Dans les années 1960, il fut transformé en bassin de natation pendant les vacances scolaires. Au début de 1970, le Conseil communal d'Ottignies s'est porté acquéreur de cette zone verte qu'il a ensuite rétrocédée à la province de Brabant pour y aménager le Domaine Provincial du Bois des Rêves.

À l'endroit où le Ri Angon se jette dans la Dyle, celle-ci a déjà une largeur approximative de 6 mètres. Poursuivant son cours vers le nord, elle passe sous le pont de Mousty que les troupes américaines franchirent en 1944 et qui reçut, pour cette raison, le nom de *Pont de la Libération*.

C'est là, sur la rive gauche, que débouche le *Ri des Evaux* venant du Culot de Mousty - Culée des Roulettes, déformation du wallon "rouwallettes" ou ruelles - où il prend sa source à la fontaine des Evaux. Il traverse l'ancienne propriété de Négry, longe l'actuelle rue Berthet et se jette dans la Dyle au pont de Mousty. Avant son voutement, il portait le nom de Wariché.

Le Ri des Evaux est grossi par les eaux de deux ruisselets: le *Ri de Sty* qui prend sa source aux Vallées (avenue des Vallées), à la fontaine Toûne et le *Ri de Négry*, jaillissant dans l'ancienne propriété de Négry (actuellement propriété des Eaux de Sty).

Immédiatement après le pont de Mousty, toujours sur la rive gauche, on aménagea vers 1946 une tannerie dont les déchets polluaient la rivière. Juste au-delà d'un coude à angle droit, la Dyle passe sur le territoire de l'ancienne commune d'Ottignies. Elle serpente mollement au pied de la ferme du Douaire. Au début du XX^e siècle, il y avait là, sur la rive droite, une usine électrique puis une fonderie (accessibles par la rue du Monument et actuellement occupés par les bureaux de la Police).

Un peu plus loin, vers le centre de la localité, un bras de la rivière alimentait l'ancien moulin banal devenu plus tard la limerie Curély. Sa roue avait un diamètre de 5,50 m.

Juste après l'usine s'étendait le déversoir où fut construit, vers 1970, un immeuble à appartements.

À l'endroit où la rivière se rapproche du débouché de la rue du Monument, un aqueduc déverse dans son flanc droit les eaux de l'ancienne fontaine *Marie Paûques* située entre le chemin de fer de Charleroi et la rue du Monument.

Sans doute, La Dyle avait-elle une propension à sortir de son lit pour aller folâtrer dans les jardins avoisinants. Il fut donc décidé de la canaliser dans le centre d'Ottignies tout en lui conservant son parcours sinueux. Ainsi passe-t-elle sous le pont de l'avenue Reine Astrid. Plusieurs fois détruit par les crues, cet ouvrage d'art fut dynamité au cours de la deuxième guerre mondiale. Il fut reconstruit en béton sur une longueur de 15,60 m, une largeur de 7 m et une hauteur de 3 m. Il fut

dédié au 22^e Régiment de Tirailleurs Algériens qui défendit la localité lors de l'invasion de 1940.

Au Rond point de la Libération des Camps, à deux pas de la gare, la Dyle s'écoule entre les bras du chemin de fer de Charleroi et celui de Namur. Il y a quelque temps déjà, elle actionnait la roue (5,50 m de diamètre, 3,70 m de large) de la filature Gouttier qui fut transformée ultérieurement en moulin à broyer la silice.

À quelques pas de là, on pouvait voir une prise d'eau desservant les installations ferroviaires. Elle était surplombée par une passerelle de 9 m d'une berge à l'autre, de 1 m de large et posée à 1,30 m au-dessus du plan d'eau. La pompe fut supprimée après 1956 lors de l'abandon de la traction vapeur.

Le parcours de la Dyle nous amène au quartier du Blanc-Ry s'étendant sur la rive droite. On y rencontre d'abord le *Stimon* ou *Ri de la Fontaine de Aimont* qui est un simple *pisselet* dont la source jaillit au pied du hameau du Stimont, dans un jardin de la rue de la Fontaine. C'est à deux pas de la maison natale d'André Hancre, le chantre wallon de notre région. De nos jours, on n'aperçoit plus le ruisseau qui a donné son nom à une rue parallèle à son itinéraire. Il coule dans une canalisation souterraine.

À quelques centaines de mètres en aval, nous voici au confluent du *Blanc-Ri*, là où, au début du XX^e siècle, le ruisseau alimentait la corroierie Mercier.

Ce charmant affluent de la Dyle est né de plusieurs sources dans le bois de Warlombroux. Il traverse l'étang de Hurlevant, aussi appelé étang du Blanc-Ry, en y formant un cône de déjection. Malgré l'établissement d'un réseau d'égouts desservant un centre hospitalier et une communauté religieuse, le bassin du Blanc-Ri est resté à l'abri

des atteintes des activités humaines. Il constitue un magnifique champ d'observations scientifiques.

Le débit du ruisseau, calculé en 1971, était d'environ 50 l./sec. C'était apparemment suffisant pour y avoir installé, au XIX^e siècle, un bélier hydraulique (pompe pneumatique) alimentant les réservoirs du château St Jean des Bois.

La Dyle franchit l'ancienne limite entre Ottignies et Limelette. À cet endroit, elle atteint 8 m. de large et son débit était d'environ 2.200 l./sec. en 1971 selon le Service de l'Hydraulique Agricole de Wavre. Sur sa rive gauche, aux temps lointains, avait existé un moulin à fouler les draps. Ce moulin, dit de Cocqueroul, était situé aux environs du Clos de la Rivière. Il a laissé une trace dans la toponymie locale sous le vocable *Terre du Moulin*.

C'est dans les environs que débouche, toujours sur la rive gauche le *Petit Ri* provenant du vallon de la Boissette. Il y a quelques dizaines d'années

*Le coulant d'eau
du Petit Ry vers 1970.*

*Entre les arbres
on distingue
la petite ferme Delain.
La Clinique Saint-Pierre
sera construite sur
la colline à gauche.
Photo: J. Desmet*



déjà ce n'était plus qu'une rigole à débit semi temporaire. Il fut remplacé par un aqueduc pour recevoir les eaux usées de la Clinique Saint-Pierre et celles du lotissement tout proche.

Après une dernière courbe, la Dyle file tout droit vers le pont de Limelette, mieux connu sous le nom de pont du 11^e Zouaves pour commémorer le régiment français qui combattit à cet endroit en mai 1940 (rue Charles Dubois, près des établissements La Palestre).

Jusqu'en 1944, s'élevait là le château Crombez qui fut aux temps passés une demeure seigneuriale. De l'autre côté du pont se dresse la ferme... "Au Pont", la bien nommée !

Le pont sur la Dyle à Limelette. L'actuel pont du 11^e Zouaves.



Tout au bout du champ bordé par l'ancienne N37 reliant Limelette à Limal on découvre sur la rive gauche de la Dyle l'embouchure du *Ri de Pinchart* provenant du hameau du même nom situé sous Ottignies. Autrefois, on l'appelait le *ruisseau du Moulin* ou *Warichet* ou encore le *ruisseau des Prairies*. Il prend en effet sa source dans une prairie au Montaury sous Pinchart. Avec un débit d'environ 80 l./sec. mesuré en



Le ruisseau du Pinchart à la Place de l'Europe à Limelette en 1978. Photo: J. Desmet

1971, il n'est pas surprenant que ce ruisseau ait pu actionner, à partir de 1855, une roue hydraulique fournissant la force motrice pour un petit atelier de tourneur (fabrication de bobines pour la filature de Mousty).

Signalons ici l'existence à cet endroit de plusieurs pièces d'eau naturelles ou artificielles.

Tout d'abord, le long de la rue des Étangs (anciennement rue Montaury), nous trouvons un ensemble d'étangs entourés d'une zone marécageuse. Un de ceux-ci a été aménagé pour la pêche. D'autres étendues d'eau ont été creusées en 1969 sur la rive gauche du Pinchart entre la rue de Lasne et la rue des Prairies. Notons encore la présence d'un petit vivier aménagé en 1971 derrière l'ancienne école du hameau (rue des Chênaux).

Passant sur le territoire de Limelette, le Pinchart alimente un étang qui servait de réservoir au moulin dit de Beaucaire (rue du Moulin à Eau à Limelette). Avant de pénétrer dans l'enceinte de cette usine, le ruisseau recueille les eaux de ce qui était encore, il n'y a pas si longtemps, un simple coulant d'eau le *Vau de Ri* venant du Puits sous Céroux. Son sillon marquait la limite entre deux lotissements dont il captait les eaux usées pour les envoyer, à ciel ouvert, dans les prairies de Balbrire. Heureusement, aujourd'hui les choses ont changé après la pose d'un aqueduc.

Le Pinchart poursuit son cours et dessert l'ancien moulin de Limelette. Cette usine avait été construite en 1792 et était équipée de 2 paires de meules de 1,50 m de diamètre et d'un cylindre pour la farine fine fleur triple zéro. Elle était animée par une roue à godets en fer. Les installations subirent de graves avaries lors du bombardement de 1944 et furent mises hors service en 1956.

Passant sous la cour et les bâtiments, le ruisseau se dirige vers le Buston où il alimente plusieurs étangs. Par le parc de l'ancien château Becquet (rue Louis Sablon), détruit en 1944, il gagne la place de l'Europe qu'il aborde au pignon d'un très ancien café, lieu des réjouissances campagnardes pendant de nombreuses décennies. Après quoi, le Pinchart s'en va rejoindre la Dyle par un simple chenal.

Complétons ce travail de mémoire collective en évoquant les mares et les fontaines qui ont joué un rôle non négligeable dans la vie de nos campagnes et méritent une citation.

Deux mares, les mares de Céroux jouaient un rôle dans l'irrigation des chemins : une à la rue du Bois Henry, l'autre au Try (entrée de la rue du Puits). Il existait en outre deux mares communales : "l'grande Bauwe" (près de l'église) et "l'grande Bauwe à Nicaise" (rue Nicaise). On dénombrait

en outre quatre autres mares qui servaient d'abreuvoirs : "l'bauwe Aubin" (près de la ferme Collart), "l'bauwe Bac" (ferme Berger, rue aux Fleurs), "l'basse aux Rînes" (mare aux grenouilles, près de la ferme de Moriensart) et "l'nwère Bauwe" (près de la ferme Laloux à la Grand Rue). Il a existé au Culot de Mousty un abreuvoir, la mare de Mousty, qui occupait l'emplacement de l'actuelle place du Centenaire. La mare du Bois des Rêves, "l'basse aux Biches" occupait une cuvette près du Ri Angon. Quant aux mares du Petit-Ry, il existait anciennement rue de la Boissette une mare à bestiaux près de la ferme Jean Dalane (Jean de Lasne) qui fut remplacée par le château Delune (du nom de l'architecte bruxellois qui le fit construire). Une autre mare fut creusée rue du Petit-Ry, près de la ferme Loison (ancienne maison du Dr Ferrière).

Pour mémoire, rappelons quelques fontaines. Sous Ottignies: les fontaines Crahaut (Bois de l'Etoile), Marie Paûques (en bordure du chemin de fer de Charleroi, entre la rue du Renivaux et la rue du Monument), Renivaux (dans la propriété du collège du Christ-Roi), Aimont (rue de la Fontaine), Montauray (source du Pinchart), deux petites fontaines dans le vallon du Petit-Ri, la petite et la grande Mone-à-l'eau. Sous Limelette: les fontaines Jean-Albert, la Veuve et Pinchart (localisation indéterminée) et le Baleau (rue du Baleau à Rofessart). Sous Céroux-Mousty: Toûne, Evaux, Desenfants (voir ci-dessus) dont le patronyme rappelle une ancienne famille installée à proximité, mais la fontaine était aussi connue sous le nom de "l'Colette".

Joseph DESMET

SOURCES

Archives de la ville d'Ottignies-Louvain-la-Neuve

Atlas des cours d'eau

Plan POPP

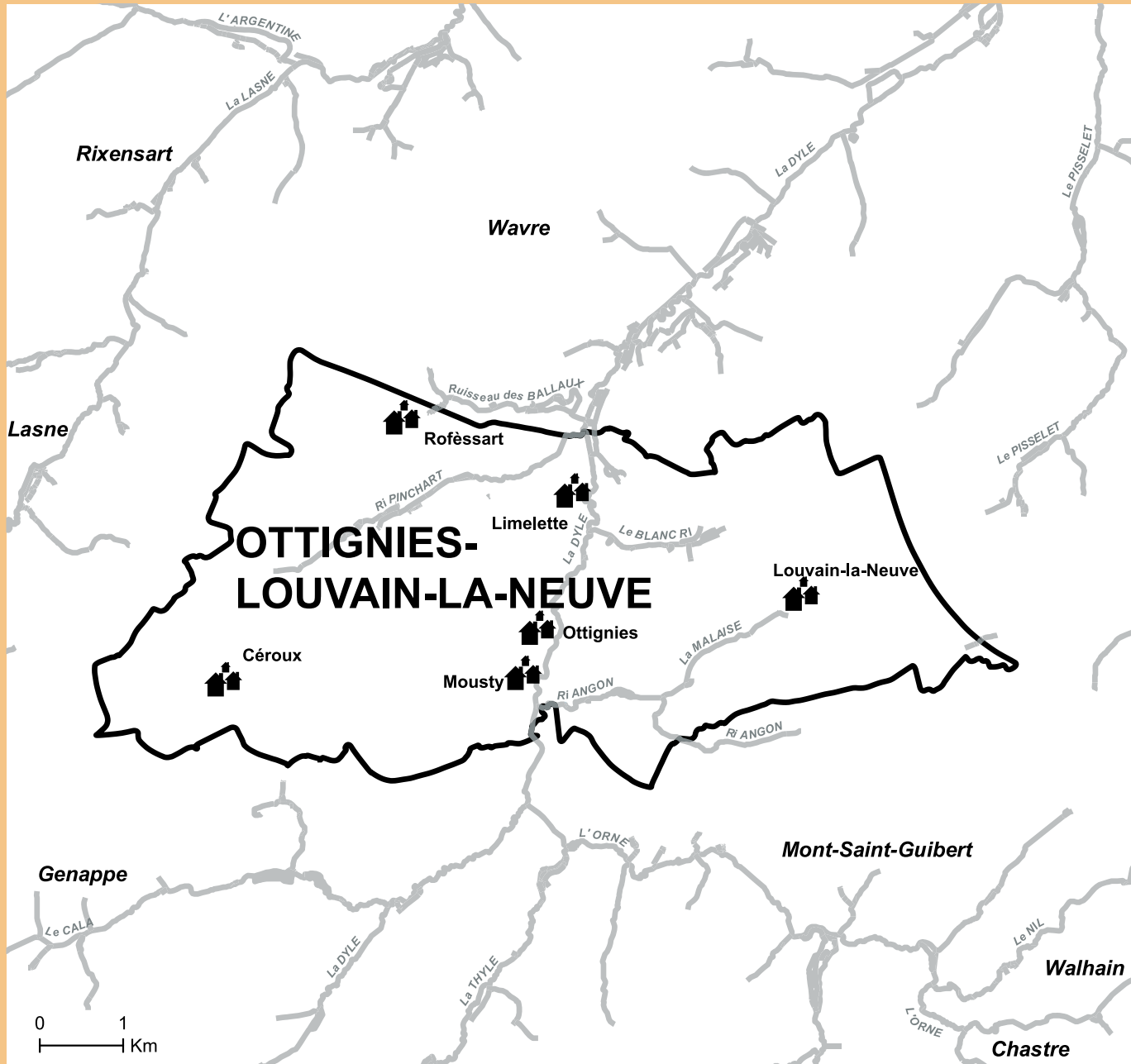
Service Hydraulique Agricole

TARLIER et WAUTERS, *Histoire et Géographie des Communes belges*

SCOPS et HAVERMANS, *Ottignies à travers les Âges*

Jean MARTIN, *Louvain-la-Neuve et ses environs*

Abbé JEANDRAIN, notes dactylographiées







MÉMOIRES DE LA LASNE À RIXENSART

Lorsque nous étions mômes, *la Lasne* était “notre fleuve à nous”. Bien sûr, nous l’aurions voulue plus large, plus profonde, plus rapide et, pourquoi pas, plus importante. Quoique, entre *l’Escaut* et elle, il n’y avait que *la Dyle*, la Lasne était donc sous-affluent d’un fleuve car il était évident que *le Ruppel* ne comptait que pour du beurre. D’ailleurs où était sa source à celui là ?

Bref, nous avions une grande considération pour notre cours d’eau et il la méritait pour d’autres raisons encore ! N’était-ce pas une frontière ? Entre Genval et Rixensart, bien sûr. Frontière aujourd’hui disparue sous la bénédiction d’un fusionneur mais qu’à l’époque, les gamins que nous étions avaient farouchement défendue contre les “*Bourdjwettis*” et les “*Glaintis*”. Traduisez, nos pareils du Bourgeois et ceux du Glain, ennemis rixensartois héréditaires, cela va de soi, puisqu’ils habitaient de l’autre côté de la rivière.

Frontière encore, mais à l’époque nous le savions pas, entre les Nerviens et les Aduatiques et ensuite, entre le diocèse de Cambrai et celui de Liège. Bref, nous ignorions que c’était notre Histoire que nous défendions.

Mais la Lasne, notre Lasne, car en d’autres lieux ce n’était plus tout à fait la même, était également notre piscine, notre plage huppée, même si les cailloux du fond ressemblaient peu à du sable fin. Elle était également notre mer intérieure sur laquelle naviguaient les rafiots les plus invraisemblables, depuis le voilier offert par le parrain jusqu’aux sabots munis d’un mât et d’une voile carrée entre deux baguettes. Les sabots d’hommes étaient nettement préférables à ceux de femmes aux bords moins élevés.

Et tout cela se passait aux “méandres du Belloy” où une simple dalle de béton servait de pont. Il faut savoir que la rivière, qui suivait normalement la ligne de plus forte pente comme tout honnête cours d’eau, quittait ce tracé, grâce aux dits méandres, pour un autre qui l’installait dans un lit créé par l’homme. De ce fait, creusé horizontalement au flanc de la vallée, elle se trouvait, au bout de son parcours, nettement plus haut que le lit initial qu’elle rejoignait au moulin en formant une chute de 1m 76.

Qui dit moulin, dit bief. Qui dit bief, dit piscine. Qui dit piscine, dit garnements qui regardaient de haut les gamins qui patageaient au Belloy dans 30 cm, 50 cm d’eau en faisant un “barrage”, alors qu’ici au bief du moulin 1m 50 au moins nous attendait, si la vanne était fermée, et un fond de vase plutôt que de cailloux. On pouvait même y plonger, à une condition, en oblique suffisante pour éviter le mur d’en face ou le gros tuyau annelé qui traversait le bief. Ce tube n’était pas n’importe quel conduit, il permettait aux eaux affluentes qui coulaient à un niveau inférieur à celui du bief sous eau de traverser la

Lasne pour s'y joindre après la chute. Il se trouvait à 50 cm ou 60 cm sous le niveau des eaux les plus hautes, et était suffisamment gros pour s'y tenir debout avec de l'eau jusqu'aux genoux et faire croire au nouveaux venus qu'ils "avaient pied". Grande était la jubilation lorsqu'un naïf prenait la tasse, voire même paniquait, en s'enfonçant totalement là où il croyait à peine mouiller son slip.

Lorsqu'on évoque les eaux affluentes, il faut non seulement citer celles de la *Fontaine Smars* mais également celles du *Margot*.

Ce dernier ruisseau, affluent de la rive gauche, dispose d'une source officielle à la *Fontaine des Bossus* mais une bonne partie de ses eaux provient du *Trou Margot* qui lui a donné son nom. Le "trou" en cause ne mérite ce nom que vu d'en haut. C'est en fait un très grand talus boisé, une "hurée" disait-on, qui, anciennement, avait une très mauvaise réputation, on y parlait d'une sorcière, la Margot. Une autre étymologie est beaucoup plus probable. C'est dans cet endroit discret que les filles légères retrouvaient leurs galants. C'est là que les Margots usaient de leurs charmes et les anciens, qui appelaient un chat un chat, ne s'étaient pas trompés pour nommer le lieu. Quant à la sorcière, elle était peut-être invention de mères pour détourner leurs filles d'un lieu qu'elles avaient elles-mêmes agréablement fréquenté au temps folâtre de leur jeunesse.

Le ruisseau parcourait ensuite un pré marécageux tout en formant la limite entre Genval et Ohain et, juste avant d'être genvalois des deux rives, il passait le long de la ferme Stouffs la mettant ainsi sur Ohain. Une légende veut, mais est-ce vraiment une légende, que la fermière, lors des premières douleurs se réfugiait dans la grange, de l'autre côté du ruisseau par rapport au logis, pour y accoucher, dans le foin peut-être, mais sur Genval en tout cas. Ce n'est pas qu'on soit chau-

vin, mais...! Au-delà de la ferme, le ruisseau parcourt les prés dominés par le Mahiermont avant de rejoindre la rivière.

Quant au moulin, on le dit très vieux. Certes pas les bâtiments actuels mais le fait même d'un moulin à grains en cet endroit. Le nôtre avait en outre la particularité d'assurer deux fonctions distinctes. Il remplissait évidemment ses activités normales et cela grâce à trois couples de meules mises en branle par la grande roue et la chute de la Lasne, mais en outre, la même roue, à des moments convenus entre le meunier et la commune de Genval, activait les pompes qui refoulaient vers le réservoir sur la colline les eaux destinées à la distribution. Cela se passait à la fin du XIX^e siècle et, au début du XX^e siècle, la population en constante progression ne pouvant plus être tributaire du niveau d'eau, parfois trop bas dans la rivière, le Conseil communal avait accepté la dépense d'un moteur électrique. Il était entendu toutefois qu'il ne servirait que lorsque, par temps sec, l'ampleur, et donc la force, de la chute était insuffisante.

En aval du moulin, à une centaine de mètres, les eaux qui avaient actionné la roue, aujourd'hui disparue, rejoignaient le cours initial de la rivière qui poursuivait son chemin dans les grasses prairies du *Carpu*. Il y a bien longtemps, j'aurais pu dire que la rivière zigzaguait dans les prés. L'ancienne limite entre Genval et Rixensart témoigne des multiples méandres que faisait la Lasne dans le sol limoneux, mais au début du XIX^e siècle, grâce à la wateringue du roi Guillaume, elle fut priée de couler droit et même, si de nos jours elle ondoie quelque peu, elle reste docilement dans un lit creusé par l'homme.

On ne se baignait guère dans cette partie de la vallée. Aucun sentier n'y menait, il fallait franchir des clôtures, affronter des troupeaux ce qui était encore acceptable, mais il fallait surtout éviter le

fermier qui n'appréciait pas trop notre présence. On peut le comprendre. Les berges, hautes et friables, souffraient de nos activités, s'écroulaient trop souvent et recréaient des méandres non souhaités même si le pittoresque y gagnait. Des petits affluents, en provenance des sources du Carpu, en rive droite, de la *Fontaine Fonteny*, à gauche, formaient souvent des mares avant de rejoindre la rivière et l'atteignaient enfin dans un fouillis de roseaux et d'herbes folles.

Il n'empêche, au temps de mon enfance, cet endroit était vraiment la dernière partie fréquentable de la Lasne. Au delà, des murs, des grillages, des toits gris, des dépôts de fûts et autres déchets industriels fermaient la vallée et l'horizon. Et la rivière, de l'autre côté de ce que tout le monde ici appelait "l'usine", la rivière n'était plus. Un égout à ciel ouvert avait pris sa place. Une eau qu'on sentait gluante, grasse, sans même y risquer la main. Une eau que l'on voyait noire, mais qui laissait, accrochés aux orties des bords, des rési-

du filandreux d'un blanc grisâtre tandis qu'y flottaient des déchets indéfinissables. Une eau, mais pouvait-on encore appeler cela "une eau", un magma liquide plutôt qui coulait paresseusement, franchissait un long tunnel obscur sous le remblai du chemin de fer, et s'éclaircissait ensuite, sur quelques dizaines de centimètres des eaux du ruisseau *Monseigneur*.

Et, en un lieu qui portait encore le nom de "les Deux Eaux", la sauce noire de la Lasne rencontrait la soupe verte de son principal affluent, *l'Argentine*.

Un promoteur, un jour, avait détourné cette dernière pour créer dans sa vallée, dans un écrin de verdure, un lac alimenté par de multiples sources. Et il avait bien fait d'éloigner la rivière de son plan d'eau car, dans les années qui suivirent, la Rivière d'Argent ou Argentine, devait perdre ce qui lui méritait son nom, la limpidité de ses eaux. Je l'ai connue d'un blanc laiteux, d'un bleu sombre, d'un vert turquoise et, en un sens, elle avait meilleur sort que la Lasne continuellement noire.



*L'Argentine en contrebas
du lac de Genval*

Les eaux réunies traversaient ensuite une région marécageuse qu'elles contaminaient allègrement mais qui, aujourd'hui, constitue une zone protégée et c'est heureux ainsi. Tout cela maintenant fait partie du passé, mais font aussi partie d'une époque disparue les emplois qui généraient cette pollution.

Quelques mètres encore et la Lasne pénètre sur les terres d'une entreprise moderne qui, sensible à l'air du temps, s'est voulue respectueuse de l'environnement. Dans un espace boisé, malheureusement trop étroit pour ne pas être soumis aux émanations d'essence toutes proches, entre un parking et la rivière, elle a créé un petit parc aux visées botaniques qui rassemble quelques espèces rares de nos régions. L'idée est excellente en soi, mais ce qui m'a paru le plus intéressant, ce sont les méandres anciens de la rive gauche de la rivière, heureusement conservés dans ce sous-bois et qui témoignent d'une époque lointaine où les rivières étaient libres.

Plus loin encore, la Lasne passe en un site qui, autrefois, comprenait aussi un moulin, celui de Rosières-St-André. En cet endroit, l'ancien bief de retenue est près de 8,50 mètres plus bas que celui du moulin de Genval après moins de 4 km de parcours. Avant d'y arriver, elle a reçu en rive gauche les eaux des multiples sources qui jalonnent le flanc de la colline rosiéroise et, en rive droite, celles drainées depuis les prairies humides. Après le moulin de Rosières, en rive droite encore, c'est le ruisseau du château qui rejoint la rivière. Aujourd'hui, ce sont principalement les eaux de ruissellement et celles qui sourdent des bois de Mérode qui alimentent le ruisseau alors, qu'anciennement, les eaux de la "Fontaine de la cave" lui donnaient naissance. Cette fontaine est disparue au milieu du XIX^e siècle sous le remblai du chemin de fer.

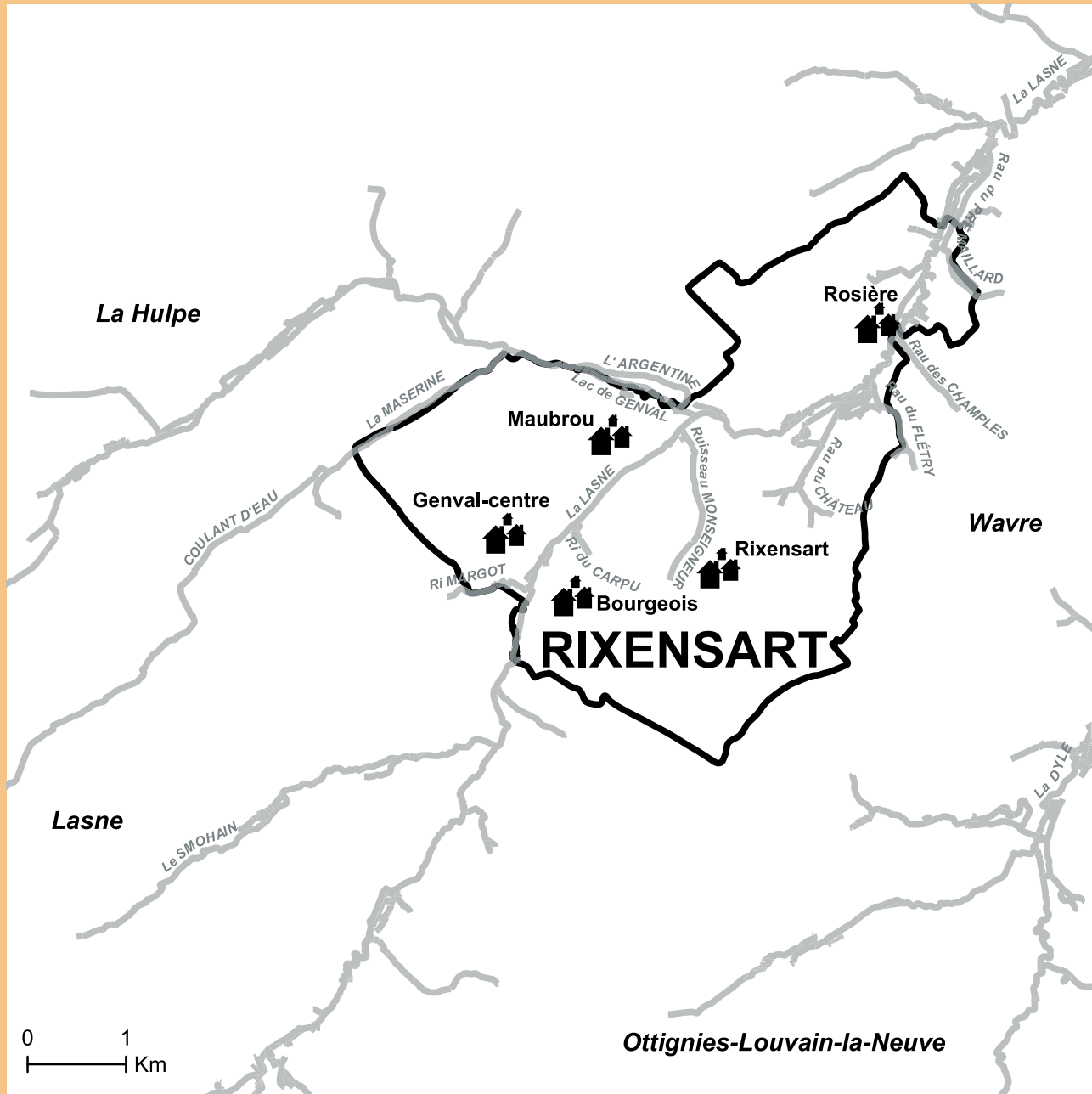
La Lasne traverse ensuite une zone de petits étangs où abondent les roseaux qui, peut-être, ont donné son nom au village de Rosières. À moins que l'on ne se tourne vers une hypothèse plus poétique qui évoque les roses et les roseraies. Cet espace constitue, en tout cas, une réserve importante de flore et de faune qui agrémentent les prés que parcourt le ruisseau du *Flétry* descendu des hauteurs du Plagniau. Sur le flanc droit de cette vallée, un espace fleuri retient le promeneur en un lieu où l'homme accorde une place de mémoire à ses animaux de compagnie. Ils dorment de leur dernier sommeil sur ce coteau malgré le grondement continu de l'autoroute toute proche.

La rivière y passe, sous cette artère où, quasi chaque jour, aux mêmes heures, le rugissement du trafic fait place aux hoquets d'une circulation qui progresse à l'allure des chariots médiévaux.

Au-delà, la rivière traverse un lotissement privé en se voulant discrète, bien rangée, bien polie, alors qu'elle se hâte vers une station d'épuration qui, aux limites de l'entité rixensartoise, en fera un cours d'eau nettoyé, dégraissé, dépollué. Il sera digne de recevoir, en rive droite, les eaux claires du ruisseau du *Pré Maillard* et apte à gagner les herbages de Tombeek.

Roger GHYSSENS

Pour le Cercle d'Histoire de Rixensart







*Le moulin abbatial vu vers le sud-est.
Carte postale de circa 1905.*

AU FIL DE LA THYLE : L'HYDRAULIQUE A L'ABBAYE DE VILLERS-EN-BRABANT

La présence de l'eau était un critère déterminant dans le choix du site d'une abbaye en raison de ses multiples affectations domestiques et liturgiques : consommation d'eau potable, bains et ablutions, pisciculture et irrigation, énergie motrice et, enfin, évacuation des déchets. Pour répondre à ces besoins essentiels, les moines ont mis en œuvre des systèmes et ouvrages hydrauliques qui témoignent de leur savoir-faire technique et de leur ingéniosité.

L'hydraulique monastique de Villers-en-Brabant repose essentiellement sur la rivière *Thyle*.

Les moines se sont d'abord installés au lieu-dit "La Boverie", situé aux sources du *Goddiaarch*, un petit affluent de la Thyle, où une gigantesque digue de terre, encore visible aujourd'hui, barre le vallon. Le choix du site n'était pas judicieux et ils se déplacèrent plus bas dans la vallée un an après leur arrivée, si l'on en croit la chronique de Villers. Le deuxième site n'est pas localisé avec précision. On présume qu'il se trouvait dans une zone à l'est du grand moulin.

L'abbaye telle que nous la connaissons - troisième site d'implantation, du début du XIII^e siècle - a été érigée dans une vallée étroite et marécageuse, à l'endroit où la rivière décrit un méandre est-ouest à travers un massif schisteux et où elle reçoit deux petits affluents, le ruisseau *Saint-Bernard* venant de l'ouest et le ruisseau des *Affligés*, du sud-est.

Cette implantation était à la fois judicieuse et audacieuse, puisqu'elle permettait de gagner de l'espace en construisant par-dessus la rivière et d'utiliser celle-ci comme collecteur principal et ses affluents comme collecteurs secondaires. Elle imposait, en revanche, de procéder à l'assainissement complet du site marécageux ainsi qu'au voûtement du cours d'eau sur une longue distance. Les moines ont donc d'abord réalisé les travaux de drainage nécessaires. Ils ont ensuite établi une gigantesque assiette artificielle de remblai, d'une hauteur moyenne estimée à 2 m mais dépassant sans doute 3 m par endroits, qui recouvre la rivière voûtée ainsi qu'un réseau complexe de canalisations souterraines. Ces travaux d'aménagement du site, d'une ampleur considérable, ont permis d'occuper toute la largeur de la vallée.

Un grand étang, dont le niveau d'eau était contrôlé par quatre vannes, a été aménagé en amont de l'abbaye. Au-delà de la digue aval de l'étang se situaient

plusieurs viviers. Aujourd'hui, l'emplacement de cet ancien étang est traversé dans le sens nord-sud par la voie ferrée et la route, tandis que les jardins et viviers ont disparu sous plusieurs mètres de remblai.

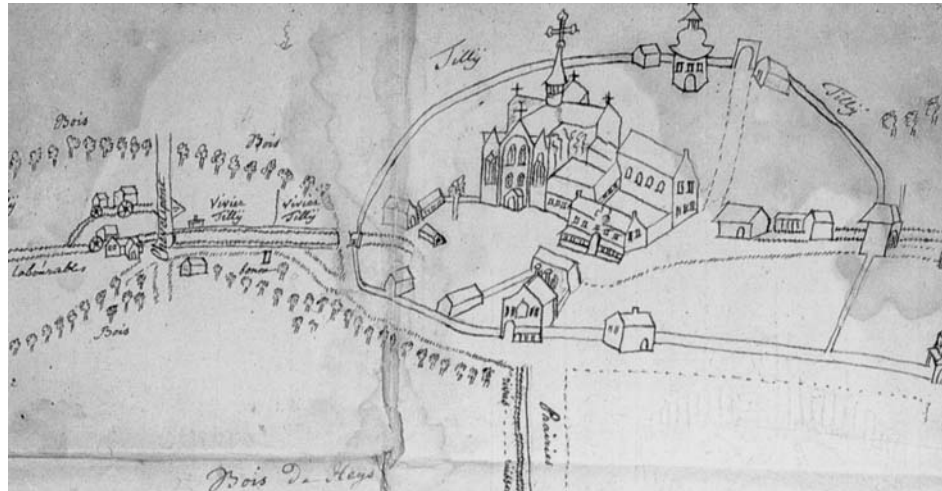
Deux moulins proches l'un de l'autre, d'importance inégale, ont été érigés sur la Thyle. D'après les archives, le petit moulin, situé en amont de l'autre, était utilisé comme scierie, tandis que le grand servait à la fois à moudre le grain, scier le bois et la pierre et presser l'huile. Le petit moulin était sans doute pourvu d'une roue "de dessous"; une faible chute, actuellement visible dans le lit même de la Thyle, indiquerait l'emplacement de celle-ci. Quant au grand moulin, il était pourvu de trois roues; celles-ci ont disparu, mais sont visibles sur une gravure de 1659 et sur le plan de 1797. Édifié sans doute à l'extrême fin du 12^e siècle, il a été exploité jusqu'en 1897.

Une grande fosse d'égout située à quelques mètres au nord du grand moulin, à ciel ouvert, de forme trapézoïdale et d'une superficie de 204 m,

constituait l'un des nœuds du réseau hydraulique. Les eaux du bief des deux moulins et celles du canal de décharge de l'étang y convergent avant de s'engouffrer en souterrain à l'ouest pour traverser le site abbatial sur une longueur de 271 m. La construction de ce long voûtement - sans doute l'un des ouvrages les plus spectaculaires du monde cistercien - a exigé la mise en œuvre de moyens particulièrement importants. Son tracé se présente sous la forme d'une ligne brisée dont les différents segments correspondent à plusieurs phases de construction, qui s'échelonnent de la fin du 12^e au 18^e siècle et qu'il faut mettre en relation avec l'extension progressive du nivellement artificiel du site. Sa largeur varie de 3,80 m à 4,80 m et sa hauteur est de 1,60 m à 2 m. La voûte est percée de nombreux regards et des collecteurs secondaires d'importance variable y débouchent. La rivière servait ainsi de collecteur principal des eaux usées à l'ensemble de l'abbaye.

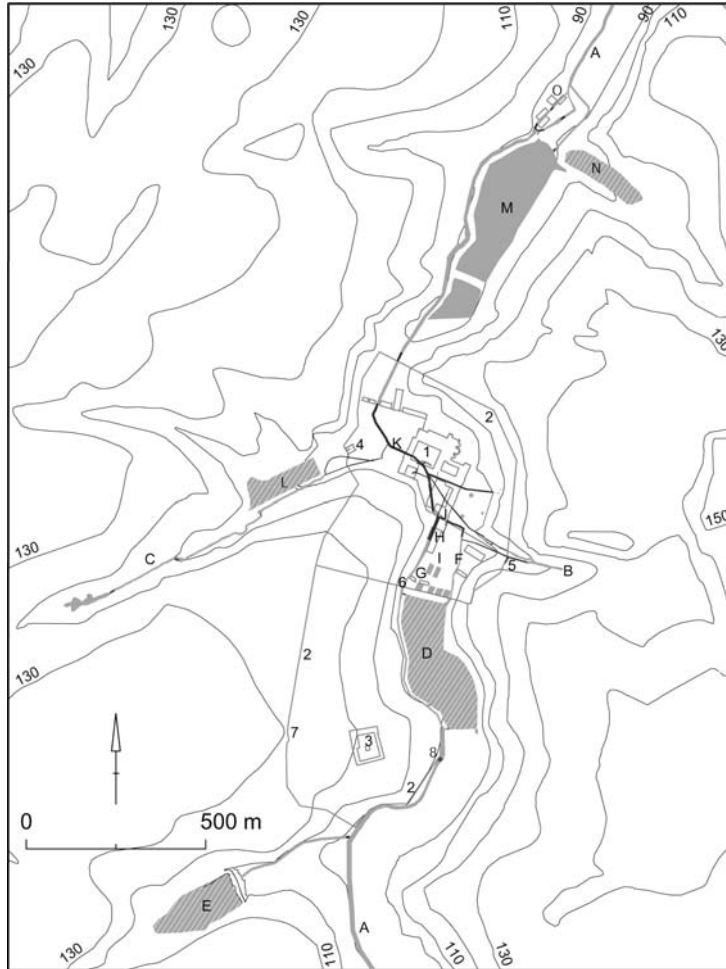
Le ruisseau des Affligés, qui s'écoule de la colline à l'est de l'abbaye, servait de collecteur secondaire. Dès le Moyen Âge, il rejoignait le canal de

*Le site abbatial.
Carte figurative
du XVII^e siècle.*



décharge de l'étang et collectait au passage les eaux usées de bâtiments qui ont abrité une grange et des étables au XVIII^e siècle. Le ruisseau Saint-Bernard, entièrement canalisé à ciel ouvert depuis sa source située à quelque 600 m de l'enceinte, provient d'un vallon situé à l'ouest de l'enclos et pénètre dans celui-ci à hauteur de la porterie. *Intra muros*, dans la grande cour de travail,

une partie du réseau souterrain du ruisseau Saint-Bernard a été reconnue : une galerie, à plusieurs sections et couverture de grandes dalles, débouche dans la Thyle voûtée. Ces fouilles ont été accompagnées de travaux de désobstruction des canalisations anciennes ; celles-ci ont été remises en eau, déversant à nouveau une partie du ruisseau dans la Thyle.



Plan général de l'abbaye de Villers dans la vallée de la Thyle.

1. abbaye ;
2. enceinte ;
3. ferme ;
4. porterie ;
5. porte de Namur ;
6. porte de la Ferme ;
7. porte de Nivelles ;
8. porte des Prés ;
- A. rivière Thyle ;
- B. ruisseau des Affligés ;
- C. ruisseau Saint-Bernard ;
- D. emplacement de l'étang amont comblé ;
- E. étang disparu du Goddiarch ;
- F. canal de décharge ;
- G. petit moulin ;
- H. grand moulin ;
- I. emplacement du jardin avec les viviers ;
- J. grande fosse d'égout ;
- K. parcours souterrain de la Thyle ;
- L. étang disparu du Saint-Bernard ;
- M. étangs en aval ;
- N. étang disparu de Chevelipont ;
- O. moulin de Chevelipont.

En aval de l'abbaye, la rivière alimente deux autres étangs, le bief du moulin de Chevelipont, ainsi que le pan à degrés d'une glissière.

Les possibilités d'alimentation de la communauté en eau potable étaient diverses. Des sources jaillissaient au nord-est des ruines, sur le flanc de la colline dite de Garenne, et d'autres sur la colline sud-ouest. Ces dernières alimentaient peut-être la cuisine située au sud du cloître. Par ailleurs, deux puits sont attestés par l'iconographie ancienne et par les fouilles. L'existence de tuyaux en plomb dans différents endroits de l'abbaye est connue, mais la plupart ont sans doute été récupérés après la vente du monastère en 1796.

La réaffectation des moulins, le mauvais état de conservation et la situation excentrée de certains

ouvrages hydrauliques, et surtout le comblement du grand étang et des viviers, ont oblitéré dans une certaine mesure la fonctionnalité de plusieurs composantes importantes de l'hydraulique de surface. Par ailleurs, la complexité du réseau hydraulique souterrain, l'ignorance dans laquelle nous nous trouvons à propos d'une grande partie de son maillage, ainsi que l'impossibilité d'explorer les canalisations colmatées ou de dimensions trop réduites, forcent à constater nombre d'inconnues tant du point de vue de leur localisation que de leur fonction. Il n'en reste pas moins que l'étude des systèmes de l'hydraulique à Villers livre le témoignage de travaux d'aménagement d'une ampleur incomparable, singulièrement adaptés aux particularités orohydrographiques du site et aux programmes de construction des bâtiments.

Frédéric HELLER

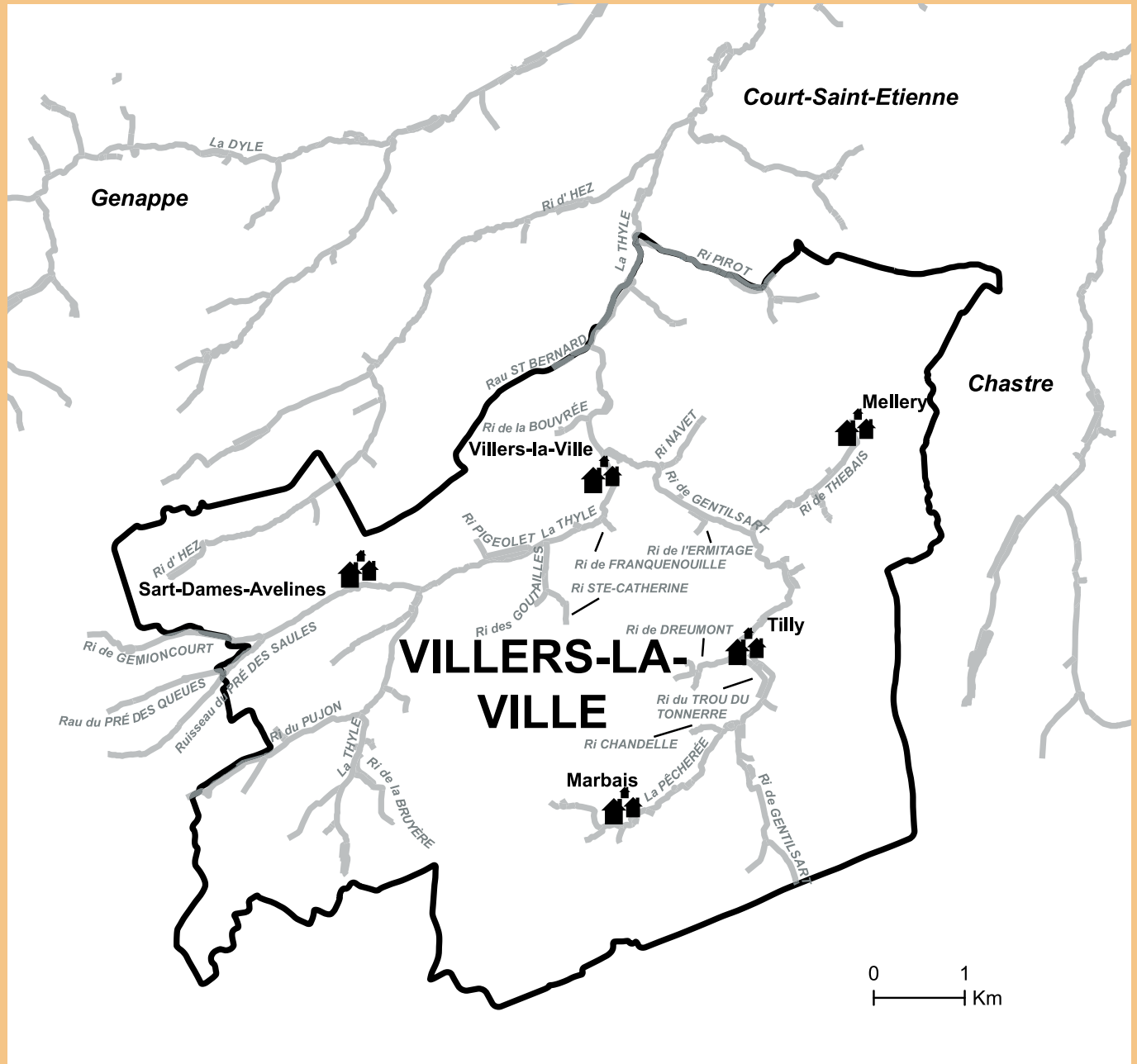
Éric DE WAELE

Archéologues

Ministère de la Région wallonne

BIBLIOGRAPHIE

- *Chronica Villariensis monasterii*, éd. G. WAITZ dans *Monumenta Germaniae Historica*, Scriptorum, t. XXV, Leipzig, 1925, p. 196.
- COOMANS T., *Analyse critique des gravures anciennes de l'abbaye de Villers aux XVII^e et XVIII^e siècles et de leurs copies du XIX^e siècle*, Ministère des Travaux publics, Centre d'Histoire de l'Architecture et du Bâtiment, Bruxelles et Louvain-la-Neuve, 1988.
- COOMANS T., *Le grand Lavatorium du cloître de Villers au XV^e siècle*, dans *Revue Belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art*, 63, 1994, p. 19-36.
- COOMANS T., *Un cas particulier : l'hydraulique monastique médiévale - état de la question*, dans de HARLEZ de DEULIN N., *Les ouvrages hydrauliques (Héritages de Wallonie)*, Ministère de la Région wallonne, 1997, p. 40-43.
- COOMANS T., *L'abbaye de Villers-en-Brabant* (Studia et Documenta, XI), Bruxelles et Brecht, 2000, spécialement p. 49-56, 266-267, 300-301, 329-331, 343, 352-355, 377, 397-399, 411-419, 426-427, 477-483, 495-502, 513-517, 525-529, 540-542.
- DE FAYS R., *L'abbaye de Villers-la-Ville*. Contribution à l'étude du réseau hydrographique, travail polycopié, s.l., 1987.
- DE FAYS R., *La maîtrise de l'eau par les moines cisterciens de l'abbaye de Villers-la-Ville, en Belgique* (Les Cahiers Ngonge, 20), s.l. (Bruxelles), 1988.
- DE FAYS R., *Le réseau souterrain de l'abbaye cistercienne de Villers-la-Ville* (Brabant, Belgique), dans PRESSOUYRE L. et BENOIT P. (dir.), *L'hydraulique monastique. Milieux, réseaux, usages* (Rencontres à Royaumont), Actes du colloque international de Royaumont, 18-20 juin 1992, Grâne, 1996, p. 247-255.
- DE FAYS R., *Les aménagements hydrauliques de l'abbaye de Villers*, dans *Villers. Une abbaye revisitée*, Actes du colloque, 10-12 avril 1996, Villers-la-Ville, 1996, p. 37-65.
- DE WAELE É., HELLER F., DE FAYS R., *L'hydraulique de l'abbaye de Villers-en-Brabant à Villers-la-Ville*, dans *Les chemins de l'eau. Les réseaux hydrauliques des abbayes cisterciennes du nord de la France et de la Wallonie*, Institut du Patrimoine Wallon (IPW), 2004, pp. 119-128.
- DE WAELE É. et HUBERT B., *Villers-la-Ville: sondages à l'abbatiale*, dans *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 7, 1999, p. 13-14.
- DE WAELE É. et HELLER F., *Villers-la-Ville/Villers-la-Ville: abbaye, le réseau hydraulique*, dans *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 9, 2001, p. 21-22.
- DE WAELE É. et HELLER F., *Villers-la-Ville/Villers-la-Ville: le réseau souterrain du ruisseau Saint-Bernard sur le site abbatial*, dans *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 10, 2002, p. 20-23.
- DE WAELE É. et HELLER F., *Villers-la-Ville/Villers-la-Ville: suivi archéologique de la pose d'une conduite d'eau sur le site abbatial*, dans *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 10, 2002, p. 23-25.
- THOMAS F., *L'abbaye de Villers au fil de l'eau*, dans *Villers*, n° 12, 4^e trimestre 1999, p. 27-31 ; n°13, 1^{er} trimestre 2000, p. 23-28.





PETITE BALADE AUTOUR ET ALENTOURS DES COURS D'EAU DE WALHAIN

*Mon plaisir est encore d'accompagner le ruisseau,
de marcher le long des berges, dans le bon sens,
dans le sens de l'eau qui coule, de l'eau qui mène
la vie ailleurs, au village voisin.*

G. Bachelard,
L'eau et les rêves, p. 15

SITUATION HYDROGRAPHIQUE

L'épave dorsale de la commune est parcourue par un ruisseau qui traverse les trois villages de l'entité; à hauteur de Walhain, son hydro-nyme est le *Hain*, au niveau de Tourinnes-Saint-Lambert et de Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin, son nom est le *Nil*. Prenant sa source dans la campagne entre le hameau de Baudecet et Walhain-centre, il longe le hameau de Saint-Paul, pénètre dans Tourinnes-Saint-Lambert et, à Libersart, oblique dans le sens inverse pour traverser de part en part Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin, plonger sur Alvaux et se jeter dans l'*Orne*, à la limite de la commune. Au travers des divers méandres de son parcours, long de quelque 14 kilomètres, plusieurs rus viennent alimenter son débit; citons-les dans l'ordre qui va de la source à l'embouchure: le *ry des Radas*, le *ry de Chevequeue*, le *ry de Lerinnes* et le *ry du Préa*.

Un mot sur les quatre affluents précités. Le *ry des Radas* rejoint le *Hain* au château féodal de Walhain, le *ry de Chevequeue* à la place Communale, le *ry de Lerinnes*, non loin du centre de Tourinnes et le *ry du Préa* à Libersart. À l'exception du *ry de Lerinnes*, il s'agit de minces filets d'eau dont le cours n'excède pas les deux kilomètres et qui n'ont aucun affluent; par contre, le *ry de Lerinnes*, dénommé sur ses premiers hectomètres *ry des Mottes Bridoux* à Sart-Walhain, est le seul affluent du *Nil* à recevoir lui aussi des eaux: le *ry du Pré des Basses* et le *ruisseau de la Belle-Haie*. Il constitue la colonne vertébrale du hameau de Lerinnes et a une longueur de plus ou moins trois kilomètres. La quasi-totalité des cours d'eau qui sillonnent le territoire de la commune de Walhain font partie du sous bassin du *Hain* (*Nil*) et prennent leur source dans



l'entité. On peut donc dire qu'il y a une parfaite homogénéité du réseau hydraulique walhinois. Trois exceptions échappent à la règle, toutes situées à l'extrémité occidentale de l'entité et toutes affluents de l'Orne. Tout d'abord, le *ry de Perbais*, prenant sa source et arrosant le hameau du même nom. Ensuite, le *ry des Lovières*, prenant sa source et longeant le hameau des Hayettes à Nil. Enfin, le *ry de Corbais* prenant sa source dans le village du même nom et dévalant les pentes du Val d'Alvaux sous Nil-Pierreux.

LES ACTIVITÉS LIÉES AUX COURS D'EAU

D'emblée, signalons que les cours d'eau sillonnant la commune de Walhain, n'ont été à aucun moment de leur histoire, navigables; en effet, leur exigüité et leur trop faible profondeur empêchent toute circulation fluviale, même pour une minuscule embarcation à fond plat.

La pêche, comme occupation nourricière ou de loisir, et l'industrie hydraulique (les moulins) sont les deux principales fonctions d'usage de nos ruisseaux.

Depuis toujours, ici comme ailleurs, la pêche fut constamment pratiquée afin d'apporter un complément nutritif essentiel à la nourriture de nos ancêtres. La double enceinte des douves du château féodal de Walhain, alimentée par le *ry des Radas*, formait également des plans d'eau servant de viviers; ceux-ci sont mentionnés dès le XVI^e siècle. Un maître pêcheur en est responsable et veille à leur entretien dont le coût incombe au seigneur. L'entretien comprend la fenaison des prés attachés aux viviers, la coupe des joncs, la pêche et le rempoissonnement; ce dernier dure deux ans. Après la pêche, les viviers sont parfois asséchés, labourés et semés d'orge. À la fin du XVIII^e siècle, les étangs du château existent encore, mais en 1804, dans un document administratif dressé

par l'administration française, les plans d'eau sont dits desséchés et mis en culture. À la confluence du ruisseau de la Belle-Haie et du *ry de Lerinnes*, à l'endroit même où subsistent quelques marais, il y avait également un vivier; celui-ci était exploité par les moines de l'abbaye des Trinitaires de Lerinnes dont l'ancienne ferme se situe toujours à proximité immédiate.

Depuis le Moyen Âge, l'énergie hydraulique a permis d'actionner des moulins à eau. Dans les villages de Walhain et de Tourinnes-Saint-Lambert, il n'y en eut guère du fait de l'absence de pente et, donc, de débit suffisant; la seule tentative fut celle de Charles Joseph Tondoir qui établit son moulin près du château de Saint-Paul dans les premières années du XIX^e siècle. Une plainte est introduite par les riverains suite à la trop grande élévation des eaux. Le mécontentement de la population conjugué au manque de débit sonna le glas du moulin qui fut définitivement supprimé en 1836 sur décision des autorités communales.

Par contre, à Nil-Saint-Vincent, et plus spécialement à Nil-Pierreux, deux moulins à eau prirent une place importante dans le paysage.

C'est le seul endroit de la commune où le relief permet d'obtenir une force hydraulique suffisante pour actionner les roues d'un moulin. Le plus ancien est celui d'Alvaux, qui remonte au Moyen Âge. Il s'agit d'un moulin banal, c'est-à-dire que sur son exploitation, le seigneur impose l'usage du moulin à ses paysans, retirant le droit de mouture: ce droit, qualifié de banal, est alors acquitté en grains lorsque le paysan porte sa récolte au moulin; cette redevance permettait au seigneur d'entretenir le bâtiment, de renouveler régulièrement les pièces du mécanisme et d'aménager le cours d'eau. Ce moulin, situé au débouché du *ry de Corbais* dans l'Orne, appartenait aux seigneurs d'Alvaux, une lignée directement

issue de la famille des seigneurs de Walhain. Le moulin s'inscrit dans un ensemble composé d'une grange et d'une tour médiévale, le tout inséré entre les bras du cours de l'Orne et de sa fausse eau ; niché au fond de la vallée, le site est agreste et extrêmement agréable. On sait peu de chose de l'histoire du moulin. À la suite du siège de la tour d'Alvaux, sous Maximilien d'Autriche en 1488-1489, il fut complètement détruit. La bâtisse actuelle, de type industriel, remonte au XIX^e siècle. Après avoir cessé toute activité au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il fut petit à petit démantelé pour ne plus laisser qu'une carcasse vidée de son appareillage. Dans les années 1970, l'étang de retenue d'eau fut quadrillé en plusieurs morceaux réservés à la pisciculture.

Le second moulin se situe au cœur du hameau de Nil-Pierreux. Mentionné une première fois en 1536, celui-ci appartient toujours à des particuliers qui ne relevèrent à aucun moment d'un pouvoir seigneurial ou ecclésiastique; ce ne fut donc pas un moulin banal vu que les habitants de l'endroit n'avaient aucune obligation d'y aller moudre leur grain. Sous l'ancien régime, le moulin du domaine de Nil-Pierreux couvrait une superficie d'un peu plus de deux hectares; il comprenait le moulin proprement dit, le corps de logis, un petit vivier, un grand vivier, un cortil, un pré et un jardin. Au cours du XIX^e siècle, après plusieurs changements de propriétaires, l'ensemble va considérablement fondre pour ne plus couvrir, en 1915, que quarante-quatre ares. Avant de cesser définitivement ses activités en 1946, le moulin connut deux interruptions; d'abord entre 1690 et 1700, alors que la guerre sévit dans nos régions, le moulin subit de graves dommages par le fait du passage des troupes françaises ou alliées; ensuite dans un acte de vente remontant à 1867, il est question de l'ancien moulin de Nil-Pierreux, consistant en deux bâtiments très délabrés, dont

l'un a renfermé dans le temps l'appareillage supprimé à cause de la pénurie d'eau. Durant les années 1970, le corps de logis fut transformé en café à l'enseigne "*À la truite meunière*" et l'étang adjacent, bordé de peupliers, fit les beaux jours des pêcheurs dans un cadre champêtre.

PETITES HISTOIRES AU FIL DE L'EAU

Le ry du Pré des Basses fut le théâtre de puissances démoniaques; à l'époque de la grande chasse aux sorcières qui s'abattit en occident au cours des XVI^e et XVII^e siècles, les abords de ce mince filet d'eau donnèrent lieu à bien des turpitudes. C'est en effet à cet endroit que certaines sorcières de la région se retrouvaient à l'occasion du sabbat pour s'adonner à des pratiques peu respectueuses de l'enseignement de l'église (orgies sexuelles, profanation des Saintes Espèces, ...).

À ce sujet, relatons une affaire qui resta longtemps gravée dans les mémoires. Marguerite Monnet, épouse Laurent de Coz, est accusée de sorcellerie par Marie Eurcoz et Anne Begin, toutes originaires de Sart-Walhain. Ces dernières, prisonnières depuis un certain temps pour des faits similaires, la dénoncent pour avoir participé avec elles au sabbat au ry du Pré des Basses; par ailleurs, elle est également suspectée d'avoir mis le diable au corps à la fille Beaumont et d'avoir commis d'autres maléfices. On raconte que ces trois femmes se retrouvaient régulièrement en bordure du ry des Mottes Bridoux afin d'y préparer diverses substances (poudres, onguents, ...) aux propriétés diaboliques. Complices, elles avaient la réputation de jeter des sorts à de nombreuses personnes habitant Sart-Walhain.

Ayant eu vent de la décision judiciaire de procéder à son arrestation suite à ses dénonciations, Marguerite Monnet quitta le domicile conjugal et prit la fuite. Après plusieurs journées de vaga-

bondage et bien des difficultés rencontrées sur le chemin de l'errance, elle dut se résoudre, la mort dans l'âme, à regagner sa demeure. À peine rentrée dans ses foyers, son époux l'appréhenda et la livra à la justice. On ne sait si cet acte ingrat fut commis sous la vindicte populaire, après menaces à la clé, ou s'il s'agit d'un règlement de compte faisant suite à des dissensions conjugales; cependant, quand on connaît la déchéance sociale entraînée par une fréquentation démoniaque, il y a fort à parier que cette trahison fut la conséquence d'une pression villageoise insupportable. Quant aux deux dénonciatrices, elles étaient déjà prisonnières depuis un certain temps et n'avaient donc plus rien à perdre.

Tout cela s'acheva par la mort sur le bûcher en 1666 des trois protagonistes; leurs biens furent confisqués et acquis par le seigneur.

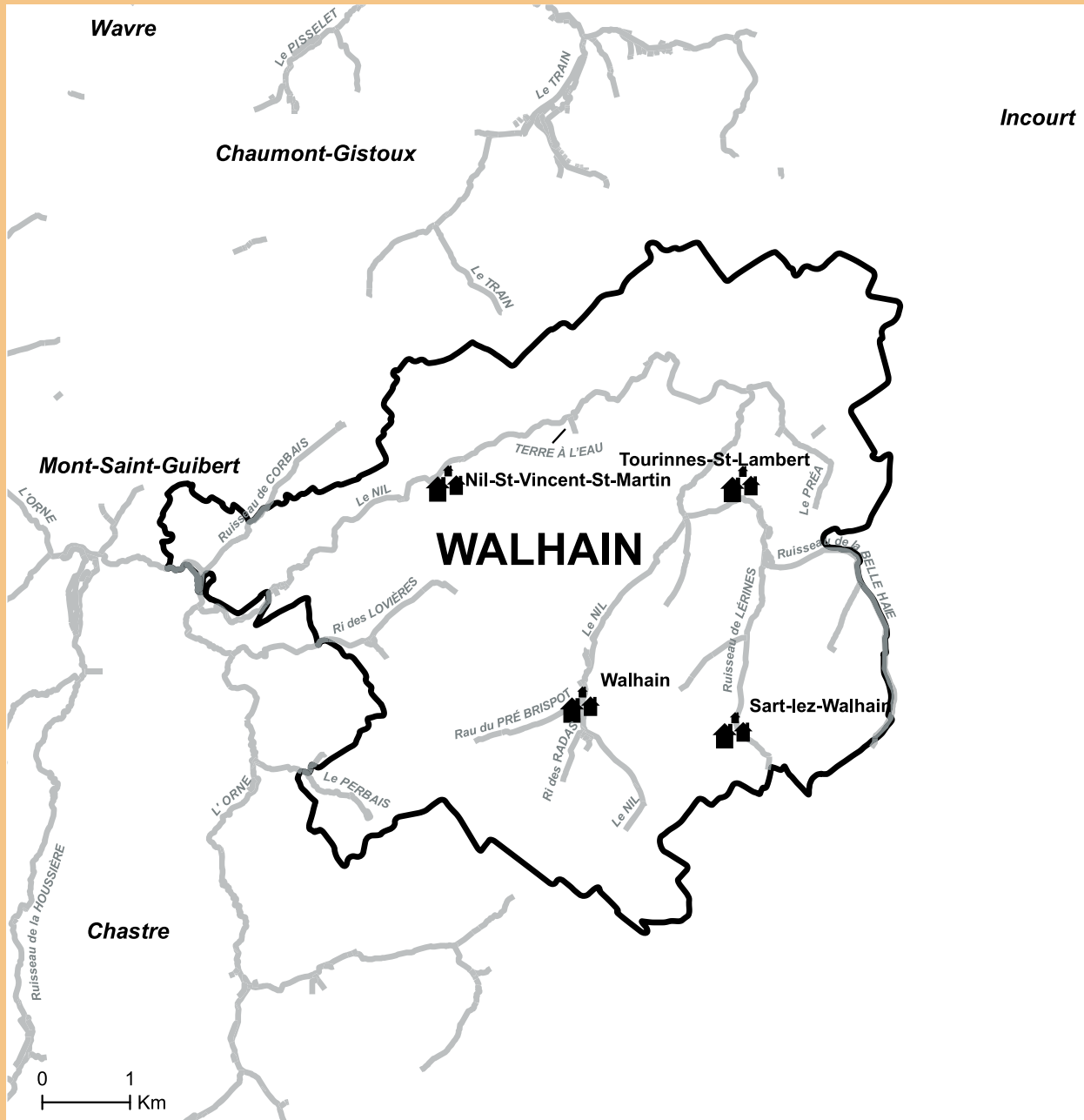
Dans un tout autre registre, durant la seconde guerre mondiale, le moulin d'Alvaux participa activement à la Résistance contre l'occupant allemand.

Le meunier de l'époque, Alphonse Marcoen, se distingua par sa bravoure et sa générosité. En effet, pendant la guerre, seuls les cultivateurs avaient droit à quelques sacs de farine; pour ce faire, ils recevaient de l'administration commu-



nale des bons leur permettant de s'approvisionner au moulin. Les autres habitants du village devaient, eux, se procurer leur farine au magasin ou au marché noir, à des prix inabordables. Pour ceux-là, le meunier ne comptera pas ses nuits pour leur fournir à bon compte cet ingrédient indispensable; malgré les risques d'arrestation encourus, il brava le danger pour se rendre au service de la population.

Philippe MARTIN







L'ARGENTINE ARROSAIT-ELLE JADIS LE CŒUR DE WATERLOO ?

Dans une description de la commune de Waterloo qui figure à l'un des rapports d'enquête requis périodiquement par l'Administration du Cadastre, l'autorité communale, en 1833, remplit lapidairement comme suit la rubrique "Rivières et ruisseaux" : "*La commune n'est traversée par aucune rivière et ne possède même aucun ruisseau d'où il résulte qu'elle n'a presque point de prairies ni de pâturages*".

Pour leur part, décrivant la commune de Waterloo dans leur *Géographie et histoire des communes belges*, Jules Tarlier et Alphonse Wauters, en 1869, ne sont pas moins formels au chapitre de l'hydrographie : "*Aucun cours d'eau n'arrose cette commune. Les ravins que l'on remarque aux confins de Braine-l'Alleud et Ohain ne sont alimentés par aucune source et ne cessent d'être à sec que par de fortes pluies*".

Encore qu'à l'extrême ouest de la commune, le ry *Patiau* appartenant au bassin de *la Senne* et ayant sa source dans l'actuel bois des Bruyères, n'est pas pris en compte. Mais ce détail mis à part, l'inexistence de cours d'eau est alors évidente. Et ceci vaudra jusqu'en 1976, lorsqu'en vertu de la loi sur les fusions de communes, quelques gains de territoire apporteront à Waterloo depuis leurs sources un tronçon du ry *Patiau* au Chenois et un tronçon de *l'Argentine* dans le parc d'Argenteuil.

WATERLOO, FRUIT SEC ?

De l'absence de cours d'eau, les historiens Tarlier et Wauters tirent une hypothèse étymologique. Retenant Waterloos, graphie ancienne la plus fréquente de Waterloo, ils écrivent : "*Ce nom signifie littéralement privé d'eau (des mots flamands water, eau, et loos, privé de)*".

Cette définition, écrivent-ils, s'applique assez bien tant à Waterloo qu'aux hameaux de Waterloos (Neeroeteren, Limbourg) et de Waterlooze (Ophasselt, Fl. Occid.) que ne baignent également aucun cours d'eau. Ils relèvent cependant que la commune française de Wattrelos (près de Roubaix) se trouve au contraire sur une colline avoisinant une rivière (*l'Espierre*).

À la fin des années vingt du XX^e siècle, le linguiste toponymiste Albert Carnoy abonde dans le même sens que Tarlier et Wauters. La finale en “s” des formes anciennes le persuade qu’on se trouve en présence du suffixe privatif *loos* et qu’il convient dès lors de traduire Waterloo par “lieu sans eau”.

L’ARGUMENT ÉTYMOLOGIQUE SE RENVERSE !

Ulérieurement toutefois, Albert Carnoy change d’avis et se rallie à une hypothèse partagée notamment par le linguiste J. Mansion et par l’historien du Brabant flamand Jan Lindemans; le premier voyant dans les suffixes des noms de *Waarloos* (Anvers), *Wattrelos* (Roubaix) et *Waterloo*, la signification de prairie, tandis que leur préfixe commun *water* est à prendre dans son sens adjectif comme ceux de maints autres noms de lieu tels *Waterland*, *Watervliet* et *Waterweide*, marquant une situation proche de l’eau dans un sol humide voire marécageux.

Et nous voici donc conduits à une étymologie non seulement corrigeant la précédente mais qui en est l’exacte antithèse !

Issus du moule indo-européen à partir duquel se sont formés nos plus anciens toponymes, il est généralement admis aujourd’hui que, présents dans de nombreux noms de lieu de chez nous, des Pays-Bas et de la Flandre française, les mots souches *loo*, *loos*, *loes*, *lode*, *loet*... sont lointainement issus du sanscrit *lokas*, lié à l’idée générale de bois avec le sens de clairière. De même que leurs semblables *loh* (Allemagne), *lo* (Scandinavie, telle Oslo,) *leah*, *ley* (Angleterre) etc. Le plus souvent, ils relèvent de l’antique nécessité de choisir, de préférence dans des espa-

ces boisés, des zones humides naturelles. À cet égard étaient évidemment très recherchés par les populations archaïques, les ruisseaux avec de larges berges, fournissant, outre leur eau, des pâturages abondants, même au cœur des étés secs.

QUID DE LA TOPOGRAPHIE DU SITE PRIMITIF ?

Dans le passé le plus lointain que l’on puisse aborder sur la question par les archives, soit en l’an 1128, *Waterloo* (*Waterlots* selon la première graphie) n’est qu’un simple lieu-dit et il est permis de supposer qu’à ce moment le toponyme est déjà ancien. Du site primitif on sait qu’il s’articule autour de l’actuel Petit-Paris. Avant 1145 on trouve à huit cents mètres de là les bâtiments d’une ferme, la “Cense de *Waterlos*”, propriété du prieuré des Bénédictines de Forest qui deviendra l’abbaye du même nom. La ferme se situe sur une terrasse dominant le paysage et dont l’occupation humaine semble de loin antérieure, en bordure du chemin de la Cense (dont est conservé le tronçon initial) lequel conduit au bourg de Braine.

Alors que dans les temps anciens, les réalités géographiques s’imposaient impérieusement comme cadre d’existence, il est peu probable qu’une exploitation telle que la Cense de *Waterloo*, ait pu être implantée par les moniales de Forest et prospérer durant des siècles avec une alimentation en eau limitée au puits ; à l’habituelle mare au sein de l’enclos et à d’autres aux alentours ; sans la proximité d’une eau libre et de ses bas-fonds servant de pâturages, élément majeur s’il en est ! En effet, la ferme élèvera un cheptel qui peut difficilement s’en passer même s’il bénéficie d’une autorisation de pacage périodique dans la forêt de Soignes.

À cet égard, une charte de 1410 donne une idée de son importance puisque l'autorisation porte alors sur trente vaches, quatorze chevaux et vingt-six porcs. Et l'on sait par ailleurs qu'à la fin du XVII^e siècle, la ferme élèvera un troupeau de moutons de trois à quatre cents têtes.

DILEMME CARTOGRAPHIQUE

Mais que nous apprennent de l'hydrographie locale les cartes anciennes ?

Plusieurs documents vont à l'appui de la présence d'une eau libre proche de la ferme. Ainsi une carte des environs de Bruxelles gravée par Harrewijn en 1706 fait prendre sa source à un ruisseau -qui n'est autre que l'Argentine-, visiblement à quelques centaines de mètres à l'ouest de la chaussée, qu'elle traverse au sud de la chapelle royale. Le même tracé figure encore sur une des cartes de l'Atlas de Nicolas de Fer en 1743; ainsi que sur une carte des environs de Bruxelles gravée par Simon Cattoir en 1746.

Certes, il y a lieu de se montrer circonspect à l'égard desdits documents dont la précision est très relative. D'autant que des cartes autrement plus fiables telles celles de Villaret, en 1746, et surtout celle, plus scientifique, de Ferraris, en 1769, ignorent ce tracé.

Plus tard, sur une carte levée avant 1857 par Philippe Vander Maelen, figure, reliant les abords de l'ancienne ferme, à Argenteuil, un thalweg, mais qui ne doit plus servir alors que de simple fossé d'écoulement d'eaux résiduelles.

ET SUR LE TERRAIN AVANT L'URBANISATION DU SITE

En 1975, il était encore possible de situer dans son vallon le thalweg de la section - présumée disparue par le tarissement de la source qui l'alimentait - du cours de l'Argentine. S'amorçant vers l'actuelle avenue de l'Avocat, il s'avancait en contrebas du chemin de la Cense jusqu'à la chaussée, au lieu-dit Petit-Paris. Au-delà, suivant le chemin du Rothon (actuelle allée du Petit-Paris), le thalweg avait été aménagé entre 1934 et 1936 en un fossé d'évacuation d'environ 1500 mètres. S'y déversaient par un collecteur les eaux pluviales et le trop plein des puits perdus des maisons riveraines de la chaussée de Bruxelles. Au-delà de la chaussée de Tervueren, en contrebas du sentier des Morts (dont le chemin du Mont est un tronçon), le thalweg se faufilait dans un vallon encaissé que l'on peut reconnaître aujourd'hui en lisière d'un petit bois appartenant à la société Codic et à plusieurs membres de la famille de Meeûs d'Argenteuil. Le petit bois est aujourd'hui coupé à son extrémité par le ring, au-delà duquel le thalweg rejoignait le parc d'Argenteuil.

C'est en bordure du parc que se trouve la station d'épuration. Datant des années septante, celle-ci était devenue inefficace vu la croissance de l'habitat à Waterloo, d'où une pollution de l'Argentine. La station est aujourd'hui reprise par l'Intercommunale du Brabant wallon qui s'attache à porter remède à cette situation.

Petit retour à la cartographie pour noter que la carte Waterloo-La Hulpe de l'ancien Institut cartographique militaire, notamment celle de 1954, porte encore le tracé du fossé d'écoulement reliant le Petit-Paris à Argenteuil.

ENCORE LA TOPONYMIE À LA RESCOUSSE !

Dans de multiples actes notariaux de la seconde moitié du XVIII^e siècle, le débouché du chemin de la Cense sur la chaussée n'est autrement désigné que sous le vocable de Pont Benoît, le terme de pont, sans doute un peu abusif, désignant vraisemblablement un ponceau de maçonnerie. Encore qu'il aurait pu alors ne recevoir que le trop plein d'eaux pluviales dévalant la pente, n'avait-il pas plutôt servi à canaliser le présumé ruisseau sous le tablier de la chaussée ?

Du Pont Benoît rien ne subsiste, certes, mais vers 1972 il nous fut permis d'être témoin, dans l'ancienne grange de l'immeuble situé à l'angle sud du débouché, de la découverte fortuite par son propriétaire, en train de creuser le sol pour y installer une fosse de garage, d'une robuste canalisation en briques, d'apparence ancienne et d'un diamètre de plus d'un mètre, conduisant à l'ancien ponceau.

Une fois encore, la toponymie donne ici matière à réflexion. En effet, sur un plan figuratif de 1632 destiné à l'abbesse de Forest, le géomètre Philips De Dijn désigne par le terme de *bempt* une bande de terre qui, sur environ sept cent mètres, longe à partir du chemin des Nocés, le chemin de la Cense puis, au-delà de la chaussée, l'actuelle allée du Petit Paris. Or, ce terme de *bempt* désignait autrefois des prairies basses et humides en bordure de rivières et ruisseaux. Sur le même plan, un peu à l'est de ce *bempt* figurent des espaces qualifiés de *Ongheplante meeren* qualifiant des pièces d'eau ou des terres marécageuses, non plantées.

Autre chose : à l'arrière de l'académie de musique, vers le parking Colruyt, s'élevait au XIX^e siècle

une exploitation agricole dite Ferme de la Cravache, avoisinant le présumé ruisseau. L'appellation est sibylline car déformée. Elle renvoie toutefois, un demi-millénaire auparavant, à l'appellation originelle de Crassebache (1412) citée par Tarlier et Wauters... Si le préfixe demeure obscur, par contre le suffixe est sans mystère, bache (comme bèche), du latin *beca* (cf nl. *beek*, all. *bach*) signifiant ruisseau. Il apparaît ainsi que la ferme aurait tiré son nom - Crassebache - de la section supputée disparue de l'Argentine. (photo Crassebache)

Autre élément à l'appui : Au milieu du XVIII^e siècle, face au chemin de la Cense sur la chaussée, en amont de la ferme de la Cravache, s'élevait un moulin à huile ou tordoir. Ne serait-il pas douteux de l'imaginer en cet endroit mu par la force animale plutôt que par l'énergie hydraulique guidée par un jeu de cascates ?

Au point du jour, en automne, il nous arrivait dans les années quatre-vingt, lorsque l'habitat était encore clairsemé dans un paysage resté rural, de distinguer un mince ruban de brume épousant au sol - pour nous convaincre - le fil du cours d'eau disparu. C'est que, décidément, l'eau a de la mémoire !

Lucien GERKE

Conservateur du Musée de Waterloo

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE :

Le Berceau de Waterloo, Aux origines de Waterloo, Autre chose sur Waterloo ou l'étymologie controversée d'un nom célèbre, Le site médiéval du domaine de la Cense, articles rassemblés dans le recueil *Miscellanées sur Waterloo*, par Lucien GERKE, échevinat de la Culture, Waterloo, 2001.

Note : Seuls les cours d'eau du bassin de la Dyle sont représentés sur la carte







*Le moulin de Bierges
collection Dominique Pierre*

LA DYLE À WAVRE

La Dyle traverse le “Grand Wavre”, constitué le 1^{er} janvier 1977, en un parcours de 2700 mètres à Limal, 2100 mètres à Bierges et 4400 mètres dans l’ancien Wavre proprement dit.

LE MOULIN DE LIMAL

Entre 1862 et 1870, un moulin à eau est construit dans les prés Hubert, sur un méandre de la Dyle par M. et Mme Henri de Vroede. Le ménage exploite le moulin pendant quelques années. Il reste inoccupé pendant près de 20 ans. En 1890, il est repris par Gustave Mathy jusqu’en 1918, année du décès du meunier.



L’exploitation est continuée par sa veuve et son fils Robert. Mme Mathy décède en 1931 et son fils en 1955. Début 1954, le moulin est cédé à Théophile Van Autgaerden qui l’exploite jusqu’en 1964, année au cours de laquelle le moulin est désaffecté.

Les bâtiments ont été acquis par le Collège Saint-Louis de Bruxelles qui y a aménagé une salle pour banquets, séminaires et colloques ainsi que des terrains de tennis et de football.

LE MOULIN DE BIERGES

L’existence du moulin apparaît dans un texte de 1496 mais il est certain qu’il existait déjà bien avant. Pour les XVII^e et XVIII^e siècles, on trouve les meuniers Ghislain Barat, Michel Barat, Marc Crèveœur, Henry Gabriel, François Cabuy, Henry Goossens, Maximilien Hacnissens, Jean-Joseph Latour, Joseph Claes et Pierre-François Turlot. Au début du XX^e siècle, le moulin est

exploité par Jean Jacqmin, parent d'Alphonse Bosch, ancien bourgmestre de Wavre.

En 1938, Edouard Van Autgaerden, venant de Zaventem, devient le meunier de Bierges. Il met un terme à son activité en mai 1954. Le moulin reste vide pendant 3 ans. Il est ensuite repris par un couple dont l'épouse, Mme Victoria, est la meunière, son mari souffrant d'asthme. En 1952, le moulin passe aux mains de M. et Mme André Vromman jusqu'en 1977, année au cours de laquelle leur fils Philippe prend la direction des activités du moulin.

Dans les années 30, la Dyle offre aux pêcheurs du brochet, des anguilles... Les lieux privilégiés se situent rive droite au confluent du ruisseau qui longe les étangs de "la Piscicole". De fin juin à début septembre, la rivière est à température convenable pour pouvoir y nager. Cet endroit bucolique attire le peintre Cécile Mersch et le poète Maurice Carême. Marcel Ginion, poète, nouvelliste et dramaturge, qui vient de nous quitter, en fait le centre idéal de sa "*Légende du moulin de Bierges*".

Heureuse époque que celle de 1930. Aujourd'hui la Dyle est une des rivières les plus polluées du pays.

Pour la petite histoire, signalons que le nageur figurant sur la photo n'est autre que Marcel Ginion lui-même!



L'usine électrique



L'USINE ÉLECTRIQUE

En 1897, l'administration communale de Wavre rachète le moulin désaffecté et y installe son usine d'électricité. En 1906, celle-ci est dotée d'une chaudière à vapeur. En 1928, il y a 2 012 abonnés à l'éclairage et 127 à la force motrice. En 1929, l'usine cesse ses activités. Elle sert alors de dépôt et d'atelier pour les services communaux.

Le 3 janvier 1948, on y inaugure la blanchisserie "Lomoblanc" dans une partie des bâtiments. Elle y aura ses activités jusqu'en juillet 1978, époque à laquelle elle part s'installer à Nivelles. En 1983, l'usine est détruite pour faire place à un vaste parking situé le long de la Dyle et de la rue du Meunier.



LE PONT SAINT-JEAN

Sur la gauche de la carte, l'ancien moulin de Wavre. Naguère, à hauteur du moulin, la Dyle se séparait en deux bras. Le bras droit activait le moulin grâce à une chute de 2 mètres 03. Le bras gauche servait de dérivation, longeant l'arrière des maisons entre le Pont Saint-Jean et la rue des Fontaines. Cette dérivation a été comblée quand le moulin de Wavre a mis fin à ses activités. C'est dans ce quartier qu'est né le poète de réputation

mondiale Maurice Carême. Ce qui est pompeusement appelé Pont Saint-Jean n'était, en fait, qu'une simple passerelle. Au centre de la carte on aperçoit la toiture et le clocheton de l'hôtel de ville.



QUAI AUX HUÎTRES

Le quai aux Huîtres fait partie de l'important quartier du Sablon.

En 1702, un nouveau pont est construit sur la Dyle. Les 18 et 19 juin 1815, le pont est l'enjeu d'un combat meurtrier entre les troupes de Grouchy et de Blucher alors que la bataille de Waterloo fait rage.

En 1908, le Diamant Palace, installé le long du quai, se transforme en cinéma après avoir été une salle de danse. Il a été exploité par la famille Masson-Steenbeek jusqu'en septembre 2001.

En août 1944, lors de la fuite des Allemands le pont est miné et détruit.

Il est reconstruit en 1946.

L'appellation semble bizarre! En effet, il n'y a jamais eu d'huîtres dans la Dyle à Wavre. Il s'agit d'une déformation du mot wallon "*wit*" qui signifie "baguette de saule, d'osier". La Dyle devait en être bordée en ces lieux.

Notons enfin, que la Dyle est recouverte entre le Pont du Christ et le Pont Neuf depuis 1988.



QUAI DU TROMPETTE

À l'extrémité du quai aux Huîtres, un pont appelé Pont Neuf donne accès au quai du Trompette, sur la rive gauche de la Dyle. Ce pont portait autrefois le nom de pont de la Planchette. En effet, une seule planche permettant le passage d'une brouette et d'un homme constituait le pont!

Ce pont a été détruit en 1944 et reconstruit en 1949, les parapets ont été réalisés en pierres de sable.

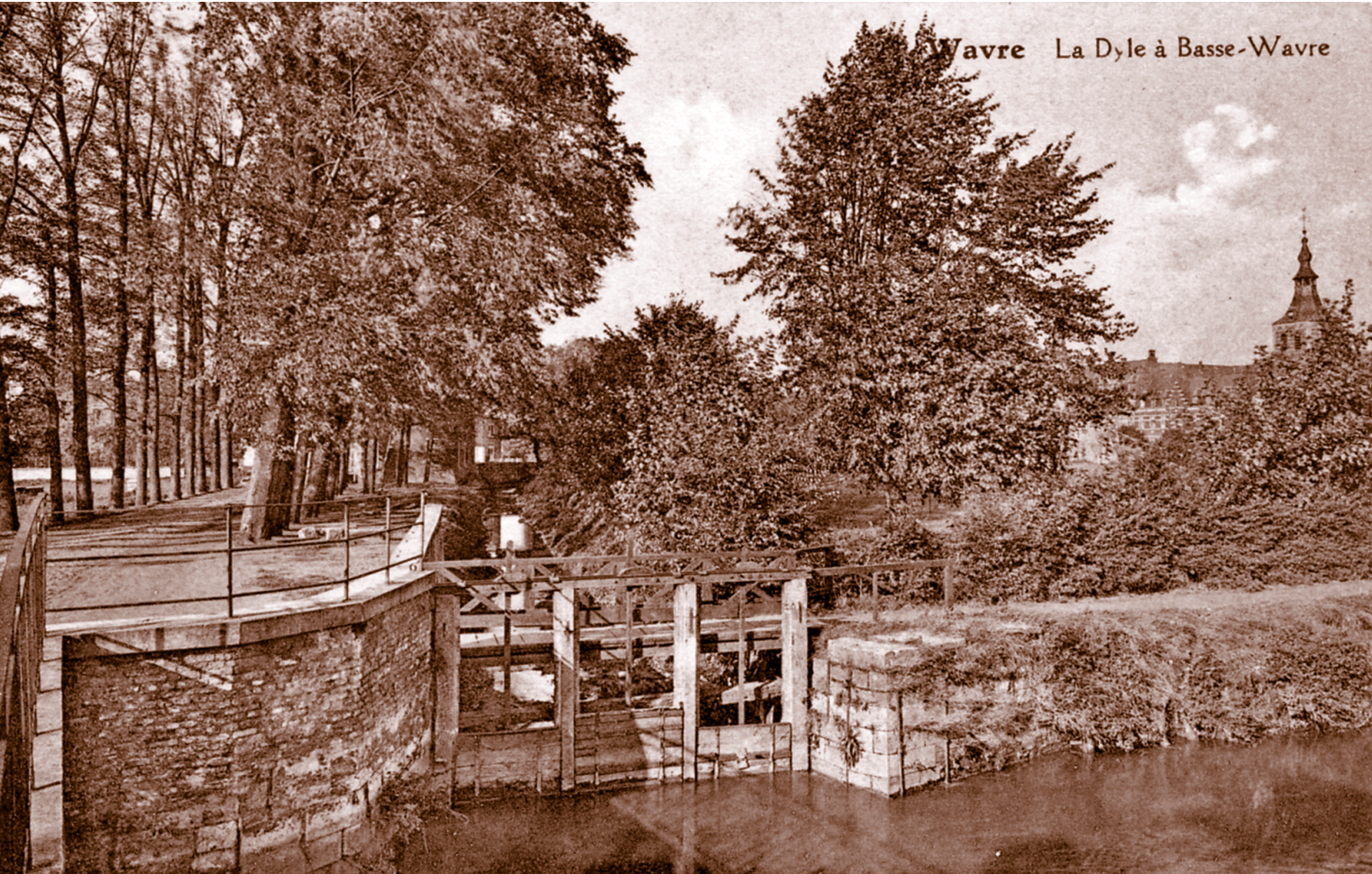
C'est par erreur que de très nombreuses anciennes cartes postales illustrées portent l'inscription

"quai de la Trompette". Le nom exact est quai du Trompette. Un ancien trompette des armées napoléoniennes habitait ce quai et sonnait de la trompette lorsque l'eau de la Dyle montait dangereusement et menaçait d'inonder le quartier. Il était donc alors question du trompette en parlant du musicien!

LA FAUSSE-EAU

Au-delà du quai du Trompette, la Dyle passe sous la route nationale 4 Bruxelles-Namur au pont Astrid. Elle longe ensuite l'avenue Désiré Yernaux (petite Belle-voie) et la Grande Belle-Voie. À l'extrémité de celle-ci se trouve le Pont-Rond qui donne accès à la place de Basse-Wavre. Sur la gauche du pont, on découvre la Fausse-Eau. Il s'agit en fait d'un bras de la Dyle qui entoure le site du Collège Notre-Dame et de la basilique de Notre-Dame de Basse-Wavre. Il servait de canal de dérivation du trop-plein de la retenue des eaux des anciennes papeteries utilisant la force électrique.





L'ÉCLUSE DE BASSE-WAVRE

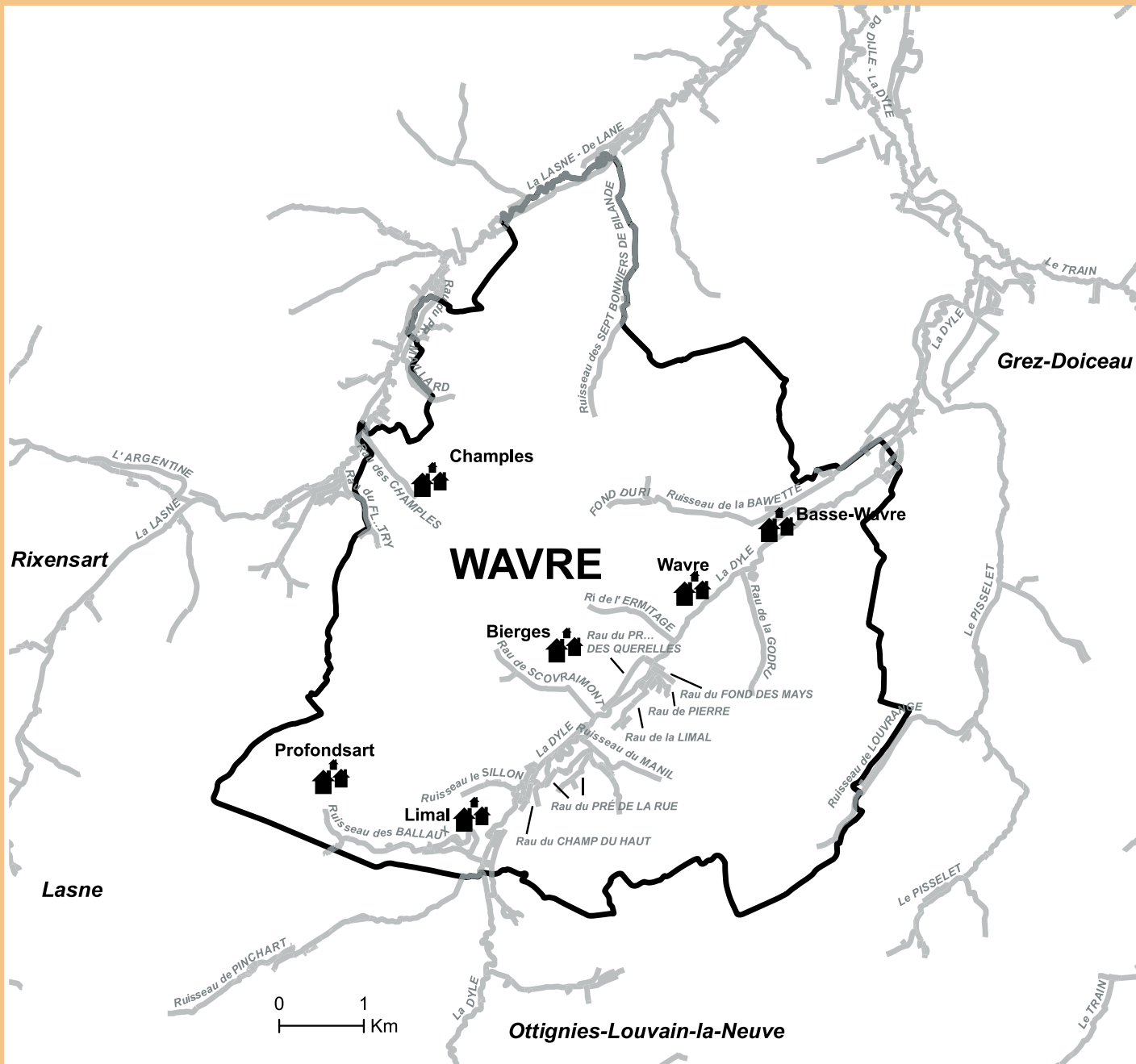
Une section des Papeteries de Gastuche était installée à Basse-Wavre, à proximité de la Dyle. Du petit pont du restaurant “*La Charmille*”, à proximité de la basilique de Notre-Dame de Basse-Wavre, on pouvait voir les manœuvres de l'écluse installée sur la Dyle. Cette écluse a disparu il y a quelques années quand la papeterie a cessé ses

activités et que d'importants travaux ont été entrepris pour améliorer le débit de la Dyle et éviter les trop fréquentes inondations!

Guy OTTEN

Correspondant de presse

Illustrations: collection Guy Otten



Le Centre culturel du Brabant wallon remercie pour la rédaction des articles de cet ouvrage :
Mesdames Paulette PELSMAEKERS, Josette PIRARD-SCHOUTTETEN,
Geneviève STEENEBRUGGEN, Renée TRICOT,
Messieurs Thierry BERTRAND, Georges de HOSTE , Joseph DESMET, Jacques DOCHAIN,
Jacques FALISE, Lucien GERKE, Roger GHYSSENS, Roger HANCHART, Edgard HAULOTTE,
Frédéric HELLER, Jean-Claude KUBORN, Philippe MARTIN, Jacques MEVISSE,
Paul OLBRECHTS, Guy OTTEN, Jean-Marie PIERRET, Joseph TORDOIR.
Il remercie également pour leur collaboration Messieurs Jean-François BREUER,
Marc DECONINCK, Eric DEWEZ, Albert DOYEN, Michel DUBUISSON, Jean GERMAIN
et Camille GILLES.

Graphisme: Alain SAUVAGE
Cartographie : Jean CAYRON

Éditeur responsable :
Jacques BENTHUYIS
CCBW, rue Belotte, 3
1490 Court-Saint-Étienne

AVANT-PROPOS	5
1 INTRODUCTION	7
2 BEAUVECHAIN	17
3 CHASTRE	23
4 COURT-SAINT-ÉTIENNE	27
5 CHAUMONT-GISTOUX	35
6 GREZ-DOICEAU	45
7 GENAPPE	51
8 INCOURT	61
9 LA HULPE	65
10 LASNE	75
11 MONT-SAINT-GUIBERT	83
12 OTTIGNIES	89
13 RIXENSART	97
14 VILLERS	103
15 WALHAIN	111
16 WATERLOO	117
17 WAVRE	123

Achévé d'imprimer
en avril 2005
Sur les presses de
JAC Offset sa - Melin
D/2005/7167/1